



3 1761 07966406 6

CLASSIQUES FRANÇAIS

POÉSIES CHOISIES

D'ANDRÉ CHÉNIER

A L'USAGE DES CLASSES

PUBLIÉES

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET DES NOTES

PAR

M. BECQ DE FOUQUIÈRES.



PL
1965
A17
1889

LIBRAIRIE
CH. DELAGRAVE
15 RUE SOUFFLOT 15,
PARIS



AUTRES OUVRAGES DE M. BECQ DE FOUQUIERES

RELATIFS A M. ANDRÉ CHÉNIER

Poésies d'André Chénier, édition critique. 2^e édition. 1 vol. in-12. Charpentier. Paris, 1870.

Œuvres en prose d'André Chénier, précédées d'une étude sur la vie politique d'André Chénier et sur la conspiration de Saint-Lazare, accompagnées de notes historiques et d'un index. 1 vol. in-12. Charpentier. Paris, 1872.

Œuvres de François de Pange. 1 vol. in-12. Charpentier. Paris, 1872.

Documents nouveaux sur André Chénier. 1 vol. in-12. Charpentier Paris, 1875.

Poésies d'André Chénier. Nouvelle édition. 1 vol. in-32. Petite bibliothèque Charpentier. Paris, 1881.

Lettres critiques sur la vie, les œuvres et les manuscrits d'André Chénier. 1 vol. in-16. Charavay. Paris. 1881.

POÉSIES CHOISIES

D'ANDRÉ CHÉNIER

A L'USAGE DES CLASSES

PUBLIÉES

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET DES NOTES

PAR

L. BECQ DE FOUQUIÈRES

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

—
1889

70

1965

A17

1889



AVERTISSEMENT

C'est réellement aujourd'hui, en pénétrant dans les écoles, qu'André Chénier devient un classique ; et je considère comme un grand honneur d'avoir été chargé du soin de l'y introduire. Il a fallu sans doute se résigner à des sacrifices nombreux et douloureux ; mais la destination spéciale de ce volume en faisait un devoir. Ce n'est donc pas toujours dans la valeur d'une pièce que se trouve le motif de son exclusion. Il était en outre nécessaire de se restreindre et de ne pas dépasser les limites ordinaires d'une publication scolaire. Un des côtés du génie d'André Chénier est ainsi resté forcément dans l'ombre. Les jeunes lecteurs, plus avancés en âge, sauront d'eux-mêmes retrouver le poète élégiaque dans ses œuvres complètes. Ce petit volume, du moins, leur fera connaître les beaux poèmes antiques écrits sous l'influence directe des poètes grecs. Quelques-uns des fragments leur montreront comment, par l'observation directe de la nature, André Chénier rajeunissait les images mêmes qu'il empruntait aux anciens. *L'Invention* leur dévoilera dans toute son étendue la puissance et la hardiesse de son esprit novateur, qui font de lui un précurseur des poètes du dix-neuvième siècle. *Le Jeu de paume*, outre qu'il célèbre l'évènement le plus considérable, pour un Français, de toute l'histoire moderne, mettra en lumière l'enthousiasme, tempéré de sagesse, du jeune poète véritablement patriote ; les *Iambes*, composés à Saint-Lazare, mettront à nu la plaie saignante de son âme, blessée dans son amour pour la justice et pour la liberté. L'introduction d'André Chénier dans les écoles aura donc, je l'espère, une

influence salubre, non seulement au point de vue littéraire, mais encore au point de vue patriotique et moral.

Dans la Notice biographique j'ai évité de m'étendre sur des faits qui sont plus du domaine de la chronique que de celui de l'histoire. J'ai cherché à mettre en lumière les beaux côtés de son caractère, comme homme et comme citoyen ; et j'ai profité de cette occasion pour faire connaître, par quelques extraits, le prosateur, qui chez André Chénier ne le cède pas au poète.

Je souhaite que cette publication puisse contribuer à former le goût des jeunes lecteurs auxquels elle est destinée. Mais il faudra quelques précautions de la part des professeurs ; car, à bien des égards, André Chénier est de son temps et se laisse alier souvent à parler la langue un peu précieuse du dix-huitième siècle. Quelques-unes de ses plus belles pièces sont déparées par l'abus d'une phraséologie mythologique tout à fait contraire à notre goût actuel. Sa phrase n'est pas toujours correcte ; souvent embarrassée d'inversions, elle présente fréquemment de brusques changements de construction, ainsi qu'un assez grand nombre de tournures qui sont plus grecques et latines que françaises. Son génie nous fait facilement passer sur ces légères imperfections ; mais il faut se garder de les imiter. D'ailleurs il serait injuste d'oublier qu'il n'a pu mettre la dernière main à ses œuvres et qu'il ne lui a pas été donné d'en surveiller ni même d'en préparer la publication.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Le père d'André Chénier, Louis de Chénier, naquit le 3 juin 1722, à Montfort, actuellement commune du canton d'Axat, arrondissement de Limoux, département de l'Aude. Sans patrimoine, il résolut, très jeune encore, de tenter fortune à l'étranger; il quitta la France et alla à Constantinople. Bientôt distingué par ses compatriotes pour son inflexible droiture, il fut élu député de sa nation par le commerce du Languedoc. Son caractère lui acquit en peu de temps l'amitié du comte Desalleurs, alors ambassadeur auprès de la Sublime Porte. Ce fut sur la recommandation de l'ambassadeur qu'il fut appelé à remplir par intérim les fonctions de consul général. Le comte de Vergennes, qui succéda au comte Desalleurs, en 1755, le maintint dans cette position.

Ce fut à Constantinople que M. de Chénier se maria; il épousa une jeune Grecque, mademoiselle Santi-l'Homaca, dont la sœur épousa aussi un Français, M. Amic, député de la nation par le commerce de Marseille. Ce dernier eut une fille, Marie-Madeleine, qui, mariée à M. Pierre-Louis Thiers, fut la mère de M. Louis-Adolphe Thiers, né le 15 avril 1797, et fondateur de la République française. M. Thiers était ainsi le cousin d'André Chénier au sixième degré.

M. de Chénier eut quatre fils et quatre filles. Trois filles moururent à Constantinople; la quatrième, mademoiselle Hélène de Chénier, épousa, vers 1787, le comte Latour de Saint-Igest. Elle mourut en 1797, en mettant au monde un fils dont les descendants représentent seuls aujourd'hui la famille des Chénier. Les quatre fils de M. de Chénier furent dans l'ordre de leur naissance : Constantin-Xavier, né le 4 août 1757, mort à Paris le 9 février 1837, dans un état voisin de l'aliénation mentale; Louis-Sauveur, né le 27 novembre 1761 et mort le 14 décembre 1823; André-Marie, né le 30 octobre 1762, mort le 7 thermidor 1794; Joseph-Marie, né le 11 février 1764, mort à Paris le 10 janvier 1811. Le second, Louis-Sauveur, fut le seul qui se maria. Son fils, Gabriel de Chénier, né en 1800, est mort en 1880; avec lui s'est éteint un nom deux fois illustre.

En 1765, Louis de Chénier reprit, avec sa femme et ses enfants,

le chemin de la France. Deux ans après son retour il partit pour l'Afrique avec le comte de Brugnon, puis fut nommé chargé d'affaires auprès de l'Empereur du Maroc. Pendant la longue absence de son mari, madame de Chénier dut s'occuper de l'éducation de ses enfants. Vers 1773, André et ses frères entrèrent au collège de Navarre.

Dès l'âge de seize ans André Chénier s'exerçait à la poésie. Il nous le dit lui-même dans une épître au marquis de Brazais :

A peine avais-je vu luire seize printemps,
 Aimant déjà la paix d'un studieux asile,
 Ne connaissant personne, inconnu, seul, tranquille,
 Ma voix humble à l'écart essayait des concerts ;
 Ma jeune lyre osait balbutier des vers.
 Déjà même Sappho des champs de Mitylène
 Avait daigné me suivre aux rives de la Seine.
 Déjà dans les hameaux, silencieux, rêveur,
 Une source inquiète, un ombrage, une fleur,
 Des filets d'Arachné l'ingénieuse trame,
 De doux ravissements venaient saisir mon âme.
 Des voyageurs lointains auditeur empressé,
 Sur nos tableaux savants où le monde est tracé,
 Je courais avec eux du couchant à l'aurore.
 Fertile en songes vains que je chéris encore,
 J'allais partout, partout bientôt accoutumé,
 Aimant tous les humains, de tout le monde aimé

Après avoir fait des études bonnes sans doute, mais qui n'avaient point été particulièrement brillantes, il quitta en 1781 le collège de Navarre, où il avait contracté de précieuses amitiés avec Abel de Malartie, les deux frères Trudaine et François de Pange.

A peine sorti du collège, André dut choisir une carrière. La modeste fortune de M. de Chénier ne permettait pas les longs loisirs à ses enfants. L'aîné, Constantin-Xavier, avait embrassé la diplomatie où son père espérait pouvoir le pousser rapidement ; les trois autres furent destinés à l'état militaire. Dans l'année 1782, André Chénier fut attaché, en qualité de cadet-gentilhomme, au régiment d'infanterie d'Angoumois et envoyé à Strasbourg. C'est au même titre que Louis-Sauveur était entré au régiment d'infanterie de Bassigny, et qu'en 1783 Marie-Joseph entra dans les dragons de Montmorency.

Pendant les six mois qu'il resta au régiment André Chénier se lia avec le marquis de Brazais, poète comme lui, et qui a laissé un poème manuscrit intitulé *l'Année*, auquel André fait allusion dans un passage d'une épître qu'il lui adressa ainsi qu'à Lebrun. Ce dernier avait encouragé les premiers essais d'André et lui avait même envoyé une épître. Il avait une grande situation littéraire et se laissait volontiers comparer au grand Pindare : renommée retentissante, aujourd'hui tombée dans l'oubli. A cette époque le talent poétique d'André Chénier était dans toute sa floraison. Cette épître adressée à Lebrun et au marquis de Brazais, et dont nous avons donné un long morceau dans ce volume, témoigne non seulement du beau génie

d'André Chénier, mais encore de cette chaleur d'âme qu'il mettait à cette époque dans ses amitiés et qui plus tard l'enflamma pour la défense de la justice et de la liberté. A ce titre on nous permettra d'en extraire encore ici quelques passages. Le début est éloquent et vif :

Lebran, qui nous attends aux rives de la Seine,
 Quand un destin jaloux loin de toi nous enchaîne ;
 Toi Brazais, comme moi sur ces bords appelé,
 Sans qui de l'univers je vivrais exilé ;
 Depuis que de Pandore un regard téméraire
 Versa sur les humains un trésor de misère,
 Pensez-vous que du ciel l'indulgente pitié
 Leur ait fait un présent plus beau que l'amitié ?

Le passage suivant s'élève à une grande hauteur de pensée et d'expression. Rappelant le long exil d'Ovide, rejeté par la colère de l'Empereur en dehors du monde civilisé, au milieu des barbares qui campaient près des bouches du Danube, il s'écrie :

Ovide, ah ! qu'à mes yeux ton infortune est grande.
 Non pour n'avoir pu faire aux tyrans irrités
 Agréer de tes vers les lâches faussetés !
 Je plains ton abandon, ta douleur solitaire.
 Pas un cœur qui, du tien zélé dépositaire,
 Vienne adoucir ta plaie, apaiser ton effroi,
 Et consoler tes pleurs et pleurer avec toi !
 Ce n'est pas nous, amis, qu'un tel foudre menace.
 Que des dieux et des rois l'éclatante disgrâce
 Nous frappe : leur tonnerre aura trompé leurs mains ;
 Nous resterons unis en dépit des destins.
 Qu'ils excitent sur nous la fortune cruelle ;
 Qu'elle arme tous ses traits : nous sommes trois contre elle.
 Nos cœurs peuvent l'attendre, et, dans tous ses combats,
 L'un sur l'autre appuyés, ne chancelleront pas.

De tels vers décèlent une belle âme et une exquise sensibilité. Aussi on ne s'étonne point que loin des siens, loin de ses amis, il n'ait pu supporter longtemps l'existence solitaire et quelque peu rigide qu'il menait à Strasbourg. Le marquis de Brazais avait vingt ans de plus que lui et ne pouvait le consoler de l'absence de ses amis d'enfance. Six mois après son arrivée à Strasbourg, il renonça à l'état militaire et retourna près des siens savourer sa libre pauvreté. C'est d'ailleurs vers cette époque qu'il ressentit les premières atteintes de la maladie douloureuse dont il souffrit toute sa vie. Il est à croire qu'elle ne fut pas étrangère à la résolution qu'il prit. Il revint à Paris souffrant de la gravelle et se plaignant de sables brûlants. Il lui fallait une vie calme et soumise à un régime sévère. Les premiers mois de l'année 1783 furent pénibles. André Chénier inquiéta cruellement sa famille et ses amis ; mais les soins de ceux qui l'entouraient, la sollicitude maternelle, le ramenèrent à la santé. Une vie facile et libre, au grand air, la nature, les arts devaient compléter la guérison.

Les frères Trudaine lui proposèrent de les accompagner dans un grand voyage depuis longtemps projeté. Après avoir traversé la Suisse les voyageurs devaient visiter l'Italie, de là passer en Grèce et aller jusqu'à Constantinople. Ce fut un beau projet dont André appelait la réalisation de tous ses vœux; deux années ne devaient pas être trop pour le mettre à exécution. Près de partir, il adressa à François de Pange et à Abel de Malartic, *son jeune Abel*, comme il l'appelait, de touchants adieux, où son âme semble se partager entre les amis qu'il va suivre et ceux qu'il va quitter. Dans cette touchante élogie André Chénier esquisse à grands traits l'itinéraire que devaient suivre les voyageurs, beau pèlerinage dans ces deux patries des lettres et des arts, qui depuis a de nouveau tenté de grands poètes :

Quand Phébus, que l'hiver chasse de vos remparts,
 Va de loin vous jeter quelques faibles regards,
 Nous allons sur ses pas visiter d'autres rives,
 Et poursuivre au Midi ses chaleurs fugitives.
 Nous verrons tous ces lieux dont les brillants destins
 Occupent la mémoire ou les yeux des humains :
 Marseille où l'Orient amène la fortune ;
 Et Venise élevée à l'hymen de Neptune ;
 Le Tibre, fleuve-roi ; Rome, fille de Mars,
 Qui régna par le glaive et règne par les arts ;
 Athènes qui n'est plus, et Byzance, ma mère ;
 Smyrne qu'habite en core le souvenir d'Homère.

Le séjour que les voyageurs firent en Suisse enchantait André Chénier. On retrouve dans ses œuvres de nombreuses traces de son enthousiasme. En descendant des Alpes il salua l'Italie avec les accents émus de Virgile :

Salut, terre où Saturne a trouvé le repos.
 Terre en moissons féconde et féconde en héros !

A Rome, où il fit un long séjour, après de longues journées passées dans l'étude des monuments antiques, il allait le soir écouter, au théâtre Apollo, la musique enchanteresse de Cimarosa et de Paesiello, ou bien il allait dans le monde, partout admis et recherché, dans cette société romaine si resplendissante alors et que traversaient incessamment les hommes les plus considérables de l'Europe.

Après plusieurs mois passés à Rome, les voyageurs allèrent à Naples; mais ils ne poussèrent pas plus loin. Il y avait plus d'une année qu'ils étaient absents. Le désir de revoir leurs familles et leurs amis se réveilla en eux, et le voyage d'Orient fut remis à une autre époque. L'imagination seule d'André s'élança au-delà des bornes qui lui étaient imposées et de loin il salua cette Grèce si longtemps espérée :

Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde,
 Et nymphe du Bosphore et nymphe Propontide,
 Qui voyez aujourd'hui du barbare Osmanlin
 Le croissant oppresseur toucher à son déclin ;

Hèbre, Pangée, Hémus, et Rhodope et Riphée,
 Salut, Thrace, ma mère et la mère d'Orphée,
 Galata, que mes yeux désiraient dès longtemps ;
 Car c'est là qu'une Grecque, en son jeune printemps,
 Me fit naître Français dans le sein de Byzance.

A son retour André Chénier éprouva une véritable émotion en foulant de nouveau sous ses pas cette terre de France,

Que ses yeux n'osaient plus espérer de revoir.

Comme Ulysse, il eut volontiers baisé en pleurant le sol de sa patrie !

Les quatre années qui s'écoulèrent de 1784 à 1788 furent pour André Chénier de délicieuses années d'étude et de travail. Quand il revint d'Italie il avait vingt-deux ans. Il était de taille moyenne ; mais sa tête un peu forte lui donnait une apparence athlétique. Son front était vaste et son crâne était presque complètement chauve. Ses cheveux châtain foncé frisaient naturellement, surtout derrière la tête ; il les portait courts. Il avait le teint bilieux. Son premier aspect donnait une idée de force et d'énergie. Il n'était pas beau ; mais dès qu'il parlait il exerçait sur ceux qui l'écoutaient un charme irrésistible. Tous ceux qui l'ont connu l'ont dépeint sous les mêmes traits qui concordent avec le portrait que fit de lui le peintre Suvée, pendant leur détention commune à la prison de Saint-Lazare.

De bonne heure il avait fait deux parts de sa vie : l'une appartenait aux plaisirs, au monde, aux réunions littéraires ; l'autre, plus renfermée, appartenait tout entière à la poésie, à l'étude, à la méditation. Poète, il s'enveloppa de silence, chercha le calme, le repos de la campagne ; il évita toute célébrité, le bruit qui serait facilement fait autour de son nom. Son père, sa mère, son jeune frère et quelques amis choisis furent les seuls initiés.

Sa mère recevait beaucoup, et il s'était formé autour d'elle un cercle choisi. Au milieu de diplomates, de magistrats, qui tous devaient jouer un rôle dans la révolution, on y rencontrait Lebrun, David, Lavoisier, Palissot, Vigée, le musicien Lesueur, Guys, qui, pour son *Histoire de la Grèce*, dut à madame de Chénier deux lettres charmantes sur les usages des Grecs modernes. Le poète Lebrun y trônait un peu ; on l'encensait : c'était le Pindare de l'époque. Plus âgé qu'André de trente-trois ans, il joua avec lui, de bonne foi d'ailleurs, le rôle d'un maître et d'un initiateur. Il y avait entre David et André une moins grande différence d'âge. André qui avait du goût pour tous les arts, et qui, après avoir reçu des leçons du peintre Cazes, s'essayait lui-même à composer de petits tableaux, avait une grande admiration pour le restaurateur de l'École française. Il fréquentait son atelier et David ne dédaignait pas ses avis. Un jour, raconte-t-on, interrogé sur la composition du tableau célèbre, intitulé *la Mort de Socrate*, il répondit à David qui avait d'abord représenté Socrate

tenant la coupe que venait de lui offrir l'esclave en pleurs: « Non, non, Socrate ne la saisira que lorsqu'il aura fini de parler. »

Les quelques personnes que nous venons de nommer formaient, parmi beaucoup d'autres, le cercle de madame de Chénier. André avait le sien composé de jeunes gens de son âge. C'étaient les deux Trudaine, conseillers au parlement, chez lesquels il rencontrait la meilleure société, et qui, héritiers d'une grande fortune, attiraient chez eux les artistes et les savants; c'étaient le jeune Abel de Malartic, et François de Pange, caractère austère et grave, esprit profond et incisif. Ces jeunes gens, auxquels se joignait souvent Marie-Joseph, avaient les uns pour les autres une amitié antique. Ils formaient entre eux un étroit cénacle littéraire fermé aux importuns. Marie-Joseph s'affranchit trop tôt de leur amicale tutelle. Avide de célébrité, de gloire même, et rêvant la fortune, il s'enivra des ses premiers succès dramatiques et, lorsque vint la Révolution, il s'abandonna aux pernicieuses séductions de la popularité. André au contraire se recueillit, se renferma dans son atelier de fondeur. Même avec ses amis il était réservé dans ses confidences littéraires et se faisait souvent prier pour leur lire « des vers, non sans peine obtenus de sa voix. »

Patient et laborieux, il se levait avant le jour, reprenant chaque matin ses projets de la veille, achevant une ébauche, esquissant une idylle ou une élégie. Ses manuscrits témoignent de la multiplicité et en même temps de la diversité de ses travaux. Sans cesse il revenait à ses auteurs grecs et latins; il les étudiait, les annotait, se promettant d'imiter tel passage, de développer telle pensée, de s'approprier telle expression pour donner à ses vers modernes une saveur antique. Lui-même il nous a tracé un tableau vivant et animé de sa manière de travailler et de composer, menant de front mille projets différents. On nous permettra de citer ici ce passage important qui fait partie d'une épître adressée à Lebrun. Après avoir dit qu'il n'eut jamais de goût pour la satire il continue ainsi :

Ainsi donc, sans coûter de larmes à personne,
 A mes goûts innocents, ami, je m'abandonne.
 Mes regards vont errant sur mille et mille objets.
 Sans renoncer aux vieux, plein de nouveaux projets,
 Je les tiens; dans mon camp partout je les rassemble,
 Les enrôle, les suis, les pousse tous ensemble.
 S'égayant à son gré, mon ciseau vagabond
 Achève à ce poème ou les pieds ou le front.
 Creuse à l'autre les flancs, puis l'abandonne et vole;
 Travailler à cet autre on la jambe ou l'épaule.
 Tous, boiteux, suspendus, traînent; mais je les vois
 Tous bientôt sur leurs pieds se tenir à la fois.
 Ensemble lentement tous couvés sous mes ailes,
 Tous ensemble quittant leurs coques maternelles,
 Sauront d'un beau plumage ensemble se couvrir,
 Ensemble sous le bois voltiger et courir.
 Peut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage,
 Commencer, travailler, finir un seul ouvrage.
 Mais quoi! cette constance est un pénible ennui.

Quelques vers plus loin il revient encore sur le même sujet, trouvant pour peindre sa façon de travailler l'image saisissante du fondeur :

... Vous avez vu sous la main d'un fondeur
Ensemble se former, diverses en grandeur,
Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre ?
Il achève leur moule enseveli sous terre,
Puis, par un long canal en rameaux divisé,
Y fait couler les flots de l'airain embrasé...
Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule
Je prépare longtemps et la forme et le moule,
Puis sur tous à la fois je fais couler l'airain.
Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain.

C'est dans cette même épître qu'il nous a initiés en quelques traits légers et vifs à ses procédés d'imitation. Nous citerons encore le passage qui nous fait pénétrer dans l'atelier du poète :

Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Mais qui revêt, chez moi souvent entrelacée,
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement ;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement :
J'en détourne le sens et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.
La prose plus souvent vient subir d'autres lois,
Et se transforme et fuit mes poétiques doigts ;
De rimes couronnée, et légère et dansante,
En nombres mesurés elle s'agite et chante.
Des antiques vergers ces rameaux empruntés
Croissent sur mon terrain mollement transplantés ;
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse
Les attache, et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux l'insensible douceur
Bonne à mes fruits nouveaux une antique saveur.

Ces quelques années sur lesquelles nous sommes arrêtés furent fécondes. C'est de cette époque que datent ses poèmes antiques : *l'Aveugle*, *le Mendiant*, *le Malade*, *la Liberté*, ainsi que la plupart des élégies. En même temps il traçait le plan des grands poèmes qu'il méditait : *l'Hermès* qui devait avoir trois chants et dont il resté d'importants fragments ; *l'Amérique*, vaste composition, un peu encyclopédique, qui devait avoir plus de douze mille vers ; *Suzanne*, poème biblique, né de la lecture des poètes juifs et souvent repris avec amour par André Chénier. Ces années d'étude furent aussi les plus heureuses. L'époque tragique arrivait à grands pas.

M. de Chénier avait perdu sa place et depuis 1785 ne vivait plus que de la pension de retraite qui lui était servie sur la cassette royale. Les nécessités d'une existence peu fortunée enlevèrent encore André à sa chère indépendance. En janvier 1788, il fut attaché comme secrétaire à M. de la Luzerne, qui venait d'être nommé à l'ambassade d'Angleterre. Malheureusement André n'avait que peu d'occupation et ne tarda pas à sentir s'appesantir sur lui les ennuis

de l'isolement. Il ne se plut jamais en Angleterre. Tout en estimant les Anglais, tout en appréciant leur génie positif et leur gouvernement, il eût voulu une grandeur plus désintéressée à cette nation « avide, entreprenante, calculatrice et constante dans ses projets. » Son plus grand bonheur et en quelque sorte sa consolation était dans la correspondance qu'il entretenait avec sa famille et ses amis. Ceux-ci l'excitaient sans cesse au travail. « Un des plus grands plaisirs que je puisse avoir, lui écrit Marie-Joseph, est de recevoir de temps en temps de ces beaux vers que vous savez faire. » Alfieri, le grand poète italien, avec lequel André était en relations d'amitié, ainsi qu'avec la comtesse d'Albany, sollicitait de lui, dans une épître, des vers *trempés de miel attique*.

Mais, depuis les mémorables événements qui avaient rempli l'année 1789, André Chénier souffrait de son éloignement de la France. Les nouvelles, toujours grossies et dénaturées par les Anglais et par les premiers émigrés qui se réfugièrent à Londres, l'entretenaient de craintes sans cesse renaissantes pour tous ceux qu'il avait laissés à Paris. Il ne put supporter plus longtemps cette existence et revint définitivement à Paris dans le courant de 1790. A peine arrivé, il jugea la situation, et sous le titre d'*Avis aux Français* il publia un écrit qui fit une grande sensation.

Dans cet écrit André Chénier se distingue par ces qualités de clarté et de précision qu'on remarque dans toutes ses productions. Il s'efforce de discerner, au milieu de tous les ennemis extérieurs et intérieurs qui menacent l'État, quels sont ceux qui sont véritablement à redouter, et il démasque « cette nombreuse race de libellistes sans pudeur, qui, sous des titres fastueux et des démonstrations convulsives d'amour pour le peuple et pour la patrie, cherchent à s'attirer la confiance populaire. » Pour lui, il n'y a de véritable remède à l'état d'inquiétude, de malaise et d'anxiété dans lequel un peuple use vainement son énergie, que dans l'union de tous les bons citoyens et dans le développement de la raison nationale. Ce qui manque à la France, et ici Chénier pensait certainement à l'Angleterre, c'est un bon esprit public, c'est-à-dire « une certaine raison générale, une certaine sagesse pratique et comme de routine. » Or, le seul moyen, à ses yeux, de créer cet esprit public et d'en faire en quelque sorte « une habitude innée, » c'est d'instruire le peuple, de lui apprendre qu'il n'y a de bonheur et de liberté que dans l'accomplissement de ses devoirs, de rendre enfin familiers à tous les citoyens de toutes les classes les vrais principes d'un état libre, principes dont il fait une rapide énumération, « vérités éternelles, dit-il, et devenues triviales parmi tous les hommes qui pensent. »

Le succès, le retentissement même de cet écrit fut très grand, non seulement à Paris, mais encore à l'étranger, où tout le monde avait les yeux fixés sur la France et espérait ou redoutait le contre-coup de la révolution qui avait ébranlé la monarchie absolue. Le roi

de Pologne, Stanislas-Auguste, fit traduire l'*Avis aux Français* en langue polonaise ; et, pour marquer à l'auteur le cas qu'il faisait de cette production, il chargea son représentant, M. Mazzéi, de remettre à André Chénier une médaille accompagnée d'une lettre flatteuse. Voici la réponse qu'André Chénier fit à cette lettre d'un roi, réponse pleine de grandeur et digne d'un homme libre :

A SA MAJESTÉ STANISLAS-AUGUSTE

ROI DE POLOGNE, GRAND-DUC DE LITHUANIE

SIRE,

J'ai reçu des mains de M. Mazzéi la médaille dont Votre Majesté m'a destiné l'honorable présent. Il m'a fait connaître aussi avec quelle indulgence elle s'est exprimée sur mon compte, en jugeant digne d'une traduction en langue polonaise l'*Avis aux Français* que j'ai publié depuis quelques mois.

Ma surprise a égalé ma respectueuse reconnaissance ; mais, attentif depuis longtemps à tout ce qui se fait sur la terre pour le rétablissement de la raison et l'amélioration de l'espèce humaine, je n'étais pas assez étranger aux affaires de la Pologne pour ne pas connaître le caractère de Votre Majesté, et le prix dont un pareil suffrage doit être aux yeux d'un honnête homme : aussi dois-je avouer que l'inscription de la médaille ne peut manquer de m'enorgueillir un peu, car elle me rappelle que c'est uniquement la pureté de principes que j'ai essayé de développer, et le désir ardent que j'ai eu d'être utile, qui m'ont valu l'honneur que je reçois, et qui vous ont fait chercher dans la foule un inconnu pour le prévenir par des marques aussi flatteuses de votre approbation. Vous avez, Sire, applaudi aux souhaits et compati aux chagrins d'un homme pour qui il ne sera pas de bonheur s'il ne voit point la France libre et sage ; qui soupire après l'instant où tous les hommes connaîtront toute l'étendue de leurs droits et de leurs devoirs ; qui gémit de voir la vérité soutenue comme une faction, les droits les plus légitimes défendus par des moyens injustes et violents, et qui voudrait enfin qu'on eût raison d'une manière raisonnable.

Si l'ouvrage, quel qu'il soit, que j'ai publié dans ces intentions, survit aux circonstances qui l'ont fait naître (et il n'est pas impossible que le souvenir des distinctions dont Votre Majesté l'a honoré lui assure cet avantage), ce sera, je n'en doute pas, un des traits dont on se servira pour caractériser notre siècle et l'époque où nous vivons, qu'un pareil écrit ait été une recommandation auprès d'une tête couronnée. Mais cette particularité sera à peine remarquable dans l'histoire d'un homme-roi, dont la vie entière, animée du même esprit, n'aura été qu'un enchaînement d'efforts pour rappeler les hommes, ses concitoyens, à des institutions saines, et les élever à la hauteur de la liberté : et qui, dans le dessein de poser ou d'affermir dans sa patrie les fondemens d'une constitution équitable et forte, aura mis en œuvre autant de soins, de ressources et d'activité que les rois en auraient employé jusqu'ici à outrager la nature humaine, et à éterniser son esclavage et sa honte. Les fables nous racontaient de semblables choses d'un Thésée ; et si les historiens antiques y joignent les noms d'un ou deux rois, à qui elles attribuaient aussi cette divine pensée de rendre les peuples heureux par la liberté, et de circonscrire eux-mêmes volontairement leur pouvoir dans les justes limites de la loi et de la félicité publique, le spectacle de ce qui s'était passé dans notre Europe nous faisait rejeter ces histoires parmi les fables. Cette incrédulité ne sera plus permise à ceux qui de nos jours tourneront les yeux vers la Pologne.

Je reconnaitrais mal la bienveillance honorable que Votre Majesté m'a témoignée, si je l'embarrassais ici par des louanges que ceux qui les méritent n'aiment pas à recevoir en face. Je crois d'ailleurs que les princes capables de

concevoir et d'exécuter de si belles entreprises goûtent dans leur conscience, une satisfaction trop au-dessus des louanges. Après ce témoignage intérieure quel autre plaisir pourrait vous toucher, si ce n'est la réussite complète de ces vœux humaines et bienfaisantes, et la douceur de sentir un jour et d'entendre tous les Polonais avouer que leur bonheur est votre ouvrage ? Et il ne manquerait rien sans doute à la récompense qui vous est due, si ce noble exemple fructifiait à vos yeux dans tous les empires, et pouvait être imité par tous les rois. Puisse ce dernier succez vous être aussi assuré que les bénédictions de vos contemporains et de la postérité !

Agrérez avec bonté, Sire, l'expression de mon respect et de ma reconnaissance, et les vœux ardents que je fais pour votre prospérité, que vous avez inséparablement attachée à celle de votre brave nation.

Paris, 18 octobre 1790.

Comme André Chénier le laisse entendre dans cette lettre, il était attentif à tous les événements qui intéressaient la grande révolution qui commençait. Toutefois ce furent les circonstances qui seules le forcèrent à sortir du rôle d'observateur qu'il s'était proposé de garder. Il n'entendait nullement exercer le métier de publiciste. Les quelques lettres qu'il adressa au *Moniteur* pendant l'année 1791, et les quelques brochures qu'il fit paraître, entre autres l'écrit important sur l'*Esprit de parti*, furent des actes spontanés, une sorte de contribution patriotique de ses idées, à laquelle il se sentait obligé comme Français vis-à-vis de ses concitoyens.

André Chénier était ce qu'on appelait alors un modéré, ami de l'ordre et des lois. Élevé au milieu du mouvement philosophique qui survécut à Voltaire, partageant les sentiments des nobles défenseurs de l'insurrection d'Amérique, il salua avec enthousiasme l'ère nouvelle de liberté qu'il avait appelée de tous ses vœux ; mais il entrevit bientôt la portée des événements qui s'accomplissaient. « La révolution, écrivait-il, est grosse des destinées du monde. » La liberté, telle qu'André la concevait, devait être large et sans restrictions. Il voulait « la liberté de penser ce que l'on veut et d'écrire ce que l'on pense ; » en fait de religion, pour tout citoyen, « la liberté de suivre et d'inventer celle qu'il lui plaira. » C'est un idéal auquel nous ne sommes point encore parvenus, et qui est peut-être l'idéal d'un esprit philosophique, plus que d'un esprit politique.

André, par cela même qu'il connaissait l'antiquité, ne rêvait pas une république semblable à celles de Rome et d'Athènes, car il savait qu'elles étaient basées sur l'esclavage et gouvernées par l'esprit de caste. Il voulait la même liberté pour tous, l'égalité des droits et des devoirs, mais non pas une influence égale de la part de tous les citoyens. « La bourgeoisie, écrit-il, fait la masse du vrai peuple. » En cela le suffrage universel, tel que nous le pratiquons aujourd'hui, a dépassé de beaucoup ses vœux. Quant au gouvernement, il le veut constitutionnel, c'est-à-dire basé sur une constitution qu'une assemblée, représentant réellement le pays, puisse modifier et mettre

ainsi toujours d'accord avec les besoins nouveaux, de façon que « l'insurrection devienne illégitime contre la loi qu'on peut réformer légalement. »

Dans les quelques articles qu'il publia en 1791 on ne pouvait qu'à peine entrevoir l'éloquent orateur du club des Feuillants, et l'écrivain inspiré du *Journal de Paris*. C'est l'année 1792 qui le vit se développer dans ce double rôle avec la fougue d'un tempérament ardent et d'un homme opiniâtre dans ses idées. Malheureusement le club des Feuillants n'avait point, comme celui des Jacobins, un journal rédigé par ses soins et qui rendit compte de ses séances. Tous les discours qu'y prononça André Chénier sont perdus pour les lettres ; toutefois, nous avons quelques lignes précieuses d'un témoin de cette époque de sa vie, qui fut à la fois son admirateur et son ami, et qui, pendant l'année 1792, collabora avec lui au *Journal de Paris*. Ce témoin, c'est Lacretelle, qui, cinquante ans plus tard, avait encore conservé vivante en lui l'image d'André Chénier à la tribune des Feuillants. Ce fut là qu'il le vit pour la première fois ; il en reçut une impression ineffaçable. « Un homme, dit-il, y attira fortement mon attention, par la double annonce d'un grand talent et d'un grand caractère : c'était André Chénier. Frère d'un poète dont la muse tragique avait voulu traduire sur la scène les principes de la révolution, et qui déjà s'engageait trop dans les voies républicaines, il n'avait point voulu sacrifier à l'amitié la plus sincère des principes plus nobles, mieux médités, qui pouvaient conserver ou plutôt rendre à la révolution un caractère plus digne à la fois de la liberté antique et de la philosophie du dix-huitième siècle. L'avis le plus énergique et le plus éloquemment exprimé partait toujours de sa bouche. Ses traits fortement prononcés, sa taille athlétique sans être haute, son teint basané, ses yeux ardents fortifiaient, illuminaient sa parole... Démosthènes n'avait pas été moins que Pindare l'objet de ses études... Chacun de nous regrettait que ce talent, plein de force et d'éclat, échauffé par une âme intrépide, ne fût pas encore appelé à la tribune. Lui seul eût pu disputer ou ravir la palme de l'éloquence à Vergniaud. »

Si tous les discours qu'il prononça aux Feuillants sont perdus pour nous, il nous reste ses articles du *Journal de Paris*, qui peuvent nous en donner une idée, car tous furent en quelque sorte improvisés, écrits de verve et d'abondance ; ils ont le début brusque et rapide, le style sobre, la simplicité et parfois la familiarité de termes d'un discours prononcé à une tribune. C'est d'ailleurs en l'entendant dans les réunions bientôt proscrites du club des Feuillants, c'est sous le feu de son regard et de sa parole que ses amis conçurent la pensée d'employer à la défense des principes constitutionnels, dans un journal quotidien, cette irrésistible éloquence et cette indomptable énergie. Suard prit la direction du *Journal de Paris*, et un petit groupe d'hommes de cœur, parmi lesquels on remarquait Re-

gnaud de Saint-Jean d'Angely, François de Pange, le poète Roucher, Dupont de Nemours, Lacretelle, Pitra et Richer de Sérisy, s'efforça de donner plus de verve à la rédaction et de lutter contre la *Chronique de Paris* où chaque jour Condorcet attaquait le parti constitutionnel avec son esprit acéré et sa logique inexorable, et contre le *Patriote Français*, que dirigeait Brissot avec toutes les ressources de son esprit politique et auquel Girey-Dupré prêtait souvent sa véhémence. Mais nul d'entre eux ne s'éleva jusqu'à l'éloquence d'André Chénier ; seul François de Pange était digne, par son talent sévère, de lui être comparé.

Pendant le premier semestre de l'année 1792, André Chénier publia, dans les suppléments du *Journal de Paris*, rarement dans le corps du journal, vingt et un articles qui sont des chefs-d'œuvre d'éloquence, de logique, d'esprit et presque tous des actes de courage. On peut dire que pendant six mois André Chénier, seul, tint tête au parti jacobin. Mais, hélas ! triste effet des discordes civiles, il vit se dresser contre lui, au milieu du combat, son propre frère Marie-Joseph, l'auteur de *Charles IX*, qui se déclara le champion des sectaires. Ce jour-là l'amitié des deux frères fut à jamais brisée. Nous n'entrerons pas ici dans les détails douloureux de cette tragique querelle, dont plus tard les ennemis de Marie-Joseph se sont fait une arme perfide.

Lorsque parut, le 26 février, l'article *Sur les causes des désordres qui troublent la France et arrêtent l'établissement de la liberté*, il y eut de la stupeur, du trouble et de la colère dans le camp des Jacobins. Jamais ceux-ci ne s'étaient vus attaqués avec cette souveraine éloquence, cette force de raisonnement et cette inexorable logique. Voici quelques passages de cet article ; ils pourront donner une idée du talent de polémiste d'André Chénier.

Il existe au milieu de Paris une association nombreuse qui s'assemble fréquemment, ouverte à tous ceux qui sont ou qui passent pour être patriotes, toujours gouvernée par des chefs visibles ou invisibles, qui changent souvent et se détruisent mutuellement ; mais qui ont tous le même but, de régner, et le même esprit, de régner par tous les moyens.....

Cette société en a produit une infinité d'autres : villes, bourgs, villages en sont pleins. Presque toutes sont soumises aux ordres de la Société-mère, et entretiennent avec elle une correspondance très active. Elle est un corps dans Paris, et elle est la tête d'un corps plus vaste qui s'étend sur la France. C'est ainsi que l'Eglise de Rome plantait la foi et gouvernait le monde par des congrégations de moines.....

Là, toute absurdité est admise, pourvu qu'elle soit homicide ; tout mensonge est accueilli, pourvu qu'il soit atroce. Des femmes y vont faire applaudir les convulsions d'une démence sanguinaire.....

Là, se distribuent les brevets de patriotisme. Tous les membres, tous les amis de ces congrégations sont de bons citoyens, tous les autres sont des perfides. La seule admission dans ce corps, comme le baptême de Constantin, lave tous les crimes, efface le sang et les meurtres. Les monstres d'Avignon ont trouvé là des amis, des défenseurs, des jaloux.....

Ces sociétés, se tenant toutes par la main, forment une espèce de chaîne électrique autour de la France. Au même instant, dans tous les recoins de l'Empire,

elles s'agitent ensemble, poussent les mêmes cris, impriment les mêmes mouvements, qu'elles n'avaient certes pas grand-peine à prédire d'avance.

Leur turbulente activité a plongé le gouvernement dans une effrayante inertie. Dans les assemblées primaires ou électorales, leurs intrigues, leurs trames obscures, leurs tumultes scandaleux, ont fait fuir beaucoup de gens de bien, dont toutefois la faiblesse est condamnable, et ont sali de noms infâmes quelques listes de magistrats populaires. Partout les juges, les administrateurs, tous les officiers publics, qui ne sont point leurs agents et leurs créatures, sont leurs ennemis et en butte à leurs persécutions. Usurpateurs même des formes de la puissance publique, ici, ils se transportent à un tribunal et en suspendent l'action; là, ils forcent des municipalités à venir chez eux recevoir leurs ordres. Dans plus d'un lieu ils ont osé entrer de force chez les citoyens, les fouiller, les juger, les condamner, les absoudre. La rébellion aux autorités légitimes trouve chez eux protection et appui. Tout homme se disant patriote, et qui a outragé les lois et leurs organes, vient s'en vanter parmi eux. On en a vu se faire gloire non seulement de leurs délits, mais des actes judiciaires qui les avaient justement flétris. Tout subalterne renvoyé et calomniateur est une victime de son patriotisme; tout soldat séditieux et révolté peut leur demander la couronne civique; tout chef insulté ou assassiné a eu tort.....

Ils reçoivent, à la face de la France entière, des députations qui, comme s'il n'existait ni Assemblée législative, ni tribunaux, ni pouvoir exécutif, s'adressent à eux pour obtenir une loi, ou la réparation de quelque tort, ou un changement d'officiers publics. Et quand l'indignation et la douleur soulèvent tous les esprits, ils crient eux-mêmes plus que personne contre les désordres qu'ils ont faits et qu'ils entretiennent; ils accusent de leur ouvrage tous ceux qu'ils oppriment; et, levant tout à fait le masque, ils arment au milieu de Paris, sans dissimuler leurs préparatifs de guerre. Enfin, au midi de la France, ils ont osé se promettre, d'une ville à l'autre, l'appui d'une force armée, dans le cas où la puissance publique essayerait de faire rentrer dans le devoir des sujets de la loi...

Voilà dans quel chaos ils ont jeté cet Empire, qui a une constitution. Voilà comment, soit par la terreur, soit par le découragement, ils ont réduit les talents et la probité au silence; et l'homme dont le cœur est juste et droit (car celui-là seul est libre), étonné entre ce qu'on lui annonçait et ce qu'il voit, entre la constitution et ceux qui se nomment ses amis, entre la loi qui lui promet protection et des hommes qui parlent plus haut que la loi, rentre en gémissant dans sa retraite, et s'efforce d'espérer encore que le règne des lois et de la raison viendra enfin réjouir une terre où l'on opprime au nom de l'égalité, et où l'effigie de la liberté n'est qu'une empreinte employée à sceller les volontés de quelques tyrans.

Enfin cet article si ferme se terminait avec une vigoureuse logique. André Chénier le conclut, sans réticences, en s'écriant :

Qu'il est absolument impossible d'établir et d'affermir un gouvernement à côté de sociétés pareilles; que ces clubs sont et seront funestes à la liberté; qu'ils anéantiront la constitution; que la horde énergumène de Coblenz n'a pas de plus sûrs auxiliaires; que leur destruction est le seul remède aux maux de la France; et que le jour de leur mort sera un jour de fête et d'allégresse publique. Ils crient partout que la patrie est en danger; cela est malheureusement bien vrai; et cela sera vrai tant qu'ils existeront.

La guerre était déclarée, une guerre sans trêve et sans merci, entre André Chénier et les Jacobins, et ce n'est pas l'homme juste et droit qui devait sortir vainqueur de la lutte. Une nouvelle circonstance vint encore l'envenimer. En 1790, à Nancy, les Suisses du régiment de Chateaufvieux s'étaient révoltés contre leurs officiers et avaient pillé leur caisse militaire. Les principaux coupables avaient été condamnés aux galères. En 1792, amnistiés par un décret de

l'Assemblée, ils venaient d'être rendus à la liberté. Les Jacobins trouverent dans cet événement une occasion de désordres : ils osèrent glorifier l'indiscipline militaire, et préparer une entrée triomphale aux Suisses de Chateaufieux. Collot d'Herbois prit l'initiative de cette fête et en fut l'organisateur. David et Marie-Joseph en furent les décorateurs et les coryphées, et le maire de Paris, Pétion, s'en fit le protecteur. Tout ce qu'il y avait de droiture et de patriotisme dans l'âme d'André Chénier se révolta à la pensée de ce scandale public ; car, à ses yeux, ce qui pouvait arriver de pire à une grande nation, c'était d'être livrée à l'indiscipline, de se déshonorer et de se perdre dans des révoltes militaires. Les articles successifs qu'André Chénier inséra dans le *Journal de Paris* atteignirent à la plus haute éloquence. Nous ne pouvons résister au désir d'en extraire un court fragment. Jamais Cicéron, jamais Démosthène, n'ont eu un plus beau mouvement oratoire. Faisant allusion au premier programme de la fête qui avait été publié et affiché le 23 mars, il s'écrie :

On dit que, dans toutes les places publiques où passera cette pompe, les statues seront voilées. Et, sans m'arrêter à demander de quel droit des particuliers qui donnent une fête à leurs amis s'avisent de voiler les monuments publics, je dirai que, si en effet cette misérable orgie a lieu, ce ne sont point les images des despotes qui doivent être couvertes d'un crêpe funèbre ; c'est le visage de tous les hommes de bien, de tous les Français soumis aux lois, insultés par le succès de soldats qui s'arment contre les décrets et pillent leur caisse militaire. C'est à toute la jeunesse du royaume, à toutes les gardes nationales de prendre les couleurs du deuil, loqué l'assassinat de leurs frères est parmi nous un titre de gloire pour des étrangers. C'est l'armée dont il faut voiler les yeux, pour qu'elle ne voie point quel prix obtiennent l'indiscipline et la révolte. C'est à l'Assemblée nationale, c'est au roi, c'est à tous les administrateurs, c'est à la patrie entière à s'envelopper la tête pour n'être pas de complaisants ou de silencieux témoins d'un outrage fait à toutes les autorités et à la patrie entière. C'est le livre de la loi qu'il faut couvrir, lorsque ceux qui en ont déchiré les pages à coups de fusil reçoivent des honneurs civiques.

Le jour de l'entrée des Suisses, André Chénier publia en tête du *Journal de Paris* l'hymne qui est dans toutes les mémoires et qui suffit à venger la conscience publique outragée. Moins de quinze jours après, les premiers revers de nos armées en Belgique et le meurtre de Dillon vinrent donner tristement raison à André Chénier et prouver que l'indiscipline enfante la déroute et le crime. La lutte du poète contre les Jacobins dura jusqu'au 20 juin. Ce jour-là il eut un éclair d'espérance, bientôt éclipié. La dernière lettre qu'il adressa au *Journal de Paris*, à la date du 26 juillet, est trempée d'amertume et trahit un découragement profond. Il s'avoua vaincu et désespéré ; mais, avant de quitter l'arène, il se désigna fièrement lui-même à la haine et au fer des bourreaux.

Il venait d'avoir une rechute de la maladie dont il souffrait depuis de longues années. Il quitta Paris et alla se reposer quelques jours aux eaux de Forges, en Normandie. Pendant son absence, les évé-

nements se précipitèrent, et quand il revint, vers le 6 août, l'insurrection s'organisait dans toutes les sections de Paris. Le 10 août éclata ; et deux jours après le bureau du *Journal de Paris* était envahi, pillé et livré au feu.

Lorsque vint le procès du roi il se dévota secrètement à la défense de Louis XVI, publia, dit-on, dans les journaux des articles anonymes, car son nom ne pouvait que compromettre la cause qu'il défendait, et eut, dit-on encore, plusieurs entretiens avec Malesherbes et de Sèze, les défenseurs du roi. Toutefois le rôle qu'il joua dans cette circonstance est toujours resté fort obscur.

Après le 21 Janvier, André Chénier, malade de corps et d'âme, et peu en sûreté à Paris, céda aux sollicitations de sa famille et de ses amis, et se retira à Versailles. C'est là qu'il passa l'année 1793, dans la méditation et dans l'étude. C'est là qu'il composa la belle ode à Versailles, les odes à Fanny, l'ode à Charlotte Corday et quelques pièces énergiques que la vue des saturnales révolutionnaires arrachait à sa muse attristée. La fête du 14 juillet 1793 souleva son indignation. Ce ne fut point l'anniversaire de la prise de la Bastille qu'entendirent célébrer les Jacobins, mais bien les plus sanglantes journées de la Révolution. Les ornements des arcs-de-triomphe retraçaient les massacres du 6 octobre et du 19 août, et des trophées, modelés en pâte de carton, représentaient, avec un art peu digne d'une nation généreuse et civilisée, les têtes et les dépouilles des gardes du corps. La vue de cette fête qui semblait, dit un témoin oculaire, avoir été ordonnée par des cannibales, arracha au poète les vers suivants dans lesquels il flétrit de pareils excès :

Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres ;
 Il nie, il jure sur l'autel ;
 Mais nous, grands, libres, fiers, à nos exploits funèbres,
 A nos turpitu les célèbres,
 Nous voulons attacher un éclat immortel.
 De l'oubli taciturne et de son onde noire,
 Nous savons détourner le cours.
 Nous appelons sur nous l'éternelle mémoire ;
 Nos forfaits, notre unique histoire.
 Parents de nos cités les brillants carrefours.
 O gardes de Louis, sous les voûtes royales
 Par nos ménades déchirés,
 Vos têtes sur un fer ont, pour nos bacchanales,
 Orné nos portes triomphales,
 Et ces bronzes hideux, nos monuments sacrés.
 Tout ce peuple hébété que nul remords ne touche,
 Cruel, même dans son repos,
 Vient sourire au succès de sa rage farouche,
 Et, la soif encore à la bouche,
 Ruminer tout le sang dont il a bu les flots.
 Arts dignes de nos yeux ! pompe et magnificence
 Dignes de notre liberté,
 Dignes des vils tyrans qui dévorent la France,
 Dignes de l'atroce démenée
 Du stupide David qu'autrefois j'ai chanté !...

C'est à David, on s'en souvient, que deux ans auparavant il avait adressé le *Jeu de paume*. Quand André Chénier composa cette ode, on eût dit qu'il sentit déjà sur la tête se lever le fer des bourreaux. Sa pensée se cache aux yeux ignorants qui eussent pu le découvrir dans sa retraite, et le manuscrit de cette pièce est rempli d'abréviations et de mots grecs : monument curieux qui témoigne de la terreur qui pesait alors sur la France. Il nous suffira de citer le texte manuscrit de la quatrième strophe :

Tout ce δῆμος; hêbété que nul rem. ne touche,
 Cruel, même dans son ἔσσυγ.
 Vient sourire aux succès de sa r. f.
 Et, la soif encore à la bouche,
 Ruminer tout l'ἔμυα dont il a bu les flots.

Pendant sa retraite à Versailles, ne voyant et ne recevant que quelques amis, ne trouvant quelques moments de consolation que dans les visites qu'il faisait chez madame Pourral, qui habitait Lucienne avec ses deux filles, il s'occupait de mettre en ordre, de revoir et de corriger ses poésies. Décidé à ne plus descendre dans l'arène politique, il se réfugiait au sein de la nature et de la poésie. Il préparait la publication des pièces qu'il jugeait dignes de voir le jour. Ses manuscrits portent la trace d'un choix et d'un classement. Durant ce travail, où son âme retrouvait quelque prétexte d'aimer encore la vie, il ne pouvait sans amertume songer quel portrait perfide et empoisonné par la haine, ses ennemis avaient tracé de lui. Cette pensée qui l'obsédait, car au delà du présent il songeait peut-être à la postérité, lui arracha ces beaux vers, protestation solitaire et touchante de l'honnête homme méconnu :

« Sa langue est un fer chaud. Dans ses veines brûlées
 Serpente des fleuves de fiel. »
 J'ai, douze ans, en secret, dans les doctes vallées,
 Cueilli le poétique miel.
 Je veux un jour ouvrir ma ruche tout entière.
 Dans tous mes vers on pourra voir
 Si ma muse naquit haineuse et meurtrière.
 Frustré d'un amoureux espoir,
 Archiloque aux fureurs du belliqueux iambe
 Immole un beau-père menteur.
 Moi, ce n'est point au col d'un perfide Lycambe
 Que j'apprête un lacet vengeur,
 Ma foudre n'a jamais tonné pour mes injures.
 La patrie allume ma voix ;
 La paix seule aguerrit mes pieuses morsures,
 Et mes fureurs servent les lois.
 Contre les noirs Pithons et les hydres fangeuses
 Le feu, le fer arment mes mains ;
 Extirper sans pitié les bêtes venimeuses,
 C'est donner la vie aux humains.

Ce fut après plusieurs mois passés à Versailles, que, de retour à

Paris dans le commencement de 1794, il fut inopinément arrêté à Passy, chez M. Pastoret.

Le 17 ventôse an II (7 mars 1794), un agent du comité de sûreté générale, nommé Guénot, porteur d'un ordre d'arrestation concernant M. Pastoret, se présenta à la maison que celui-ci habitait à Passy, assisté d'agents du Comité révolutionnaire de la commune de Passy. M. Pastoret, averti sans doute, s'était dérobé aux recherches. Les agents ne rencontrèrent dans la maison que madame Pastoret, madame Piscatory et André Chénier. Il était dix heures du soir. André Chénier parut suspect aux agents qui l'interrogèrent et décidèrent son arrestation. On le garda à vue dans la maison, et, le lendemain, après un nouvel interrogatoire, dont on a retrouvé le procès-verbal, monument de turpitude et d'ignorance, et qu'il refusa de signer, l'agent Guénot ayant obtenu du Comité de Passy un ordre d'arrestation, conduisit André Chénier à la prison de Saint-Lazare où il fut incarcéré comme suspect. Voici son écrou tel qu'il fut enregistré à la date du 19 ventôse.

André Chénier, âgé de trente et un ans, natif de Constantinople, citoyen, demeurant rue de Cléry, n. 97. Taille de cinq pieds deux pouces, cheveux et sourcils noirs, front large, yeux gris bleus, nez moyen, bouche moyenne, menton rond, visage carré. Amené céans en vertu d'ordre du Comité révolutionnaire, commune de Passy-lès-Paris, pour être détenu par mesure de sûreté générale.

André Chénier retrouva à Saint-Lazare les deux frères Trudaine, Roucher et le peintre Suvée qui devait nous laisser le seul portrait que nous possédions du poète. La nouvelle de son arrestation tomba comme la foudre au milieu des siens, qui désormais n'eurent plus d'autres préoccupations que d'obtenir l'élargissement d'André. Garder un silence prudent, ne pas se faire remarquer, ne pas éveiller l'attention des administrateurs de police, et pour cela éviter les rapports des gardiens, telle était pour le prisonnier la seule règle de conduite à adopter, et celle à laquelle il consentit à s'astreindre.

Ce fut dans la prison de Saint-Lazare que Chénier composa *la Jeune captive*, et ces iambes immortels qui sont dans toutes les mémoires. Ce fut à Millin, comme lui détenu dans cette prison, qu'il donna le manuscrit de *la Jeune captive*; quelques mois après la mort du poète, Millin fit connaître cette pièce à jamais célèbre en la publiant dans *la Décade philosophique* qu'il dirigeait. Quant aux manuscrits des Iambes André Chénier les fit passer secrètement à son père, en les cachant dans un des paquets de linge que chaque semaine un commissionnaire venait chercher à Saint-Lazare. On ne peut contempler sans un serrement de cœur ces témoins d'une agonie de quatre mois. Ces manuscrits consistent en bandes de papier longues de 15 centimètres et demi et larges de 4 centimètres. C'est sur ces étroites feuilles faciles à rouler et à dérober aux regards que Chénier écrivit ses iambes d'une écriture microscopique, faisant tenir jusqu'à

soixante-dix-sept vers dans cette longueur de 15 centimètres. Fidèle à sa promesse de ne pas se compromettre et voulant surtout éviter de compromettre les siens, il eut soin de remplacer par des mots grecs ou autres les noms de ceux qu'il flétrissait et les expressions qui auraient pu faire naître, le cas échéant, les soupçons des administrateurs de police. C'est ainsi que dans un des jambes les plus récemment publiés, dans lequel il dépeint, en la flétrissant, la vie insouciant et égoïste des détenus, se trouvent ces quatre vers :

L'un pousse et fait bondir sur les toits, sur les vitres,
Un ballon tout gonflé de vent,
Comme sont les discours des sept cents plats bêtres,
Dont Barère est le plus savant.

Or on conçoit que ce double trait dirigé contre Barère et les sept cents membres de la Convention ait eu besoin d'être prudemment voilé. Sur son manuscrit Chénier a écrit le nom de Barère de droite à gauche, en le retournant et en l'abrégeant par la gauche, et de plus en se servant, pour les trois premières lettres du mot, de l'alphabet commun qui sert à l'arabe, au persan et au turc. Quant aux *sept cents plats bêtres* il a remplacé le nombre *sept cents* trop compromettant par le mot *heftsad*, composé de deux mots persans, *heft* qui veut dire *sept* et *sad* qui signifie *cent*.

C'est au moyen de subterfuges et de précautions infinies qu'André Chénier, comme tous ses compagnons de captivité, espérait s'envelopper de silence et échapper à l'attention des administrateurs de police. Être oublié était alors le seul vœu que pût former le prisonnier. Au dehors sa famille et ses amis cherchaient à agir secrètement, et sans le compromettre.

Si la famille et les amis d'André avaient été bien inspirés, c'est au Comité de Passy qu'ils se seraient adressés pour obtenir un ordre d'élargissement. Sans doute les Comités n'avaient pas ce pouvoir, mais ils en usaient perpétuellement ; et de temps à autre le Comité de sûreté générale était obligé de rappeler les comités de surveillance à l'observation de la loi. Tel ne fut pas malheureusement le plan adopté.

Depuis la loi du 17 septembre 1793, connue sous le nom de loi des suspects, les maisons d'arrêt étaient encombrées d'une foule de détenus, venus de toutes parts, incarcérés sans motif, promenés et transférés au hasard de prison en prison. Ces détenus n'étaient point des prévenus, mais des suspects ; comme c'est le cas pour André Chénier, ils n'avaient pas de dossiers. Cette dernière circonstance constituait d'ailleurs pour les prisonniers la meilleure chance de salut. Pour remédier à cet encombrement on avait institué, par décret du 23 ventôse an II, une commission populaire chargée d'examiner les motifs de détention de toute cette masse de suspects. Après examen, cette commission proposait, aux Comités de salut public et de sûreté générale réunis, pour les uns l'élargissement, pour les au-

tres l'emprisonnement ou la déportation. Ceux qu'elle jugeait les plus coupables étaient renvoyés devant le tribunal révolutionnaire. Ce fut par un décret du 30 floréal que les Comités avaient organisé la commission qui devait fonctionner à Paris. Or M. de Chénier père eut la malheureuse idée d'adresser le mémoire suivant à cette commission pour obtenir l'élargissement d'André.

« André Chénier, domicilié chez son père, rue de Cléry, n° 97, se trouvant à Passy le 17 ventôse, chez la citoyenne Pastoret où il faisait visite, le citoyen Guénot, porteur d'ordre du comité de sûreté générale, y arriva avec un mandat concernant cette citoyenne. Comme il avait le pouvoir, à ce qu'il dit, d'arrêter toutes les personnes qui lui paraîtraient suspectes dans la dite maison, il arrêta, entre autres, André Chénier, qui se réclama inutilement de la section de Brutus dont il est membre et dont il avait une carte et plusieurs attestations de différents genres. Ce commissaire lui fit subir un long interrogatoire, dont il fut dressé un procès-verbal qu'André Chénier refusa de signer après en avoir fait observer les innombrables irrégularités. Ces observations et ce refus firent éclater le citoyen Guénot en expressions de l'emportement le plus violent. Il obtint un ordre du Comité révolutionnaire de la commune de Passy, qu'il signa, pour faire conduire le dit André Chénier au Luxembourg; le concierge de cette maison, ayant trouvé quelque chose à reprendre dans la manière dont l'ordre était expédié, refusa de recevoir le prisonnier. Sur quoi le citoyen Duchesne, à la garde de qui il avait été confié, l'ayant ramené vers le citoyen Guénot, ce dernier le fit transporter à la maison de Saint-Lazare, où il est détenu depuis ce temps.

« Telles sont les circonstances de l'arrestation du citoyen André Chénier, comme il le constatera par l'érou de sa détention, par l'ordre en vertu duquel il a été conduit à la maison d'arrêt, et par le témoignage des membres du Comité révolutionnaire de la commune de Passy, présents à son arrestation.

« Le citoyen André Chénier est un patriote dont la vie fut toujours irréprochable. Il se fit connaître et s'attira des inimitiés honorables par la franchise et le courage avec lesquels il dénonça, comme des intriguants, Brissot, Pétion, Manuel, Danton, sur lesquels son opinion est devenue l'opinion générale. Sous l'ancien régime, comme sous le nouveau, il a vécu, loin de toute ambition, dans l'étude et dans la retraite. Dans les deux dernières années, sa vie a été encore plus retirée : constamment soumis aux lois, étranger à toute intrigue, il allait quelquefois soigner sa santé dans la plus profonde solitude à Versailles, où plusieurs citoyens, ses voisins, rendront témoignage de la vie qu'il a menée. Il y a été malade plusieurs mois; et c'est après sa convalescence que, de retour à Paris, le hasard l'a conduit en visite chez la citoyenne Pastoret.

« Le soussigné, âgé de 72 ans, père d'André Chénier, reconnu pour très bon citoyen à la section de Brutus, soumet ces observations à la commission chargée de l'examen des détentions. Il espère que les citoyens, membres de cette commission, approuveront les représentations d'un père irréprochable qui réclame un fils irréprochable et privé depuis trois mois de la liberté qu'il n'a jamais mérité de perdre. »

Ce mémoire maladroitement rédigé et dans lequel les faits et les circonstances de ce déplorable événement étaient inexactement rapportés, n'eut qu'un résultat, celui de faire connaître au Comité de sûreté générale l'arrestation d'André Chénier. Immédiatement le Comité prit l'arrêté suivant, à la date du 7 prairial :

Le comité de sûreté générale, instruit que le nommé André Chénier a été arrêté et traduit dans une maison d'arrêt de Paris par le comité révolutionnaire de Passy, sans mandat, inscrit sur le registre du comité, arrête que ledit André Chénier, dont la renommée a publié depuis le commencement de la révolution la conduite incivique, restera en arrestation jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné.

Copie de cet ordre fut expédiée au Comité de Passy, qui transmit au greffe de la prison l'ordre du Comité de sûreté générale. Mention en fut faite sur le registre d'écrous. La position d'André Chénier s'était ainsi aggravée ; le cercle de dangers s'était subitement resserré autour de lui. Toutefois ce ne fut pas là la cause de sa comparution devant le tribunal révolutionnaire.

En effet, pendant que M. de Chénier épuisait son crédit et celui de ses amis pour qu'on rendit son fils à la liberté, celui-ci, avec beaucoup d'autres infortunés, se trouvait environné, saisi, lié dans le réseau inextricable et invisible d'une conspiration imaginaire. Sur la foi de quelques misérables qui cherchaient leur salut personnel dans la délation, on supposa ou plutôt on feignit de croire qu'une vaste conspiration s'ourdissait dans les prisons de Paris et que les détenus, après avoir forcé les portes des maisons d'arrêt, devaient anéantir les membres des Comités et de la représentation nationale. Le premier acte de cette machination aussi absurde qu'odieuse fut un rapport de police adressé au Comité de salut public, à la suite duquel le Comité prit un arrêt conforme, ordonnant une enquête immédiate. La commission des administrations civile, police et tribunaux, ne resta pas oisive. Peu de jours après, elle adressa un rapport au Comité de salut public sur la conspiration du Luxembourg. Elle proposait un arrêté traduisant cent cinquante-neuf détenus au tribunal révolutionnaire. La liste fut envoyée à Fouquier-Tinville, l'accusateur public, et, sur le nombre proposé, cent quarante-six périrent sur l'échafaud, dans les journées du 19, du 21 et du 22 messidor.

Dès le lendemain, 23 messidor, l'enquête fut ouverte à Saint-Lazare. Un administrateur de police vint interroger les chefs présumés du complot ; puis on s'adressa aux délateurs pour avoir les noms de tous les prétendus conspirateurs. Pendant plusieurs jours ces misérables tinrent la prison sous la terreur : ces pourvoyeurs de l'échafaud vendaient des faveurs et des grâces. La duchesse de Fleury, la jeune captive chantée par le poète, obtint d'être effacée de la liste moyennant une somme de cent louis. Le 2 thermidor la liste fut définitivement arrêtée : elle comprenait quatre-vingt-deux noms. Roucher était le soixante et unième ; André Chénier le soixante-deuxième. Les deux frères Trudaine y figuraient aussi à côté de leur ami. Cette liste, qui nous a été transmise par un témoin oculaire, fut adressée au Comité de salut public et renvoyée à l'accusateur public.

Aussitôt que Fouquier-Tinville eut reçu cette liste, dite du comité, il dressa à son tour une liste générale, conservée aux Archives, de tous les individus qu'il devait traduire au tribunal révolutionnaire. Sauf un nom ou deux, c'est la même que celle qui avait été dressée par les délateurs.

— Les accusés furent divisés en trois séries. La première, com-

prenant vingt-cinq noms, fut signifiée le 5 thermidor aux prisonniers, qui furent extraits le jour même de Saint-Lazare et écroués à la Conciergerie. Le lendemain, 6, ils comparurent devant le tribunal révolutionnaire, et vingt et un d'entre eux furent exécutés. Le même jour, 6 thermidor, vingt-sept autres prisonniers, composant la deuxième série, furent extraits de Saint-Lazare et écroués à la Conciergerie. Parmi eux étaient André Chénier et Roucher. André ne sut même pas que son frère Sauveur était détenu à la Conciergerie, et il ne put lui faire ses derniers adieux. Le lendemain, 7 thermidor, il comparut devant le tribunal révolutionnaire. La justice se rendait sommairement alors. Une matinée suffit à éclairer la conscience du jury sur les nombreux chefs d'accusation qui pesaient sur la tête de vingt-sept accusés. Ils furent tous convaincus, selon les termes de la déclaration du jury, reproduite dans le jugement :

De s'être déclarés les ennemis du peuple en participant à tous les crimes commis par le tyran, sa femme et sa famille, dans les journées du 28 février 1791, du 20 juin et du 10 août 1792, en insultant les patriotes, en approuvant le massacre du Champ-de-Mars et les tyrannies exercées sur les patriotes qui avaient échappé au massacre ; en écrivant contre la fête de Châteaueux, contre la liberté et en faveur de la tyrannie ; en entretenant des correspondances avec les ennemis intérieurs et extérieurs de la République ; en discréditant les assignats ; enfin en conspirant dans la maison d'arrêt de Lazare, à l'effet de s'évader et de dissoudre, par le meurtre et l'assassinat des représentants du peuple, notamment des membres des Comités de salut public et de sûreté générale, le gouvernement républicain et rétablir la royauté en France.

Tous furent condamnés à mort. André Chénier monta sur l'échafaud le second, après Roucher. L'exécution eut lieu à six heures du soir, sur la place de la Barrière de Vincennes, et les corps des victimes furent inhumés dans le cimetière de Picpus. Les deux frères Trudaine avaient été réservés pour la troisième fournée de vingt-cinq prévenus qui furent exécutés le lendemain 8 thermidor.

Deux jours après l'exécution d'André Chénier, se leva le 9 thermidor, qui délivra la France de la plus sanglante et de la plus honteuse tyrannie !

André Chénier n'avait pas trente-deux ans quand il mourut. Sauf le *Jeu de paume* et l'*Hymne aux Suisses* publiés de son vivant, et quelques pièces, insérées après sa mort dans les revues ou dans les journaux, ses œuvres restèrent inconnues de ses contemporains. Ce ne fut que vingt-cinq ans après sa mort, en 1819, que parut la première édition de ses poésies, due aux soins de M. Henri de Latouche. Depuis cette époque les travaux littéraires et critiques, parmi lesquels nous citerons ceux de MM. Villemain, Sainte-Beuve et Egger, n'ont cessé de grandir la réputation du poète, d'éclaircir les diverses circonstances de sa vie, de commenter, d'expliquer ses œuvres et de les enrichir sans cesse par la publication de fragments inédits. L'auteur de cette notice a lui-même signé plusieurs éditions des poésies et des œuvres en prose ; il a, en outre, publié plusieurs études sur

la vie, les œuvres et les manuscrits d'André Chénier : on en trouvera la liste en tête de ce volume. En 1874, la famille se décida enfin à livrer au public tout ce qu'elle possédait encore de fragments, de notes et de projets. Aujourd'hui, si l'on peut espérer posséder à peu près tout ce qu'a composé André Chénier, il reste à désirer qu'une dernière révision, faite sur les manuscrits, fixe d'une façon définitive la constitution et le texte d'un assez grand nombre de pièces.

POÉSIES CHOISIES
D'ANDRÉ CHÉNIER

BUCOLIQUES

IDYLLES ET FRAGMENTS D'IDYLLES

I

L'AVEUGLE ¹

« Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute ;
O Sminthée-Apollon ², je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant ³. »

1. André Chénier a puisé l'idée de ce petit poème dans la *Vie d'Homère*, faussement attribuée à l'historien Hérodote. La plupart des traits sont empruntés aux deux poèmes homériques, l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

2. *Sminthée* signifie dieu de Sminthie. Apollon avait un temple célèbre dans cette ville de la Troade.

3. Remarquez l'emploi du pronom démonstratif, au moyen duquel l'aveugle se désigne lui-même à la divinité. Corneille a employé la même tournure dans *Polyeucte*, lorsque le héros chrétien s'écrie, en se désignant lui-même à la vengeance de Félix :

C'en est assez : Félix, reprenez ce courroux,
Et sur cet insolent vengez vos dieux et vous.

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
 Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
 S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
 Le suivaient, accourus aux abois turbulents
 Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.
 Ils avaient, retenant leur fureur indiscreète,
 Protégé du vieillard la faiblesse inquiète ;
 Ils l'écoutaient de loin, et s'approchant de lui :
 « Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ?
 Serait-ce un habitant de l'empire céleste ?
 Ses traits sont grands et fiers ; de sa ceinture agreste
 Pend une lyre informe ; et les sons de sa voix
 Émeuvent l'air et l'onde, et le ciel et les bois. »

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
 Se trouble, et tend déjà les mains à la prière ¹.
 « Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger,
 Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
 Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
 Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !
 Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
 Les humains près de qui les flots t'ont amené
 Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
 Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
 Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux ;
 Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
 Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre ;
 Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
 Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
 Ne me comparez point à la troupe immortelle :
 Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
 Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieus ?
 Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux !

1. C'est-à-dire : *pour, en vue de* la prière. Cet emploi de la préposition *à* est peu usité en français : c'est ce qu'on appelle un latinisme.

Si vous en savez un, pauvre, errant, misérable,
 C'est à celui-là seul que je suis comparable ;
 Et pourtant je n'ai point, comme fit Thamyris ¹,
 Des chansons à Phébus voulu ravir le prix ;
 Ni, livré comme OEdipe à la noire Euménide ²,
 Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide ;
 Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
 Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée ! »
 Disent-ils. Et tirant ce que, pour leur journée,
 Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
 Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
 Le pain de pur froment, les olives huileuses,
 Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses ;
 Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
 Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
 Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
 L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer,
 Je vous salue, enfants venus de Jupiter ³ ;
 Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !
 Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître ;
 Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
 Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
 Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !
 Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone ⁴,

1. Allusion à une légende grecque. Le poète Thamyris avait, dit-on, défié les Muses, et, vaincu par elles, avait été puni de sa témérité par la privation de la vue.

2. L'histoire d'OEdipe, victime de la fatalité antique, a inspiré à Sophocle son *OEdipe roi*, une des plus belles parmi les tragédies grecques. Voltaire l'a transportée sur la scène française. Une traduction plus fidèle, due à M. O. Lacroix, est aujourd'hui au répertoire de la Comédie-Française.

3. L'expression du poète n'est pas très claire : *venus de Jupiter* peut signifier *envoyés par Jupiter*, ou *issus de Jupiter*, c'est-à-dire nobles et généreux enfants ; et le vers suivant semble appuyer cette seconde acception.

4. Le palmier aux pieds duquel, dans l'île de Délos, Latone mit au monde Apollon et Diane.

Alors qu'ayant des yeux je traversais les flots ;
 Car jadis, abordant à la sainte Délos,
 Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
 Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
 Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révévés,
 Puisque les malheureux sont par vous honorés.
 Le plus âgé de vous aura vu treize années ¹ :
 A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
 Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
 Toi, le plus grand de tous ; je me confie à toi.
 Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime !
 Comment, et d'où viens-tu ? car l'onde maritime
 Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

— Des marchands de Cymé² m'avaient pris avec eux.
 J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
 Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
 Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours ;
 Car jusques à la mort nous espérons toujours.
 Mais, pauvre et n'ayant rien pour payer mon passage,
 Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?
 Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

— Enfants ! du rossignol la voix pure et légère
 N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire ;
 Et les riches, grossiers, avares, insolents,
 N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
 Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
 Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
 J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
 De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.

1. L'aveugle veut dire que bientôt sans doute, car il ne peut juger qu'approximativement, le plus âgé aura vu treize années ; c'est ainsi que s'explique cet emploi, un peu elliptique, du futur antérieur.

2. Petite ville située sur la côte de l'Asie Mineure.

Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
 Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
 Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
 Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
 Lorsque d'énormes chiens à la voix formidable
 Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable ¹,
 Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
 N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris ².

— Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire ?
 Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
 Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
 D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds ³.

— Les barbares ! j'étais assis près de la poupe.
 « Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
 « Chante, si ton esprit n'est point comme tes yeux,
 « Amuse notre ennui ; tu rendras grâce aux dieux... »
 J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre ;
 Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre ;
 Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
 J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
 Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne ⁴,
 Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
 Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli ;
 Que ton nom dans la nuit demeure enseveli !

— Viens, suis-nous à la ville ; elle est toute voisine,
 Et chérit les amis de la muse divine.
 Un siège aux clous d'argent te place à nos festins ;
 Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,

1. *Misérable* est ici au sens de *malheureux, digne de pitié*, sens très fréquent chez les écrivains du xvii^e siècle.

2. La grammaire, dans l'usage actuel, exigerait la répétition du pronom *vous* devant *n'eussiez armé*. A. Chénier use d'une licence grammaticale admise avant lui.

3. Le chanteur, c'est Orphée.

4. Mnémosyne était la mère des Muses.

Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
 Te feront de tes maux oublier la mémoire.
 Et si, dans le chemin, rapsode ingénieux,
 Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
 Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
 T'a lui-même dicté de si douces merveilles¹.

— Oui, je le veux ; marchons. Mais où m'entraînez-vous ?
 Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?

— Syros est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

— Salut, belle Syros, deux fois hospitalière !

Car sur ses bords heureux je suis déjà venu :

Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :

Ils croissaient comme vous ; mes yeux s'ouvraient encore

Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore ;

J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,

A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.

J'ai vu Corinthe, Argos et Crète et les cent villes,

Et du fleuve Égyptus² les rivages fertiles ;

Mais la terre et la mer, et l'âge, et les malheurs,

Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.

La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,

Sur un arbuste assise, et se console³ et chante.

Commençons par les dieux : « Souverain Jupiter,

« Soleil qui vois, entends, connais tout, et toi, mer,

« Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,

« Salut ! Venez à moi, de l'Olympe habitantes,

« Muses ! vous savez tout, vous, déesses ; et nous,

« Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »

Il poursuit ; et déjà les antiques ombrages

1. Un poète de l'*Anthologie* grecque a mis ce vers dans la bouche d'Apollon
 « Je chantais et le divin Homère écrivait. »

2. *Egyptus* est l'ancien nom du Nil.

3. *Se console*, c'est-à-dire se satisfait, se charme en chantant. C'est un retour
 au sens étymologique du mot.

Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages ;
 Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,
 Et voyageurs quittant leur chemin commencé,
 Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,
 L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide ;
 Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer,
 Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer ;
 Caren de longs détours de chansons vagabondes
 Il enchaînait de tout les semences fécondes,
 Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
 Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
 Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
 Et depuis le chaos les amours immortelles ;
 D'abord le roi divin, et l'Olympe, et les cieux,
 Et le monde, ébranlés d'un signe de ses yeux,
 Et les dieux partagés en une immense guerre ¹,
 Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre ²,
 Et les rois assemblés, et sous les pieds guerriers
 Une nuit de poussière, et les chars meurtriers,
 Et les héros armés, brillant dans les campagnes
 Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes,
 Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots,
 Et d'une voix humaine excitant les héros ³ ;
 De là, portant ses pas dans les paisibles villes,
 Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles ;
 Mais bientôt de soldats les remparts entourés,
 Les victimes tombant dans les parvis sacrés,
 Et les assauts mortels aux épouses plaintives,
 Et les mères en deuil, et les filles captives ;
 Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux
 Bêlants ou mugissants, les rustiques pipeaux,
 Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes,
 Et la flûte et la lyre, et les noces dansantes.

1. La guerre de Troie.

2. Dans l'*Illiade* des dieux sont parfois blessés par les héros.

3. Dans l'*Illiade* les chevaux d'Achille s'adressent au héros et lui prédisent sa mort.

Puis, déchaînant les vents à soulever les mers,
 Il perdait les nochers sur les gouffres amers ;
 De là, dans le sein frais d'une roche azurée,
 En foule il appelait les filles de Nérée,
 Qui, bientôt à des cris s'élevant sur les eaux,
 Aux rivages troyens parcouraient des vaisseaux ¹.
 Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle ²,
 Et puis les demi-dieux et les champs d'asphodèle ³,
 Et la foule des morts : vieillards seuls et souffrants,
 Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents,
 Enfants dont au berceau la vie est terminée,
 Vierges dont le trépas suspendit l'hyménée.

.

Ensuite, avec le vin, il versait aux héros
 Le puissant népenthès, oubli de tous les maux ;
 Il cueillait le moly, fleur qui rend l'homme sage ;
 Du paisible lotos il mêlait le breuvage :
 Les mortels oubliaient, à ce philtre charmés,
 Et la douce patrie et les parents aimés.
 Enfin l'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénée
 Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée ⁴.

.

Sous l'effort de Nessus, la table du repas
 Roule, écrase Cymèle, Evagre, Périphas.
 Pirithoüs égorge Antimaque, et Pétrée,
 Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée,
 Qui de trois fiers lions, dépouillés par sa main,
 Couvrait ses quatre flancs, armait son double sein.

1. Lorsque les Néréides s'élèvent du fond des eaux, attirées par les gémissements d'Achille, fils de Thétis.

2. Allusion à la descente d'Ulysse aux enfers.

3. La prairie, plantée d'asphodèles, où dans les enfers erraient les âmes et les ombres.

4. Allusion au combat des Lapithes et des Centaures aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie. La description de Chénier est principalement imitée du récit qu'en a fait Ovide dans ses *Métamorphoses*.

Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,
 Tout à coup, sous l'airain d'un vase antique, immense,
 L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,
 Sent de sa tête énorme éclater les débris.
 Hercule et la massue entassent en trophée
 Clanis, Démoléon, Lycotas, et Riphée
 Qui portait sur ses crins, de taches colorés,
 L'héréditaire éclat des nuages dorés.
 Mais d'un double combat Eurynome est avide,
 Car ses pieds, agités en un cercle rapide,
 Battent à coups pressés l'armure de Nestor ;
 Le quadrupède Hélops fuit ; l'agile Crantor,
 Le bras levé, l'atteint ; Eurynome l'arrête ;
 D'un érable noueux il va fendre sa tête,
 Lorsque le fils d'Égée¹, invincible, sanglant,
 L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,
 Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
 S'élance, va saisir sa chevelure horrible,
 L'entraîne, et, quand sa bouche, ouverte avec effort,
 Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort².
 L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme,
 Et le bois porte au loin des hurlements de femme,
 L'ongle³ frappant la terre, et les guerriers meurtris,
 Et les vases brisés, et l'injure, et les cris.

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
 Déployait le tissu des saintes mélodies.
 Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
 Admiraient⁴, d'un regard de joie et de respect,
 De sa bouche abonder les paroles divines,
 Comme en hiver la neige aux sommets des collines,
 Et, partout accourus, dansant sur son chemin,

1. Thésée, l'ami et le compagnon de Pirithoüs, roi des Lapithes.

2. Ce passage a été bien souvent cité pour la belle facture des vers et la hardiesse heureuse avec laquelle ils sont coupés.

3. L'ongle, c'est-à-dire le sabot des Centaures.

4. Emploi un peu téméraire du verbe *admirer* au sens de considérer avec étonnement.

Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
 Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
 Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île ;
 Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
 Convive du nectar ¹, disciple aimé des dieux ;
 Des jeux, tous les cinq ans ², rendront saint et prospère
 Le jour où nous avons reçu le grand HOMÈRE. »

II

LE MENDIANT ³

C'était quand le printemps a reverdi les prés.
 La fille de Lycus, vierge aux cheveux dorés,
 Sous les monts Achéens, non loin de Cérυνée,

 Errait à l'ombre, aux bords du faible et pur Crathis ;
 Car les eaux du Crathis, sous des berceaux de frêne,
 Entouraient de Lycus le fertile domaine.
 Soudain, à l'autre bord,
 Du fond d'un bois épais, un noir fantôme sort
 Tout pâle, demi-nu, la barbe hérissée :
 Il remuait à peine une lèvre glacée,
 Des hommes et des dieux implorait le secours,
 Et dans la forêt sombre errait depuis deux jours :
 Il se traîne, il n'attend qu'une mort douloureuse ;

1. Le plus bel honneur réservé aux poètes et aux héros après leur mort était, dans les idées des anciens, de venir s'asseoir à la table des dieux.

2. Les anciens consacraient le souvenir des événements considérables en instituant des jeux périodiques.

3. Dans ce petit poème, dont les principaux passages sont encore imités d'Homère, A. Chénier a rassemblé les usages les plus touchants et les plus intéressants relatifs à l'hospitalité, telle qu'elle se pratiquait aux temps héroïques de la Grèce. Le poète a placé la scène en Achaïe, sur les bords du Crathis, petit cours d'eau qui se jette dans le golfe de Corinthe.

Il succombe. L'enfant, interdite et peureuse,
 A ce hideux aspect ¹ sorti du fond des bois,
 Veut fuir ; mais elle entend sa lamentable voix.
 Il tend les bras, il tombe à genoux ; il lui crie
 Qu'au nom de tous les dieux il la conjure, il prie,
 Et qu'il n'est point à craindre, et qu'une ardente faim
 L'aiguillonne et le tue, et qu'il expire enfin.

« Si, comme je le crois, belle dès ton enfance,
 C'est le dieu de ces eaux qui t'a donné naissance,
 Nymphé, souvent les vœux des malheureux humains
 Ouvrent des immortels les bienfaisantes mains.
 Ou si c'est quelque front porteur d'une couronne
 Qui te nomme sa fille et te destine au trône,
 Souviens-toi, jeune enfant, que le ciel quelquefois
 Venge les opprimés sur la tête des rois.
 Belle vierge, sans doute enfant d'une déesse,
 Crains de laisser périr l'étranger en détresse :
 L'étranger qui supplie est envoyé des dieux. »

Elle reste. A le voir elle enhardit ses yeux,
 et d'une voix encore
 Tremblante : « Ami, le ciel écoute qui l'implore.
 Mais ce soir, quand la nuit descend sur l'horizon,
 Passe le pont mobile, entre dans la maison ;
 J'aurai soin qu'on te laisse entrer sans méfiance.
 Pour la douzième fois célébrant ma naissance,
 Mon père doit donner une fête aujourd'hui.
 Il m'aime, il n'a que moi ; viens t'adresser à lui,
 C'est le riche Lycus. Viens ce soir ; il est tendre,
 Il est humain : il pleure aux pleurs qu'il voit répandre. »
 Elle achève ces mots, et, le cœur palpitant,
 S'enfuit ; car l'étranger sur elle, en l'écoutant,
 Fixait de ses yeux creux l'attention avide.
 Elle rentre, cherchant dans le palais splendide
 L'esclave près de qui toujours ses jeunes ans

1. *Aspect* est pris ici au sens d'apparition, de spectre. C'est un latinisme.

Trouvent un doux accueil et des soins complaisants.
 Cette sage affranchie avait nourri sa mère ;
 Maintenant sous des lois de vigilance austère,
 Elle et son vieil époux, au devoir rigoureux,
 Rangent des serviteurs le cortège nombreux.
 Elle la voit de loin dans le fond du portique,
 Court, et, posant ses mains sur ce visage antique :

« Indulgente nourrice, écoute : il faut de toi
 Que j'obtienne un grand bien. Ma mère, écoute-moi :
 Un pauvre, un étranger, dans la misère extrême,
 Gémit sur l'autre bord, mourant, affamé, blême...
 Ne me décèle point. De mon père aujourd'hui
 J'ai promis qu'il pourrait solliciter l'appui.
 Fais qu'il entre ; et surtout, ô mère de ma mère !
 Garde que nul mortel n'insulte à sa misère.

« — Oui, ma fille ; chacun fera ce que tu veux,
 Dit l'esclave en baisant son front et ses cheveux :
 Oui, qu'à ton protégé ta fête soit ouverte.
 Ta mère, mon élève ¹ (inestimable perte!),
 Aimait à soulager les faibles abattus :
 Tu lui ressembleras autant par tes vertus
 Que par tes yeux si doux et tes grâces naïves. »

Mais cependant la nuit assemble les convives ² :
 En habits somptueux, d'essence parfumés,
 Ils entrent. Aux lambris d'ivoire et d'or formés
 Pend le lin d'Ionie en brillantes courtines ;
 Le toit s'égayé et rit ³ de mille odeurs divines.

1. *Mon élève*, c'est-à-dire elle que j'ai élevée et nourrie. En français le substantif ne s'applique qu'aux petits des animaux, au sens que lui a donné le poète.

2. Tous les détails de ce repas antique sont de la plus heureuse exactitude. C'est un petit cours poétique d'archéologie.

3. *Rit*, prend un riant aspect. Emploi très poétique du verbe *rire*. Victor Hugo a dit dans *les Voix intérieures*

Ainsi je songe à vous, enfants, maison, famille,
 A la table qui rit, au foyer qui pétille

La table au loin circule ¹, et d'apprêts savoureux
 Se charge. L'encens vole en longs flots vaporeux ;
 Sur leurs bases d'argent, des formes animées
 Élèvent dans leurs mains des torches enflammées ;
 Les figures, l'onyx, le cristal, les métaux,
 En vases hérissés d'hommes ou d'animaux,
 Partout, sur les buffets, sur la table, étincellent ;
 Plus d'une lyre est prête ; et partout s'amoncellent
 Et les rameaux de myrte et les bouquets de fleurs.
 On s'étend sur les lits teints de mille couleurs ² ;
 Près de Lycus, sa fille, idole de la fête,
 Est admise ³. La rose a couronné sa tête.
 Mais, pour que la décence impose un juste frein,
 Lui-même est par eux tous élu roi du festin.
 Et déjà vins, chansons, joie, entretiens sans nombre,
 Lorsque, la double porte ouverte, un spectre sombre
 Entre, cherchant des yeux l'autel hospitalier ⁴.
 La jeune enfant rougit. Il court vers le foyer ;
 Il embrasse l'autel, s'assied parmi la cendre ;
 Et tous, l'œil étonné, se taisent pour l'entendre.

« Lycus, fils d'Évémon, que les dieux et le temps
 N'osent jamais troubler tes destins éclatants !
 Ta pourpre, tes trésors, ton front noble et tranquille,
 Semblent d'un roi puissant, l'idole de sa ville.
 A ton riche banquet un peuple convié
 T'honore comme un dieu de l'Olympe envoyé.
 Regarde un étranger qui meurt dans la poussière,
 Si tu ne tends vers lui la main hospitalière ⁵.
 Inconnu, j'ai franchi le seuil de ton palais :
 Trop de pudeur peut nuire à qui vit de bienfaits.

1. C'est-à-dire, forme un long cercle.

2. Les anciens, naturellement dans les classes riches, avaient l'habitude de s'étendre sur des lits pour prendre leurs repas.

3. Il était en effet contraire à l'usage que les femmes assistassent aux repas des hommes.

4. L'autel consacré à Jupiter hospitalier.

5. La main qu'il est d'usage de tendre à celui à qui on accorde l'hospitalité.

Lycus, par Jupiter, par ta fille innocente
 Qui m'a seule indiqué ta porte bienfaisante !...
 Je fus riche autrefois : mon banquet opulent
 N'a jamais repoussé l'étranger suppliant.
 Et pourtant aujourd'hui la faim est mon partage,
 La faim qui flétrit l'âme autant que le visage,
 Par qui l'homme souvent, importun, odieux,
 Est contraint de rougir et de baisser les yeux !

— Étranger, tu dis vrai, le hasard téméraire
 Des bons ou des méchants fait le destin prospère.
 Mais sois mon hôte. Ici l'on hait plus que l'enfer
 Le public ennemi ¹, le riche au cœur de fer,
 Enfant de Némésis ², dont le dédain barbare
 Aux besoins des mortels ferme son cœur avare.
 Je rends grâce à l'enfant qui t'a conduit ici.
 Ma fille, c'est bien fait ; poursuis toujours ainsi.
 Respecter l'indigence est un devoir suprême.
 Souvent les immortels (et Jupiter lui-même)
 Sous des haillons poudreux, de seuil en seuil traînés,
 Viennent tenter le cœur des humains fortunés ³. »

D'accueil et de faveur un murmure s'élève.
 Lycus, descend, accourt, tend la main, le relève :
 « Salut, père étranger ; et que puissent tes vœux
 Trouver le ciel propice à tout ce que tu veux !
 Mon hôte, lève-toi. Tu parais noble et sage ;
 Mais cesse avec ta main de cacher ton visage.
 Souvent marchent ensemble indigence et vertu ;
 Souvent d'un vil manteau le sage revêtu,
 Seul, vit avec les dieux et brave un sort inique.

1. L'ennemi public. Cette transposition de l'adjectif donne à la phrase une obscurité qui n'existerait pas si l'apposition suivait le substantif auquel elle se rapporte : le riche, ce public ennemi.

2. Chénier a voulu dire que le riche au cœur de fer semble être un instrument de la vengeance divine. L'expression n'est pas très claire.

3. Croyance antique qui a inspiré la fable touchante de *Philémon et Baucis* que La Fontaine a imitée des *Métamorphoses* d'Ovide.

Couvert de chauds tissus, à l'ombre du portique,
 Sur de molles toisons, en un calme sommeil,
 Tu peux ici, dans l'ombre, attendre le soleil.
 Je te ferai revoir tes foyers, ta patrie,
 Tes parents, si les dieux ont épargné leur vie.
 Car tout mortel errant nourrit un long amour
 D'aller revoir le sol qui lui donna le jour.
 Mon hôte, tu franchis le seuil de ma famille
 A l'heure qui jadis a vu naître ma fille.
 Salut ! Vois, l'on t'apporte et la table et le pain ¹ :
 Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim.
 Puis, si nulle raison ne te force au mystère,
 Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père. »

Il retourne à sa place après que l'indigent
 S'est assis. Sur ses mains, d'une aiguïère d'argent,
 Par une jeune esclave une eau pure est versée.
 Une table de cèdre, où l'éponge est passée,
 S'approche, et vient offrir à son avide main
 Et les fumantes chairs sur le disque d'airain,
 Et l'amphore vineuse, et la coupe aux deux anses.
 « Mange et bois, dit Lycus ; oublions les souffrances,
 Ami ! leur lendemain est, dit-on, un beau jour. »

Bientôt Lycus se lève et fait emplir sa coupe,
 Et veut que l'échanson verse à toute la troupe ² :
 « Pour boire à Jupiter, qui nous daigne envoyer
 L'étranger devenu l'hôte de mon foyer. »
 Le vin de main en main va coulant à la ronde ;
 Lycus lui-même emplit une coupe profonde,
 L'envoie à l'étranger. « Salut, mon hôte, bois.
 De ta ville bientôt tu reverras les toits,

1. On apporte au mendiant une petite table volante en bois de cèdre sur laquelle une servante place le pain et le plat qui lui est destiné.

2. Remarquez quelle vivacité donne au style le passage du discours indirect au discours direct,

Fussent-ils par delà les glaces du Caucase. »
 Des mains de l'échanson l'étranger prend le vase,
 Se lève et sur eux tous il invoque les dieux.
 On boit ; il se rassied. Et jusque sur ses yeux
 Ses noirs cheveux toujours ombrageant son visage,
 De sourire et de plainte il mêle son langage.

« Mon hôte, maintenant que sous tes nobles toits
 De l'importun besoin j'ai calmé les abois,
 Oserai-je à ma langue abandonner les rênes ?
 Je n'ai plus ni pays, ni parents, ni domaines.
 Mais écoute : le vin, par toi-même versé,
 M'ouvre la bouche. Ainsi, puisque j'ai commencé,
 Entends ce que peut-être il eût mieux valu taire.
 Excuse enfin ma langue, excuse ma prière ;
 Car du vin, tu le sais, la téméraire ardeur
 Souvent à l'excès même enhardit la pudeur.
 Meurtri de durs cailloux ou de sables arides,
 Déchiré de buissons ou d'insectes avides,
 D'un long jeûne flétri, d'un long chemin lassé,
 Et de plus d'un grand fleuve en nageant traversé,
 Je parais énervé, sans vigueur, sans courage ;
 Mais je suis né robuste et n'ai point passé l'âge.
 La force et le travail, que je n'ai point perdus,
 Par un peu de repos me vont être rendus.
 Emploie alors mes bras à quelques soins rustiques.
 Je puis dresser au char tes coursiers olympiques ¹,
 Ou sous les feux du jour, courbé vers le sillon,
 Presser deux forts taureaux du piquant aiguillon.
 Je puis même, tournant la meule nourricière,
 Broyer le pur froment en farine légère.
 Je puis, la serpe en main, planter et diriger
 Et le cep et la treille, espoir de ton verger.
 Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée,
 Et devant mes pas l'herbe ou la moisson tombée

1. *Olympiques*, c'est-à-dire destinés aux courses olympiques.

Viendra remplir ta grange en la belle saison ;
Afin que nul mortel ne dise en ta maison,
Me regardant d'un œil insultant et colère :
O vorace étranger, qu'on nourrit à rien faire ¹ !

— Vénérable indigent, va, nul mortel chez moi
N'oserait élever sa langue contre toi.
Tu peux ici rester, même oisif et tranquille,
Sans craindre qu'un affront ne trouble ton asile.
— L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.
— L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour changer.
— Il change d'infortune ! — Ami, reprends courage :
Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage.
Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein,
Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain.

— Mon hôte, en tes discours préside la sagesse.
Mais quoi ! la confiante et paisible richesse
Parle ainsi ! . . . L'indigent espère en vain du sort ;
En espérant toujours il arrive à la mort.
Dévoré de besoins, de projets, d'insomnie,
Il vieillit dans l'opprobre et dans l'ignominie.
Rebuté des humains durs, envieux, ingrats,
Il a recours aux dieux qui ne l'entendent pas
Toutefois ta richesse accueille mes misères ;
Et puisque ton cœur s'ouvre à la voix des prières,
Puisqu'il sait, ménageant le faible humilié,
D'indulgence et d'égards tempérer la pitié,
S'il est des dieux du pauvre, ô Lycus ! que ta vie
Soit un objet pour tous et d'amour et d'envie !

— Je te le dis encore : espérons, étranger.
Que mon exemple au moins serve à t'encourager.
Des changements du sort j'ai fait l'expérience.

1. Incorection. Il faudrait à *ne rien faire* ; l'ellipse de la négation *ne* est une négligence qu'on peut rencontrer chez quelques écrivains ordinairement corrects, mais qu'il vaut mieux éviter, car *rien* signifie précisément *quelque chose*.

Toujours un même éclat n'a point à l'indigence
 Fait du riche Lycus envier le destin :
 J'ai moi-même été pauvre et j'ai tendu la main.
 Cléotas de Larisse ¹, en ses jardins immenses,
 Offrit à mon travail de justes récompenses.
 « Jeune ami, j'ai trouvé quelques vertus en toi ;
 « Va, sois heureux, dit-il, et te souviens de moi. »
 Oui, oui, je m'en souviens : Cléotas fut mon père,
 Tu vois le fruit des dons de sa bonté prospère.
 A tous les malheureux je rendrai désormais
 Ce que dans mon malheur je dus à ses bienfaits.
 Dieux, l'homme bienfaisant est votre cher ouvrage ;
 Vous n'avez point ici d'autre visible image ;
 Il porte votre empreinte, il sortit de vos mains
 Pour vous représenter aux regards des humains.
 Veillez sur Cléotas ! Qu'une fleur éternelle,
 Fille d'une âme pure, en ses traits étincelle ;
 Que nombre de bienfaits, ce sont là ses amours,
 Fassent une couronne à chacun de ses jours ;
 Et quand une mort douce et d'amis entourée
 Recevra sans douleur sa vieillesse sacrée,
 Qu'il laisse avec ses biens ses vertus pour appui
 A des fils, s'il se peut, encor meilleurs que lui.

— Hôte des malheureux, le sort inexorable
 Ne prend point les avis de l'homme secourable.
 Tous, par sa main de fer en aveugles poussés,
 Nous vivons ; et tes vœux ne sont point exaucés.
 Cléotas est perdu ; son injuste patrie
 L'a privé de ses biens ; elle a proscrit sa vie.
 De ses concitoyens dès longtemps envié,
 De ses nombreux amis en un jour oublié,
 Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate,
 Au lieu de ces festins brillants d'or et d'agate
 Où ses hôtes, parmi les chants harmonieux,

1. Ville de Thessalie.

BUCOLIQUES.

Savouraient jusqu'au jour les vins délicieux,
Seul maintenant, sa faim, visitant les feuillages,
Dépouille les buissons de quelques fruits sauvages
Ou, chez le riche altier apportant ses douleurs,
Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.
Errant et fugitif, de ses beaux jours de gloire
Gardant, pour son malheur, la pénible mémoire,
Sous les feux du midi, sous le froid des hivers,
Seul, d'exil en exil, de déserts en déserts,
Pauvre et semblable à moi, languissant et débile,
Sans appui qu'un bâton, sans foyer, sans asile,
Revêtu de ramée ou de quelques lambeaux,
Et sans que nul mortel attendri sur ses maux
D'un souhait de bonheur le flatte et l'encourage ;
Les torrents et la mer, l'aquilon et l'orage,
Les corbeaux, et des loups les tristes hurlements
Répondant seuls la nuit à ses gémissements ;
N'ayant d'autres amis que les bois solitaires,
D'autres consolateurs que ses larmes amères,
Il se traîne ; et souvent sur la pierre il s'endort
A la porte d'un temple, en invoquant la mort.

— Que m'as-tu dit ? La foudre a tombé sur ma tête.
Dieux ! ah ! grands dieux ! partons. Plus de jeux, plus de fête,
Partons. Il faut vers lui trouver des chemins sûrs ;
Partons. Jamais sans lui je ne revois ces murs.
Ah ! dieux ! quand dans le vin, les festins, l'abondance,
Enivré des vapeurs d'une folle opulence,
Celui qui lui doit tout chante, et s'oublie, et rit,
Lui peut-être il expire, affamé, nu, proscrit,
Maudissant, comme ingrat, son vieil ami qui l'aime.
Parle : était-ce bien lui ? le connais-tu toi-même ?
En quels lieux était-il ? où portait-il ses pas ?
Il sait où vit Lycus, pourquoi ne vient-il pas ?
Parle : était-ce bien lui ? parle, parle, te dis-je :
Où l'as-tu vu ? — Mon hôte, à regret je t'afflige.
C'était lui, je l'ai vu. !

.
 Les douleurs de son âme
 Avaient changé ses traits. Ses deux fils et sa femme,
 A Delphes ¹, confiés au ministre du dieu,
 Vivaient de quelques dons offerts dans le saint lieu.
 Par des sentiers secrets fuyant l'aspect des villes,
 On les avait suivis jusques aux Thermophyles ².
 Il en gardait encore un douloureux effroi.
 Je le connais; je fus son ami comme toi.
 D'un même sort jaloux une même injustice
 Nous a tous deux plongés au même précipice.
 Il me donna jadis (ce seul bien m'est resté)
 Sa marque d'alliance et d'hospitalité.
 Vois si tu la connais. » — De surprise immobile,
 Lycus a reconnu son propre sceau d'argile;
 Ce sceau, don mutuel d'immortelle amitié,
 Jadis à Cléotas par lui-même envoyé ³.
 Il ouvre un œil avide, et longtemps envisage
 L'étranger. Puis enfin sa voix trouve un passage.

« Est-ce toi, Cléotas? toi qu'ainsi je revoi?
 Tout ici t'appartient. O mon père! est-ce toi?
 Je rougis que mes yeux aient pu te méconnaître.
 Cléotas! ô mon père! ô toi qui fus mon maître,
 Viens; je n'ai fait ici que garder ton trésor,
 Et ton ancien Lycus veut te servir encor;
 J'ai honte à ma fortune en regardant la tienne. »

Et, dépouillant soudain la pourpre tyrienne

1. Située dans la Phocide, Delphes était la ville sainte des Grecs. C'est là que se trouvait le temple fameux d'Apollon, où le dieu par la bouche d'une prêtresse rendait des oracles.

2. Défilé étroit situé entre la base de l'OËta et le golfe Maliaque, à jamais célèbre par le combat que Léonidas, à la tête de trois cents Spartiates, soutint jusqu'à la mort, en 480 av. J.-C., contre l'armée innombrable des Perses.

3. A la représentation de ces signes de reconnaissance tous ceux qui avaient fait échange d'amitié avec Cléotas devaient à Lycus assistance et protection. Chez les peuples modernes, les passeports, les lettres de recommandation et d'introduction ne sont que des formes diverses de l'antique signe de reconnaissance.

Que tient sur son épaule une agrafe d'argent,
 Il l'attache lui-même à l'auguste indigent.
 Les convives levés l'entourent ; l'allégresse
 Rayonne en tous les yeux. La famille s'empresse ;
 On cherche des habits, on réchauffe le bain.
 La jeune enfant approche ; il rit, lui tend la main :
 « Car c'est toi, lui dit-il, c'est toi qui, la première,
 Ma fille, m'as ouvert la porte hospitalière. »

III

LA LIBERTÉ

UN CHEVRIER, UN BERGER ¹.

LE CHEVRIER.

Berger, quel es-tu donc ? qui t'agite ? et quels dieux
 De noirs cheveux épars enveloppent tes yeux ?

LE BERGER.

Blond pasteur de chevreaux, oui, tu veux me l'apprendre ;
 Oui, ton front est plus beau, ton regard est plus tendre.

LE CHEVRIER.

Quoi ! tu sors de ces monts où tu n'as vu que toi,
 Et qu'on n'approche point sans peine et sans effroi ?

LE BERGER.

Tu te plais mieux sans doute au bois, à la prairie ;
 Tu le peux. Assieds-toi parmi l'herbe fleurie ;
 Moi, sous un antre aride, en cet affreux séjour,
 Je me plais sur le roc à voir passer le jour.

1. Cette belle idylle a été composée en deux jours ainsi que le constate la note qu'André Chénier a pris soin d'ajouter à son manuscrit. Le poète y développe cette pensée de J.-J. Rousseau : « C'est la force et la liberté qui font les excellents hommes ; la faiblesse et l'esclavage n'ont jamais fait que des méchants. »

LE CHEVRIER.

Mais Cérés a maudit cette terre âpre et dure ;
 Un noir torrent pierreux y roule une onde impure ;
 Tous ces rocs, calcinés sous un soleil rongeur,
 Brûlent et font hâter les pas du voyageur.
 Point de fleurs, point de fruits, nul ombrage fertile
 N'y donne au rossignol un balsamique asile.
 Quelque olivier au loin, maigre fécondité,
 Y rampe et fait mieux voir leur triste nudité.
 Comment as-tu donc su d'herbes accoutumées
 Nourrir dans ce désert tes brebis affamées ?

LE BERGER.

Que m'importe ! est-ce à moi qu'appartient ce troupeau ?
 Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Au moins un rustique pipeau
 A-t-il chassé l'ennui de ton rocher sauvage ?
 Tiens, veux-tu cette flûte ? Elle fut mon ouvrage.
 Prends : sur ce buis, fertile en agréables sons,
 Tu pourras des oiseaux imiter les chansons.

LE BERGER.

Non, garde tes présents. Les oiseaux de ténèbres,
 La chouette et l'orfraie, et leurs accents funèbres,
 Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter ;
 Voilà quelles chansons je voudrais imiter.
 Ta flûte sous mes pieds serait bientôt brisée :
 Je hais tous vos plaisirs. Les fleurs et la rosée,
 Et de vos rossignols les soupirs caressants,
 Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens :
 Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Hélas ! que je te trouve à plaindre !
 Oui, l'esclavage est dur ; oui, tout mortel doit craindre
 De servir, de plier sous une injuste loi,
 De vivre pour autrui, de n'avoir rien à soi.
 Protège-moi toujours, ô liberté chérie !
 O mère des vertus, mère de la patrie !

LE BERGER.

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms.
 Toutefois tes discours sont pour moi des affronts :
 Ton prétendu bonheur et m'afflige et me brave ;
 Comme moi, je voudrais que tu fusses esclave.

LE CHEVRIER.

Et moi, je te voudrais libre, heureux comme moi.
 Mais les dieux n'ont-ils point de remède pour toi ?
 Il est des baumes doux, des lustrations pures
 Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,
 Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.

LE BERGER.

Il n'en est point ; il n'est pour moi que des douleurs :
 Mon sort est de servir, il faut qu'il s'accomplisse.
 Moi, j'ai ce chien aussi qui tremble à mon service ;
 C'est mon esclave aussi. Mon désespoir muet
 Ne peut rendre qu'à lui tous les maux qu'on me fait.

LE CHEVRIER.

La terre, notre mère, et sa douce richesse,
 Ne peut-elle, du moins, égayer ta tristesse ?
 Vois combien elle est belle ! et vois l'été vermeil,
 Prodigue de trésors, brillants fils du soleil,
 Qui vient, fertile amant d'une heureuse culture,
 Varier du printemps l'uniforme verdure ;
 Vois l'abricot naissant, sous les yeux d'un beau ciel,
 Arrondir son fruit doux et blond comme le miel ;
 Vois la pourpre des fleurs, dont le pêcher se pare,
 Nous annoncer l'éclat des fruits qu'il nous prépare.
 Au bord de ces prés verts regarde ces guérets,
 De qui les blés touffus, jaunissantes forêts,
 Du joyeux moissonneur attendent la faucille.
 D'agrestes déités quelle noble famille !
 La Récolte et la Paix, aux yeux purs et sereins,
 Les épis sur le front, les épis dans les mains,
 Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,
 Verser la corne d'or où fleurit l'abondance.

LE BERGER.

Sans doute qu'à tes yeux elles montrent leurs pas ;
 Moi j'ai des yeux d'esclave, et je ne les vois pas.
 Je n'y vois qu'un sol dur, laborieux, servile,
 Que j'ai, non pas pour moi, contraint d'être fertile ;
 Où, sous un ciel brûlant, je moissonne le grain
 Qui va nourrir un autre, et me laisse ma faim.
 Voilà quelle est la terre. Elle n'est point ma mère,
 Elle est pour moi marâtre ; et la nature entière
 Est plus nue à mes yeux, plus horrible à mon cœur
 Que ce vallon de mort qui te fait tant d'horreur.

LE CHEVRIER.

Le soin de tes brebis, leur voix douce et paisible,
 N'ont-ils donc rien qui plaise à ton âme insensible ?
 N'aimes-tu point à voir les jeux de tes agneaux ?
 Moi, je me plais auprès de mes jeunes chevreaux ;
 Je m'occupe à leurs jeux, j'aime leur voix bêlante ;
 Et quand sur la rosée et sur l'herbe brillante
 Vers leur mère en criant je les vois accourir,
 Je bondis avec eux de joie et de plaisir.

LE BERGER.

Ils sont à toi : mais moi, j'eus une autre fortune ;
 Ceux-ci de mes tourments sont la cause importune.
 Deux fois, avec ennui, promenés chaque jour,
 Un maître soupçonneux nous attend au retour.
 Rien ne le satisfait : ils ont trop peu de laine ;
 Ou bien ils sont mourants, ils se traînent à peine ;
 En un mot, tout est mal. Si le loup quelquefois
 En saisit un, l'emporte et s'enfuit dans les bois,
 C'est ma faute ; il fallait braver ses dents avides.
 Je dois rendre les loups innocents et timides !
 Et puis, menaces, cris, injure, emportements.
 Et lâches cruautés qu'il nomme châtimens.

LE CHEVRIER.

Toujours à l'innocent les dieux sont favorables :
 Pourquoi fuir leur présence, appui des misérables ?

Autour de leurs autels, parés de nos festons,
 Que ne viens-tu danser, offrir de simples dons,
 Du chaume, quelques fleurs, et, par ces sacrifices,
 Te rendre Jupiter et les nymphes propices ?

LE BERGER.

Non ; les danses, les jeux, les plaisirs des bergers
 Sont à mon triste cœur des plaisirs étrangers.
 Que parles-tu de dieux, de nymphes et d'offrandes ?
 Moi, je n'ai pour les dieux ni chaume ni guirlandes ;
 Je les crains, car j'ai vu leur foudre et leurs éclairs ;
 Je ne les aime pas : ils m'ont donné des fers...
 O juste Némésis ! si jamais je puis être
 Le plus fort à mon tour, si je puis me voir maître,
 Je serai dur, méchant, intraitable, sans foi,
 Sanguinaire, cruel, comme on l'est avec moi !

LE CHEVRIER.

Et moi, c'est vous qu'ici pour témoins j'en appelle,
 Dieux ! de mes serviteurs la cohorte fidèle
 Me trouvera toujours humain, compatissant,
 A leur justes désirs facile et complaisant,
 Afin qu'ils soient heureux et qu'ils aiment leur maître,
 Et bénissent en paix l'instant qui les vit naître.

LE BERGER.

Et moi, je le maudis, cet instant douloureux
 Qui me donna le jour pour être malheureux ;
 Pour agir quand un autre exige, veut, ordonne ;
 Pour n'avoir rien à moi, pour ne plaire à personne ;
 Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil
 Engraissent d'un tyran l'indolence et l'orgueil.

LE CHEVRIER.

Berger infortuné ! ta plaintive détresse
 De ton cœur dans le mien fait passer la tristesse.
 Vois cette chèvre mère et ces chevreaux, tous deux
 Aussi blancs que le lait qu'elle garde pour eux ;
 Qu'ils aillent avec toi, je te les abandonne.
 Adieu, puisse du moins ce peu que je te donne

De ta triste mémoire effacer tes malheurs,
Et, soigné par tes mains, distraire tes douleurs!

LE BERGER.

Oui, donne et sois maudit; car, si j'étais plus sage ¹...,
Ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage :
De mon despote avare ils choqueront les yeux.
Il ne croit pas qu'on donne : il est fourbe, envieux ;
Il dira que chez lui j'ai volé le salaire
Dont j'aurai pu payer les chevreaux et la mère ;
Et, d'un si bon prétexte ardent à se servir,
C'est à moi que lui-même il viendra les ravir.

(Commencé le vendredi au soir 16, et fini le dimanche au soir, 18 mars 1787.)

IV

PANNYCHIS

FRAGMENT

(Un petit berger de cinq ans, à la petite Pannychis, sa cousine :)

Ma belle Pannychis, il faut bien que tu m'aimes :
Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes.
Vois comme je suis grand, vois comme je suis beau.
Hier je me suis mis auprès de mon cheveau :
Par Pollux et Minerve ! il ne pouvait qu'à peine
Faire arriver sa tête au niveau de la mienne.
D'une coque de noix, j'ai fait un abri sûr
Pour un beau scarabée étincelant d'azur ;
Il couche sur la laine, et je te le destine.
Ce matin, j'ai trouvé parmi l'algue marine
Une vaste coquille aux brillantes couleurs :
Nous l'emplirons de terre, il y viendra des fleurs.

1. Car, si j'étais plus sage, je ne les accepterais pas.

Je veux, pour te montrer une flotte nombreuse,
Lancer sur notre étang des écorces d'yeuse.
Le chien de la maison est si doux ! chaque soir,
Mollement sur son dos je veux te faire asseoir ;
Et, marchant devant toi jusques à notre asile,
Je guiderai les pas de ce coursier docile. »

V

BACCHUS ¹

FRAGMENT

Viens, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée ²,
O Dionyse, Évan, Iacchus et Lénée ;
Viens, tel que tu parus aux déserts de Naxos
Quand tu vins rassurer la fille de Minos ³.
Le superbe éléphant, en proie à ta victoire,
Avait de ses débris formé ton char d'ivoire.
De pampres, de raisins mollement enchaîné,
Le tigre aux larges flancs de taches silonné,
Et le lynx étoilé, la panthère sauvage,

1. Ce superbe fragment est imité des *Métamorphoses* d'Ovide. Avant André Chénier nos poètes du ^{xvi}^e siècle avaient déjà transporté dans notre littérature quelques-uns des plus beaux tableaux héroïques de l'antiquité. Nous ne pouvons citer ici que quelques vers de Ronsard, empruntés à l'*Hymne de Bacchus* :

Tu montas sur un char que deux lynces farouches
Trainaient d'un col félon, machantés en leurs bouches
Un frein d'or écumeux ; etc, etc..
Son âne talonnait le bon vieillard Silène,
Portant le van mystique sur une lance pleine
De pampre, et publiait d'une tremblante voix
De son jeune enfançon les fêtes et les lois.
A son cri sautelaient le troupeau des Menades,
Des Pans et des Sylvains, des Lènes, des Thyades,
Et, menant un grand bruit de cors et de tambours,
Faisaient trembler d'effroi les villes et les bourgs
Par où le char passait, etc.....

2. Ce sont les noms divers sous lesquels Bacchus était adoré.

3. Ariane, abandonnée par les Grecs sur le rivage, lorsque Thésée revenait à Athènes vainqueur du minotaure de Crète.

Promenaient avec toi ta cour sur ce rivage.
 L'or reluisait partout aux axes ¹ de tes chars.
 Les Ménades couraient en longs cheveux épars
 Et chantaient Évoë, Bacchus et Thyonée,
 Et Dionyse, Évan, Iacchus et Lénée,
 Et tout ce que pour toi la Grèce eut de beaux noms.
 Et la voix des rochers répétait leurs chansons,
 Et le rauque tambour, les sonores cymbales,
 Les hautbois tortueux, et les doubles crotales ²
 Qu'agitaient en dansant sur ton bruyant chemin
 Le faune, le satyre et le jeune sylvain,
 Au hasard attroupés autour du vieux Silène ³,
 Qui, sa coupe à la main, de la rive indienne,
 Toujours ivre, toujours débile, chancelant,
 Pas à pas cheminait sur son âne indolent.

VI

ÉRICHTHON ⁴

FRAGMENT

J'apprends, pour disputer un prix si glorieux,
 Le bel art d'Érichthon ⁴, mortel prodigieux
 Qui sur l'herbe glissante, en longs anneaux mobiles,
 Jadis homme et serpent, traînait ses pieds agiles ⁵.

1. *Axes*, suivant l'usage fréquent des poètes, est mis ici pour *roues*.

2. Deux petites lames qu'on plaçait entre les doigts et qu'on faisait claquer l'une sur l'autre, comme on joue aujourd'hui des castagnettes.

3. Silène était le père nourricier et le compagnon de Bacchus; c'est dans la légende du dieu le côté comique et humoristique, touchant un peu même à la caricature.

4. Cet Érichthon, quatrième roi d'Athènes, passait pour avoir attelé le premier quatre chevaux de front à un char.

5. La fable faisait d'Érichthon un monstre dont le corps se terminait en queue de serpent. Il faut, sans chercher d'inutiles explications, prendre ces récits mythologiques pour ce qu'ils sont, des produits souvent très complexes de l'imagination populaire.

Élevé sur un axe, Érichthon le premier ¹
 Aux liens du timon attacha le coursier,
 Et vainqueur, près des mers, sur les sables arides,
 Fit voler à grand bruit les quadriges rapides.
 Le Lapithe hardi dans ses jeux turbulents,
 Le premier, des coursiers osa presser les flancs.
 Sous lui, dans un long cercle achevant leur carrière,
 Ils surent aux liens livrer leur tête altière,
 Blanchir un frein d'écume, et, légers, bondissants,
 Agiter, mesurer leurs pas retentissants.

VII

.
 Ma muse fuit les champs abreuvés de carnage ²,
 Et ses pieds innocents ne se poseront pas
 Où la cendre des morts gémirait sous ses pas.
 Elle pâlit d'entendre et le cri des batailles,
 Et les assauts tonnans qui frappent les murailles ;
 Et le sang qui jaillit sous les pointes d'airain
 Souillerait la blancheur de sa robe de lin

VIII

A L'HIRONDELLE ³

Fille de Pandion, ô jeune Athénienne,

1. Ces vers sont traduits des *Géorgiques* de Virgile.

2. Ces beaux vers sont imités du début de la première idylle de Gessner. Chénier, qui ne savait pas l'allemand, lisait Gessner dans la traduction d'Huber. Voici ce passage de la traduction française qui s'est transfiguré sous la plume épique d'André Chénier : « Ce ne sont ni les héros farouches et teints de sang, ni les champs de bataille couverts de morts que chante ma muse badine. Douce et timide, elle fuit, sa flûte légère à la main, les scènes tragiques et tumultueuses. »

3. Ces vers sont imités d'une épigramme d'Événus de Paros. Les Grecs appe-

La cigale est ta proie, hirondelle inhumaine¹ ,
 Et nourrit tes petits qui, débiles encor,
 Nus, tremblants, dans les airs n'osent prendre l'essor.
 Tu voles ; comme toi la cigale a des ailes.
 Tu chantes ; elle chante. A vos chansons fidèles
 Le moissonneur s'égayé, et l'automne orageux
 En des climats lointains vous chasse toutes deux.
 Oses-tu donc porter dans ta cruelle joie
 A ton nid sans pitié cette innocente proie² ?
 Et faut-il voir périr un chanteur sans appui
 Sous la morsure, hélas ! d'un chanteur comme lui !

IX

Ah ! prends un cœur humain, laboureur trop avide³ ,
 Lorsque d'un pas tremblant l'indigence timide
 De tes larges moissons vient, le regard confus,
 Recueillir après toi les restes superflus.
 Souviens-toi que Cybèle est la mère commune.
 Laisse la probité que trahit la fortune,
 Comme l'oiseau du ciel, se nourrir à tes pieds
 De quelques grains épars sur la terre oubliés.

X

Fille du vieux pasteur, qui d'une main agile
 Le soir emplis de lait trente vases d'argile,
 Crains la génisse pourpre, au farouche regard,

laient *épigrammes* de petites pièces de vers descriptives, funéraires ou morales. Leur réunion a dans la suite formé ces recueils auxquels on donne le nom d'*anthologies*.

1. Voyez dans le dictionnaire de Dezobry l'histoire de Procné et de Philomèle.

2. Le nid est dit pour les petites qui sont sans pitié. La Fontaine a dit dans la fable l'*Araignée* et l'*Hirondelle* :

La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
 Malgré le bestion happait mouches dans l'air,
 Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie.

3. Ce fragment est imité de quelques vers des *Saisons* de Thomson, poète anglais qui vivait dans la première moitié du xviii^e siècle.

Qui marche toujours seule et qui paît à l'écart.
 Libre, elle lutte et fuit, intraitable et rebelle.
 Tu ne presseras point sa féconde mamelle,
 A moins qu'avec adresse un de ses pieds lié
 Sous un cuir souple et lent ne demeure plié.

Vu et fait à Catillon, près Forges, le 4 août 1792, et écrit à Gournay le lendemain 1.)

XI

A compter nos brebis je remplace ma mère ;
 Dans nos riches enclos j'accompagne mon père,
 J'y travaille avec lui. C'est moi de qui la main,
 Au retour de l'été, fait résonner l'airain ²
 Pour arrêter bientôt d'une ruche troublée,
 Avec ses jeunes rois, la jeunesse envolée.
 Une ruche nouvelle à ces peuples nouveaux
 Est ouverte ; et l'essaim, conduit dans les rameaux
 Qu'un olivier voisin présente à son passage,
 Pend en grappe bruyante à son amer feuillage.

XII

Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche,
 Quand lui-même, appliquant la flûte sur ma bouche,
 Riant et m'asseyant sur lui, près de son cœur,
 M'appelant son rival et déjà son vainqueur,
 Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre
 A souffler une haleine harmonieuse et pure ;

1. Quand André Chénier composa ce petit fragment bucolique, on était en pleine tourmente révolutionnaire. Suspect, menacé d'une arrestation, malade de corps et d'âme, le poète était allé prendre quelques jours de repos aux eaux de Forges.

2. Selon sa méthode, André formait un seul tout de plusieurs passages anciens. Ici, il assemble deux passages pris dans le quatrième livre des *Georgiques* de Virgile. Voici la traduction du premier : « Fais résonner l'airain et frappe les cymbales de Cybèle : d'elles-mêmes les abeilles prendront place dans ces demeures parfumées. » Voici celle du second : « Lorsqu'au printemps les jeunes rois conduiront les premiers essaims, et que cette jeunesse envolée s'ébattra en dehors de la roche, ... l'arbre voisin la retiendra dans ses rameaux hospitaliers. »

Et ses savantes mains prenaient mes jeunes doigts,
 Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois,
 Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
 A fermer tour à tour les trous du buis sonore ¹.

XIII

MNAIS ²

« Bergers, vous dont ici la chèvre vagabonde,
 La brebis se traînant sous sa laine féconde,
 Au dos de la colline accompagnent les pas,
 A la jeune Mnaïs rendez, rendez, hélas !
 Par Cérès, par sa fille ³ et la Terre sacrée,
 Une grâce légère, autant que désirée.
 Ah ! près de vous, jadis, elle avait son berceau,
 Et sa vingtième année a trouvé le tombeau.
 Que vos agneaux du moins viennent près de ma cendre,
 Me bêler les accents de leur voix douce et tendre,
 Et paître au pied d'un roc où d'un son enchanteur
 La flûte parlera sous les doigts du pasteur ;
 Qu'au retour du printemps, dépouillant la prairie,
 Des dons du villageois ma tombe soit fleurie ;
 Puis, d'une brebis mère et docile à sa main,
 En un vase d'argile il pressera le sein ;
 Et sera chaque jour d'un lait pur arrosée
 La pierre en ce tombeau sur mes mânes posée.
 Morts et vivants, il est encor pour nous unir
 Un commerce d'amour et de doux souvenir. »

(C'est en songe que la jeune Mnaïs est venue leur dire cela.)

1. Ces vers, où la difficulté vaincue est remarquable, rappellent un beau morceau de sculpture : le centaure Chiron apprenant à Achille à jouer de la lyre.

2. Traduit très heureusement d'une épitaphe de l'*Anthologie grecque*, due à Léonidas de Tarente.

3. La fille de Cérès, c'est Proserpine.

XIV

LE CHÊNE DE CÉRÈS

Allons chanter, assis dans les saintes forêts,
 Sous ce chêne orgueilleux, favori de Cérès,
 Qui loin autour de lui porte un immense ombrage.
 Tu vois, de tous côtés pendant à son feuillage,
 Couronnes et bandeaux et bouquets entassés,
 Doux monuments des vœux par Cérès exaucés.
 A son ombre souvent les nymphes bocagères
 Viennent former les pas de leurs danses légères ;
 Pour mesurer ses flancs et leur vaste contour,
 Leurs mains s'entrelaçant serpentent à l'entour :
 Et, les bras étendus, vingt Dryades à peine
 Pressent ce tronc nouveau et dont Cérès est vaine 1.

XV

LA JEUNE TARENTINE 2

Pleurez, doux alcyons 3! ô vous, oiseaux sacrés,
 Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez !

1. Ces vers sont imités d'un passage des *Métamorphoses* d'Ovide.

2. Cette touchante élégie a été inspirée à André Chénier par cette épigramme funéraire de l'*Anthologie* grecque, due à Xénocrite de Rhodes : « Tes cheveux ruissellent encore, infortunée jeune fille, ô Lysidice, pauvre naufragée morte au sein de l'onde amère. Comme les flots bondissaient furieux, épouvantée par la violence de la mer, tu tombas au dehors du navire ; et maintenant sur un tombeau on lit ton nom et celui de Cymé, ta patrie, mais tes restes ont été emportés sur une plage glacée. Douleur amère pour ton père Aristomaque qui, t'accompagnant chez ton époux, ne lui a mené ni une fiancée, ni un cadavre. »

3. Oiseaux consacrés à Thétis, dont l'apparition sur les flots présageait le calme.

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
 Un vaisseau la portait aux bords de Camarine¹ :
 Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
 Devaient la reconduire au seuil de son amant.
 Une clef vigilante a, pour cette journée,
 Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
 Et l'or dont au festin ses bras seraient parés,
 Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
 Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
 Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
 L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,
 Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
 Son beau corps a roulé sous la vague marine.
 Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
 Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
 Par ses ordres bientôt les belles Néréides
 L'élèvent au-dessus des demeures humides,
 Le portent au rivage, et dans ce monument
 L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement² ;
 Puis de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
 Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
 Toutes, frappant leur sein et trainant un long deuil,
 Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée ;
 Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée ;
 L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds ;
 Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux. »

1. Ville de Sicile.

2. Le promontoire Zephyrium, situé à la pointe méridionale du Brutium.

XVI

A LA SANTÉ ¹

Allons, Muse rustique, enfant de la nature,
 Détache ces cheveux, ceins ton front de verdure,
 Va de mon cher de Pange ² égayer les loisirs.
 Rassemble autour de toi tes champêtres plaisirs,
 Ton cortège dansant de légères Dryades.

.
 Entrez dans son asile aux muses consacré,
 Où de sphères, d'écrits, de beaux-arts entouré,
 Sur les doctes feuillets sa jeunesse prudente
 Pâlit au sein des nuits près d'une lampe ardente.
 Hélas ! de tous les dieux il n'eut point les faveurs.
 Souvent son corps débile est en proie aux douleurs.
 Muse, implore pour lui la Santé secourable,
 Cette reine des dieux sans qui rien n'est aimable,
 Qui partout fait briller le sourire, les jeux,
 Les grâces, le printemps. Qu'indulgente à tes vœux,
 Le dictame ³ à la main, près de lui descendue,
 Elle vienne avec toi présenter à sa vue
 Cette jeunesse en fleur, et ce teint, pur et frais,
 Et le baume et la vie épars dans tous ses traits.
 Dis lui : « Belle Santé, déesse des déesses,

1. Cette belle pièce est une imitation ou plutôt une paraphrase d'un hymne d'Ariphron de Sicyle. Les vers d'André Chénier sont très supérieurs à ceux du poète grec.

2. Le condisciple et l'ami d'A. Chénier, François de Pange, né en 1761, mourut en 1796, âgé de treute-deux ans. Il y avait en lui l'étoffe d'un historien et d'un moraliste.

3. Plante qui chez les anciens passait pour un puissant vulnéraire. Les poètes emploient presque toujours ce mot avec son sens figuré de soulagement, d'adoucissement, et l'appliquent non seulement à tout ce qui peut guérir les blessures du corps, mais encore à tout ce qui apporte un allégement aux douleurs morales.

Toi sans qui rien ne plaît, ni grandeurs, ni richesses,

.

Viens, d'un mortel aimé viens embellir les jours.

Touche-le de ta main qui répand l'ambrosie.

Ainsi tu nous verras, troupe agreste et choisie,

Les hymnes à la bouche, entourer tes autels,

Santé, reine des dieux, nourrice des mortels. »

ÉLÉGIES

FRAGMENTS

I

O Muses, accourez ; solitaires divines,
Amantes des ruisseaux, des grottes, des collines
Soit qu'en ses beaux vallons Nîme égare vos pas ;
Soit que de doux pensers, en de rians climats,
Vous retiennent aux bords de Loire ou de Garonne ;
Soit que parmi les chœurs de ces nymphes du Rhône
La lune sur les prés, où son flambeau vous luit,
Dansantes vous admire au retour de la nuit ¹ :
Venez. J'ai fui la ville aux Muses si contraire,
Et l'écho fatigué des clameurs du vulgaire.
Sur les pavés poudreux d'un bruyant carrefour
Les poétiques fleurs n'ont jamais vu le jour ².
Le tumulte et les cris font fuir avec la lyre
L'oisive rêverie au suave délire ;
Et les rapides chars et leurs cercles d'airain

1. Voici un exemple de la manière dont Chénier rajeunit les images qu'il emprunte aux poètes anciens. Cette invocation aux Muses lui a été inspirée par le souvenir d'une invocation qui se trouve dans une comédie d'Aristophane, intitulée *les Nuées* : « Venez donc, augustes nuées... soit que vous résidiez sur les sommets sacrés de l'Olympe battus par les neiges, soit que dans les jardins de l'Océan votre père vous formiez un chœur sacré avec les nymphes, soit que peut-être vous puisiez dans des urnes d'or l'eau qui s'épanche de l'urne du Nil... »

2. Boileau, dans sa sixième épître :

J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois ;
Ma muse, qui se plaît dans leurs routes perdues
Ne saurait plus marcher sur le pavé des rues

Effarouchent les vers qui se taisent soudain.
 Venez. Que vos bontés ne me soient point avarés
 Mais, oh! faisant de vous mes pénates, mes lares,
 Quand pourrais-je habiter un champ qui soit à moi!
 Et, villageois tranquille, ayant pour tout emploi
 Dormir et ne rien faire, inutile poète,
 Goûter le doux oubli d'une vie inquiète¹ ?
 Vous savez si toujours, dès mes plus jeunes ans,
 Mes rustiques souhaits m'ont porté vers les champs :
 Si mon cœur dévorait vos champêtres histoires,
 Cet âge d'or si cher à vos doctes mémoires,
 Ces fleuves, ces vergers, Eden aimé des cieus
 Et du premier humain berceau délicieux ;
 L'épouse de Booz, chaste et belle indigente,
 Qui suit d'un pas tremblant la moisson opulente ;
 Joseph, qui dans Sichem cherche et retrouve, hélas !
 Ses dix frères pasteurs qui ne l'attendaient pas ;
 Rachel, objet sans prix qu'un amoureux courage
 N'a pas trop acheté de quinze ans d'esclavage.
 Oh ! oui, je veux un jour en des bords retirés,
 Sur un riche coteau peint de bois et de prés,
 Avoir un humble toit, une source d'eau vive²
 Qui parle, et dans sa fuite et féconde et plaintive
 Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux.
 Là, je veux, ignorant le monde et ses travaux³,
 Loin du superbe ennui que l'éclat environne,
 Vivre comme jadis, aux champs de Babylone,
 Ont vécu, nous dit-on, ces pères des humains
 Dont le nom aux autels remplit nos fastes saints ;

1. Ce vœu champêtre est celui de tous les poètes. Horace l'a exprimé dans une belle satire : « Maison des champs, quand te contemplerai-je! quand pourrai-je, dans la lecture des livres des anciens, dans le sommeil ou dans des heures oisives, goûter le doux oubli d'une vie inquiète! »

2. Encore un souvenir d'Horace : « Tels étaient mes vœux : un champ d'une médiocre étendue, un jardin et près de mon toit une source d'eau vive couronnée d'un bouquet de bois. »

3. Boileau, dans l'épître précédemment citée :

Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
 Vit content de soi-même en un coin retiré!

Avoir amis, enfants, épouse belle et sage ;
 Errer, un livre en mains, de bocage en bocage ;
 Savourer sans remords, sans crainte, sans désirs,
 Une paix dont nul bien n'égale les plaisirs.

.

II

O jours de mon printemps, jours couronnés de rose¹,
 A votre fuite en vain un long regret s'oppose.
 Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,
 Vous dont j'ai su jouir même au sein des douleurs,
 Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées.
 Hélas ! bientôt le flux des rapides années
 Vous aura loin de moi fait voler sans retour.
 Oh ! si du moins alors je pouvais à mon tour,
 Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière,
 Offrir à mes amis une ombre hospitalière ;
 Voir mes lares charmés, pour les bien recevoir,
 A de joyeux banquets la nuit les faire asseoir ;
 Et là nous souvenir, au milieu de nos fêtes,
 Combien chez eux longtemps, dans leurs belles retraites,
 Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,
 Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois²,
 Soit où la Marne lente, en un long cercle d'îles
 Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles³,
 J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits
 Les muses, les plaisirs, et l'étude et la paix !
 Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.
 Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage ;
 Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
 Sa tête à la prière, et son âme aux affronts,
 Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,

1. Cette belle élégie contient une grande leçon : un écrivain ne mérite vraiment notre admiration que lorsqu'au talent il joint la moralité.

2. C'est à Montigny que se trouvait la propriété des Trudaine.

3. A Mareuil-sur-Ay où la famille de Pauge possédait une propriété.

Enrichir à son tour quelques têtes serviles.
 De ses honteux trésors je ne suis point jaloux.
 Une pauvreté libre est un trésor si doux !
 Il est si doux, si beau de s'être fait soi-même ;
 De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime ;
 Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,
 D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,
 Sa cellule de cire, industrieux asile
 Où l'on coule une vie innocente et facile ;
 De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis ;
 De n'offrir qu'aux talents de vertus ennoblis,
 Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces faiblesses,
 D'un encens libre et pur les honnêtes carresses !
 Ainsi l'on dort tranquille, et, dans son saint loisir,
 Devant son propre cœur on n'a point à rougir.
 Si le sort ennemi m'assiège et me désole...
 On pleure ; mais bientôt la tristesse s'envole,
 Et les arts, dans un cœur de leur amour rempli,
 Versent de tous les maux l'indifférent oubli.

• • • • •

III

L'art, des transports de l'âme est un faible interprète ;
 L'art ne fait que des vers : le cœur seul est poète.
 Sous sa fécondité le génie opprimé
 Ne peut garder l'ouvrage en sa tête formé.
 Malgré lui, dans lui-même, un vers sûr et fidèle
 Se teint de sa pensée et s'échappe avec elle.
 Son cœur dicte ; il écrit. A ce maître divin
 Il ne fait qu'obéir et que prêter sa main.
 S'il est aimé, content, si rien ne le tourmente,
 Si la folâtre joie et la jeunesse ardente
 Etalent sur son teint l'éclat de leurs couleurs,
 Ses vers, frais et vermeils, pétris d'ambre et de fleurs,
 Brillants de la santé qui luit sur son visage,
 Trouvent doux d'être au monde et que vieillir est sage.

Si, pauvre et généreux, son cœur vient de souffrir
Aux cris d'un indigent qu'il n'a pu secourir ;

.
De sables douloureux si ses flancs sont brûlés,
Ses tristes vers en deuil, d'un long crêpe voilés,
Ne voyant que des maux sur la terre où nous sommes,
Jugent qu'un prompt trépas est le seul bien des hommes.
Toujours vrai, son discours souvent se contredit.
Comme il veut, il s'exprime ; il blâme, il applaudit.
Vainement la pensée est rapide et volage :
Quand elle est prête à fuir, il l'arrête au passage.
Ainsi, dans ses écrits partout se traduisant,
Il fixe le passé pour lui toujours présent,
Et sait, de se connaître ayant la sage envie,
Refeuilleter sans cesse et son âme et sa vie.

IV

Souffre un moment encor ; tout n'est que changement ;
L'axe tourne, mon cœur ; souffre encore un moment.
La vie est-elle toute aux ennuis condamnée ?
L'hiver ne glace point tous les mois de l'année¹.
L'Eurus retient souvent ses bonds impétueux ;
Le fleuve, emprisonné dans des rocs tortueux,
Lutte, s'échappe, et va, par des pentes fleuries,
S'étendre mollement sur l'herbe des prairies.
C'est ainsi que, d'écueils et de vagues pressé,
Pour mieux goûter le calme, il faut avoir passé,
Des pénibles détroits d'une vie orageuse,
Dans une vie enfin plus douce et plus heureuse.
La Fortune, arrivant à pas inattendus,

1. Cette pensée, imitée d'une ode d'Horace, a inspiré maint poète. Voir le début d'un sonnet de Ronsard :

Toujours des bois la cime n'est chargée
Sous les toisons d'un hiver éternel ;
Toujours des dieux le foudre criminel
Ne darde en bas sa menace enragée ;
Toujours les vents, toujours la mer égée
Ne gronde pas d'un orage cruel...

Frappe et jette en vos mains mille dons imprévus ;
 On le dit. Sur mon seuil jamais cette volage
 N'a mis le pied. Mais quoi ! son opulent passage,
 Moi qui l'attends plongé dans un profond sommeil ¹,
 Viendra, sans que j'y pense, enrichir mon réveil.

Toi qu'aidé de l'aimant plus sûr que les étoiles,
 Le nocher sur la mer poursuit à pleines voiles ² ;
 Qui sais de ton palais, d'esclaves abondant,
 De diamants, d'azur, d'émeraudes ardent,
 Aux gouffres du Potosé, aux antres de Golconde,
 Tenir les rênes d'or qui gouvernent le monde,
 Brillante déité ! tes riches favoris
 Te fatiguent sans cesse et de vœux et de cris.
 Peu satisfait le pauvre, ô belle souveraine ;
 Peu, seulement assez pour que, libre de chaîne,
 Sur les bords où, malgré ses rides, ses revers,
 Belle encor l'Italie attire l'univers,
 Je puisse au sein des arts vivre et mourir tranquille !
 C'est là que mes désirs m'ont promis un asile ;
 C'est là qu'un plus beau ciel peut-être dans mes flancs
 Éteindra les douleurs et les sables brûlants.

.

V

O nécessité dure ! ô pesant esclavage !
 O sort ! je dois donc voir, et dans mon plus bel âge,
 Flotter mes jours, tissus de désirs et de pleurs,
 Dans ce flux et reflux d'espoir et de douleurs !

1. Cette pensée rappelle La Fontaine dans sa fable de l'*Homme qui court après la Fortune* :

Il la trouve assise à la porte
 De son ami plongé dans un profond sommeil.

2. Cette belle invocation à la Fortune est imitée de Pindare, le plus grand poète lyrique de la Grèce. Horace l'avait déjà imitée de Pindare dans une de ses odes : « O déesse... c'est toi que le pauvre dans sa cabane assiège de ses prières ; c'est toi, dominatrice des mers, qu'invoque le nautonier, fatiguant de sa carène bithynienne les flots de Carpathie... »

Souvent, las d'être esclave et de boire la lie
 De ce calice amer que l'on nomme la vie,
 Las du mépris des sots qui suit la pauvreté ¹,
 Je regarde la tombe, asile souhaité ;
 Je souris à la mort volontaire et prochaine ;
 Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne ;
 Déjà le doux poignard qui percerait mon sein
 Se présente à mes yeux et frémit sous ma main ;
 Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse :
 Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
 Mes écrits imparfaits ; car à ses propres yeux,
 L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
 A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
 D'une étreinte invincible il embrasse la vie,
 Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
 Quelque prétexte ami de vivre et de souffrir.
 Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,
 Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,
 Et la mort, de nos maux ce remède si doux,
 Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous ².

VI

AUX DEUX FRÈRES TRUDAINE

.
 Heureux loin de ces lieux éclatants et trompeurs,
 Ah ! qu'il eût mieux valu naître un de ces pasteurs

1. Voltaire a un vers semblable dans sa tragédie de *Méropé* :

Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.

2. La Fontaine a dit dans *la Mort et le Bûcheron* :

Le trépas vient tout guérir ;
 Mais ne hangeons d'où nous sommes :
 Plûtôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes.

Ignorés dans le sein de leurs Alpes fertiles,
 Que nos yeux ont connus fortunés et tranquilles !
 Oh ! que ne suis-je enfant de ce lac enchanté ¹,
 Où trois pâtres héros ont à la liberté
 Rendu tous leurs neveux et l'Helvétie entière ² !
 Faible, dormant encor sur le sein de ma mère,
 Oh ! que n'ai-je entendu ces bondissantes eaux,
 Ces fleuves, ces torrents, qui de leurs froids berceaux
 Viennent du bel Hasly nourrir les doux ombrages !
 Hasly ! frais Élisée ! honneur des pâturages !
 Lieu qu'avec tant d'amour la nature a formé,
 Où l'Aar roule un or pur en son onde semé.
 Là, je verrais, assis dans ma grotte profonde,
 La génisse traînant sa mamelle féconde,
 Prodiguant à ses fils ce trésor indulgent,
 A pas lents agiter sa cloche au son d'argent,
 Promener près des eaux sa tête nonchalante,
 Ou de son large flanc presser l'herbe odorante.
 Le soir, lorsque plus loin s'étend l'ombre des monts,
 Ma conque, rappelant mes troupeaux vagabonds,
 Leur chanterait cet air si doux à ces campagnes,
 Cet air que d'Appenzel répètent les montagnes ³.
 Si septembre, cédant au long mois qui le suit,
 Marquait de froids zéphyrus l'approche de la nuit,
 Dans ses flancs colorés une luisante argile
 Garderait sous mon toit un feu lent et tranquille,
 Ou, brûlant sur la cendre à la fuite du jour,
 Un mélèze odorant attendrait mon retour.
 Une rustique épouse et soigneuse et zélée,
 Blanche (car sous l'ombrage au sein de la vallée
 Les fureurs du soleil n'osent les outrager),
 M'offrirait le doux miel, les fruits de mon verger ⁴,

1. Le lac des Quatre-Cantons.

2. Stauffacher, Walter Furst et Arnold de Melchthal.

3. Le ranz des vaches.

4. Dans ce passage le souvenir d'Horace se mêle perpétuellement à la pensée du poète. Saint-Lambert, dans son poème des *Saisons*, a célébré ces champêtres plaisirs :

Le lait enfant des sels de ma prairie humide,
 Tantôt breuvage pur et tantôt mets solide,
 En un globe fondant sous ses mains épaissi,
 En disque savoureux à la longue durci ;
 Et cependant sa voix, simple et douce et légère,
 Me chanterait les airs que lui chantait sa mère.

Hélas ! aux lieux amers où je suis enchainé ¹,
 Ce repos à mes jours ne fut point destiné.
 J'irai : je veux jamais ne revoir ce rivage ²,
 Je veux, accompagné de ma muse sauvage,
 Revoir le Rhin tomber en des gouffres profonds,
 Et le Rhône grondant sous d'immenses glaçons,
 Et d'Arve aux flots impurs la nymphe injurieuse.
 Je vole, je parcours la cime harmonieuse
 Où souvent de leurs cieus les anges descendus,
 En des nuages d'or mollement suspendus,
 Emplissent l'air des sons de leur voix éthérée.
 O lac, fils des torrents ! ô Thun, onde sacrée !
 Salut, monts chevelus, verts et sombres remparts
 Qui contenez ses flots pressés de toutes parts !
 Salut, de la nature admirables caprices,
 Où les bois, les cités pendent en précipices !
 Je veux, je veux courir sur vos sommets touffus ;
 Je veux, jouet errant de vos sentiers confus,
 Foulant de vos rochers la mousse insidieuse,
 Suivre de mes chevreaux la trace hasardeuse :
 Et toi, grotte escarpée et voisine des cieus,
 Qui d'un ami des saints fus l'asile pieux ³,

Qu'il revient avec joie à son humble chaumière
 Dès que l'astre du jour a fini sa carrière !
 Qu'il trouve de saveur aux mets simples et sains
 Qu'une épouse attentive apprêta de ses mains !

1. L'Angleterre.

2. C'est le rivage anglais qu'il veut ne jamais revoir.

3. Le trou de Saint-Béat ou de Saint-Bat. situé au bord du lac de Thun et célèbre par ses stalactites. Cette grotte fut, dit on, habitée par saint Béat, gentil-homme anglais qui y finit ses jours après y avoir longtemps vécu dans l'abstinence.

Voûte obscure où s'étend et chemine en silence
 L'eau qui de roc en roc bientôt fuit et s'élançe,
 Ah ! sous tes murs, sans doute, un cœur trop agité
 Retrouvera la joie et la tranquillité !

VII

Souvent le malheureux sourit parmi ses pleurs,
 Et voit quelque plaisir naître au sein des douleurs.
 Sous ses hauts monts ainsi l'Allobroge ¹ recèle,
 Sous ses monts, de l'hiver la patrie éternelle,
 Et les fleurs du printemps et les biens de l'été.
 Sur leurs arides fronts le voyageur porté
 S'étonne. Auprès des rocs d'âge en âge entassés,
 En flots âpres et durs brille une mer glacée.
 A peine sur le dos de ces sentiers luisants
 Un bois armé de fer soutient ses pas glissants.
 Il entend retentir la voix du précipice.
 Il se tourne : partout un amas se hérissé
 De sommets ou brûlés ou de glace épaissis,
 Fils du vaste mont Blanc, sur leurs têtes assis,
 Et qui s'élève autant au-dessus de leurs cimes
 Qu'ils s'élèvent eux-même au-dessus des abîmes.
 Mais bientôt à leurs pieds qu'il descende : à ses yeux
 S'étendent mollement vallons délicieux,
 Pâturages et prés, doux enfants des rosées,
 Trient, Cluses, Maglan, humides Élysées,
 Frais coteaux, où partout sur des flots vagabonds
 Pend le mélèze altier, vieil habitant des monts.

VIII

Tout homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères
 Chacun d'un front serein déguise ses misères.
 Chacun ne plaint que soi. Chacun dans son ennui

1. L'Allobroge est dit pour le pays des Allobroges. C'est aujourd'hui la Savoie.

Envie un autre humain qui se plaint comme lui.
 Nul des autres mortels ne mesure les peines,
 Qu'ils savent tous cacher comme il cache les siennes ;
 Et chacun, l'œil en pleurs, en son cœur douloureux
 Se dit : « Excepté moi, tout le monde est heureux. »
 Ils sont tous malheureux. Leur prière importune
 Crie et demande au ciel de changer leur fortune.
 Ils changent ; et bientôt, versant de nouveaux pleurs,
 Ils trouvent qu'ils n'ont fait que changer de malheurs ¹.

IX

Ainsi, lorsque souvent le gouvernail agile
 De Douvre ou de Tanger fend la route mobile,
 Au fond du noir vaisseau sur la vague roulant,
 Le passager languit malade et chancelant.
 Son regard obscurci meurt. Sa tête pesante
 Tourne comme le vent qui souffle la tourmente,
 Et son cœur nage et flotte en son sein agité
 Comme de bonds en bonds le navire emporté.
 Il croit sentir sous lui fuir la planche légère ;
 Triste et pâle, il se couche, et la nausée amère
 Soulève sa poitrine, et sa bouche à longs flots
 Inonde les tapis destinés au repos.
 Il verrait sans chagrin la mort et le naufrage :
 Stupide, il a perdu sa force et son courage.
 Il ne retrouve plus ses membres engourdis.
 Il ne peut secourir son ami ni son fils,
 Ni soutenir son père, et sa main faible et lente
 Ne peut serrer la main de sa femme expirante.

*(Fait en partie dans le vaisseau, en allant à Douvres, couché souffrant, le 6.
 Écrit à Londres, le 10 décembre 1787.)*

1. La Fontaine dans l'Âne et ses maîtres :

Notre condition jamais ne nous contente ;
 La pire est toujours la présente.
 Nous fatiguons le ciel à force de placets.
 Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
 Nous lui rompons encor la tête.

X

Sans parents, sans amis et sans concitoyens¹,
 Oublié sur la terre et loin de tous les miens,
 Par les vagues jeté sur cette île farouche,
 Le doux nom de la France est souvent sur ma bouche.
 Après d'un noir foyer, seul, je me plains du sort.
 Je compte les moments, je souhaite la mort ;
 Et pas un seul ami dont la voix m'encourage,
 Qui près de moi s'asseye, et, voyant mon visage
 Se baigner de mes pleurs et tomber sur mon sein,
 Me dise : « Qu'as-tu donc ? » et me presse la main.

(Londres, décembre 1787.)

XI

SUR LA MORT D'UN ENFANT

L'innocente victime, au terrestre séjour,
 N'a vu que le printemps qui lui donna le jour,
 Rien n'est resté de lui qu'un nom, un vain nuage,
 Un souvenir, un songe, une invisible image.
 Adieu, fragile enfant échappé de nos bras ;
 Adieu, dans la maison² d'où l'on ne revient pas.
 Nous ne te verrons plus, quand de moissons couverte
 La campagne d'été rend la ville déserte ;
 Dans l'enclos paternel nous ne te verrons plus,
 De tes pieds, de tes mains, de tes flancs demi-nus,

1. Le poète retrouve à propos dans sa mémoire le souvenir de quelques vers d'Euripide dans son *Iphigénie en Tauride* : « Et maintenant, étrangère, sur ces bords inhospitaliers, j'habite un séjour odieux, sans époux, sans enfants, sans patrie, sans amis. »

2. La maison céleste.

Presser l'herbe et les fleurs dont les nymphes de Seine
 Couronnent tous les ans les coteaux de Lucienne ¹.
 L'axe de l'humble char à tes jeux destiné,
 Par de fidèles mains avec toi promené,
 Ne sillonnera plus les prés et le rivage.
 Tes regards, ton murmure, obscur et doux langage,
 N'inquiéteront plus nos soins officieux ;
 Nous ne recevrons plus avec des cris joyeux
 Les efforts impuissants de ta bouche vermeille
 A bégayer les sons offerts à ton oreille.
 Adieu, dans la demeure où nous nous suivrons tous,
 Où ta mère déjà tourne ses yeux jaloux ².

XII

L'AMITIÉ

FRAGMENT D'UNE ÉPITRE ADRESSÉE A LE BRUN
 ET AU MARQUIS DE BRAZAIS

.
 O peuples de héros, exemples des mortels !
 C'est chez vous que l'encens fuma sur ses autels ;
 C'est aux temps glorieux des triomphes d'Athènes,
 Aux temps sanctifiés par la vertu romaine ;
 Quand l'âme de Lélie animait Scipion ³,
 Quand Nicoclès mourait au sein de Phocion ⁴ ;

1. Ce morceau a été composé pendant le séjour que fit André à Versailles en 1793. Il allait souvent rendre visite à madame Laurent Lecoulteux qui habitait Lucienne et qu'il a chantée sous le nom de Fanny. Voyez plus loin l'ode *Aux premiers fruits de mon verger*.

2. Elle mourut en effet à la fleur de l'âge après avoir perdu ses deux enfants.

3. Plutarque dit qu'en toute occasion Scipion prenait conseil de Lélius, ce qui faisait dire que Lélius était le poète et Scipion l'acteur.

4. Lorsque Phocion (raconte Plutarque), condamné à mort par les Athéniens, fut au moment de boire la ciguë, Nicoclès lui demanda comme dernière faveur de boire avant lui : Phocion lui tendit la coupe.

C'est aux murs où Lycurgue a consacré sa vie,
 Où les vertus étaient les lois de la patrie.
 O demi-dieux amis ! Atticus, Cicéron,
 Caton, Brutus, Pompée, et Sulpice, et Varron !
 Ces héros, dans le sein de leur ville perdue,
 S'assemblaient pour pleurer la liberté vaincue.
 Unis par la vertu, la gloire, le malheur,
 Les arts et l'amitié consolaient leur douleur.
 Sans l'amitié, quel antre ou quel sable infertile
 N'eût été pour le sage un désirable asile,
 Quand du Tibre avili le sceptre ensanglanté
 Armait la main du vice et la férocité ;
 Quand d'un vrai citoyen l'éclat et le courage
 Réveillaient du tyran la soupçonneuse rage ;
 Quand l'exil, la prison, le vol, l'assassinat,
 Étaient, pour l'apaiser, l'offrande du sénat !
 Thraséas, Soranus, Sénécion, Rustique ¹,
 Vous tous, dignes enfants de la patrie antique,
 Je vous vois tous amis, entourés de bourreaux,
 Braver du scélérat les indignes faisceaux,
 Du lâche délateur l'impudente richesse,
 Et du vil affranchi l'orgueilleuse bassesse.
 Je vous vois, au milieu des crimes, des noirceurs,
 Garder une patrie, et des lois, et des mœurs ;
 Traverser d'un pied sûr, sans tache, sans souillure,
 Les flots contagieux de cette mer impure ;
 Vous créer, aux flambeaux de vos mâles aïeux,
 Sur ce monde profane un monde vertueux.

Oh ! viens rendre à leurs noms nos âmes attentives,
 Amitié ! de leur gloire ennoblis nos archives,
 Viens, viens, que nos climats, par ton souffle épurés,
 Enfantent des rivaux à ces hommes sacrés.
 Rends-nous hommes comme eux. Fais sur la France heureuse
 Descendre des Vertus la troupe radieuse,

1. Se rappeler l'histoire romaine et les règnes sanglants de Néron et de Domitien.

De ces filles du ciel qui naissent dans ton sein
 Et toutes sur tes pas se tiennent par la main.
 Ranime les beaux-arts, éveille leur génie,
 Chasse de leur empire et la haine et l'envie :
 Loin de toi dans l'opprobre ils meurent avilis ;
 Pour conserver leur trône, ils doivent être unis.
 Alors de l'univers ils forcent les hommages :
 Tout, jusqu'à Plutus même¹, encense leurs images ;
 Tout devient juste alors ; et le peuple et les grands,
 Quand l'homme est respectable, honorent les talents.

Ainsi l'on vit les Grecs prôner d'un même zèle
 La gloire d'Alexandre et la gloire d'Apelle² ;
 La main de Phidias créa des immortels³,
 Et Smyrne à son Homère éleva des autels.
 Nous, amis, cependant, de qui la noble audace
 Veut atteindre aux lauriers de l'antique Parnasse,
 Au rang de ces grands noms nous pouvons être admis ;
 Soyons cités comme eux entre les vrais amis.
 Qu'au delà du trépas notre âme mutuelle
 Vive et respire encor sur la lyre immortelle !
 Que nos noms soient sacrés, que nos chants glorieux
 Soient pour tous les amis un code précieux !
 Qu'ils trouvent dans nos vers leur âme et leurs pensées !
 Qu'ils raniment encor nos muses éclipsées,
 Et qu'en nous imitant ils s'attendent un jour
 D'être chez leurs neveux imités à leur tour !

(1782)

1. Plutus personnifie la richesse.

2. Peintre grec célèbre, contemporain d'Alexandre, et qui vécut à la cour de ce prince.

3. Le plus grand statuaire grec, contemporain de Périclès. Ce fut sous sa direction que fut érigé le Parthénon. Les statues qui ornaient le fronton étaient de la main de Phidias. On cite de lui les statues de Jupiter, de Minerve, ouvrages magnifiques, où l'or s'alliait avec l'ivoire.

POÈMES

I

L'INVENTION¹

O fils du Mincius², je te salue, ô toi
Par qui le dieu des arts fut roi du peuple roi !
Et vous, à qui jadis, pour créer l'harmonie,
L'Attique et l'onde Égée, et la belle Ionie,
Donnèrent un ciel pur, les plaisirs, la beauté,
Des mœurs simples, des lois, la paix, la liberté,
Un langage sonore, aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines³ !
Nul âge ne verra pâlir vos saints lauriers,
Car vos pas inventeurs ouvrirent les sentiers ;
Et du temple des arts que la gloire environne
Vos mains ont élevé la première colonne.

1. *L'Invention* d'André Chénier complète heureusement *l'Art poétique* de Boileau. André Chénier y développe avec beaucoup de force cette pensée, ju-te et féconde, que les faits et les idées que nous mettons en œuvre dans nos poèmes doivent être modernes, mais que ceux-ci doivent être dignes d'être comparés aux ouvrages des anciens par l'art qui préside à la disposition des idées et par la beauté de la forme. C'est ce qu'il a résumé dans ce vers magistral :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

2. Virgile, né à Mantoue, sur les bords du Mincio.

3. Marie-Joseph Chénier, imitant Horace dans son *Épître aux Pisons*, a dit :

Muses aux Grecs donnèrent le génie,
Le doux parler, l'éloquence harmonie.

A nous tous aujourd'hui, vos faibles nourrissons,
 Votre exemple a dicté d'importantes leçons.
 Il nous dit que nos mains, pour vous être fidèles,
 Y doivent élever des colonnes nouvelles.
 L'esclave imitateur naît et s'évanouit ;
 La nuit vient, le corps reste, et son ombre s'enfuit 1.

Ce n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise.
 Nous voyons les enfants de la fière Tamise,
 De toute servitude ennemis indomptés 2 ;
 Mieux qu'eux, par votre exemple, à vous vaincre excités,
 Osons ; de votre gloire éclatante et durable
 Essayons d'épuiser la source inépuisable 3.
 Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon,
 Blessier la vérité, le bon sens, la raison ;
 Ce n'est pas entasser, sans dessein et sans forme,
 Des membres ennemis en un colosse énorme 4 ;
 Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,
 A l'aile des vautours ouvrir le sein des mers ;
 Ce n'est pas sur le front d'une nymphe brillante
 Hérisser d'un lion la crinière sanglante :
 Délires insensés ! fantômes monstrueux !
 Et d'un cerveau malsain rêves tumultueux !
 Ces transports déréglés, vagabonde manie,

1. Ce vers rappelle ce passage de l'*Œde à la Fortune* de Jean-Baptiste Rousseau :

Mais au moindre revers funeste,
 Le masque tombe, l'homme resté,
 Et le héros s'évanouit.

2. Montesquieu, dans ses *Pensées diverses*, a porté le même jugement : « Les Anglais sont des génies singuliers, ils n'imiteront pas même les anciens qu'ils admirent. »

3. Cette opposition d'un verbe et de l'adjectif privatif est toujours d'un effet poétique. Le vers d'André Chénier a sans doute déjà rappelé à la mémoire du lecteur le passage célèbre du songe d'Athalie :

Même elle avait encor cet éclat emprunté
 Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Le vers de Racine a été souvent imité plus ou moins heureusement.

4. Tout ce passage est particulièrement imité d'Horace, dans son *Épître aux Pisons*.

Sont l'accès de la fièvre et non pas du génie ;
 D'Ormus et d'Ariman ¹, ce sont les noirs combats,
 Où, partout confondus, la vie et le trépas,
 Les ténèbres, le jour, la forme et la matière,
 Luttent sans être unis ; mais l'esprit de lumière
 Fait naître en ce chaos la concorde et le jour :
 D'éléments divisés il reconnaît l'amour,
 Les rappelle ; et partout, en d'heureux intervalles,
 Sépare et met en paix les semences rivales.
 Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui
 Qui peint ce que chacun put sentir comme lui ;
 Qui, fouillant des objets les plus sombres retraites,
 Étale et fait briller leurs richesses secrètes ;
 Qui, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux,
 Unissant des objets qui paraissaient rivaux,
 Montre et fait adopter à la nature mère
 Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire ;
 C'est le fécond pinceau qui, sûr dans ses regards,
 Retrouve un seul visage en vingt belles épars,
 Les fait renaître ensemble, et, par un art suprême,
 Des traits de vingt beautés forme la beauté même ².

La nature dicta vingt genres opposés,
 D'un fil léger entre eux chez les Grecs divisés.
 Nul genre, s'échappant de ses bornes prescrites,
 N'aurait osé d'un autre envahir les limites,
 Et Pindare ³ à sa lyre, en un couplet bouffon,
 N'aurait point de Marot associé le ton ⁴.
 De ces fleuves nombreux dont l'antique Permesse ⁵

1. Ormus, la lumière, et Ariman, les ténèbres, sont les deux principes que met en opposition la religion des Perses.

2. C'est la théorie même qu'a développée Raphaël, dans une lettre au comte Castiglione, dans laquelle il explique comment, en empruntant différents traits à différents modèles, il composait le type parfait de ses madones.

3. Pindare, le plus grand poète lyrique de la Grèce.

4. Marot, poète français du seizième siècle (1495-1544), renommé surtout pour la vivacité, la grâce et l'enjouement de son style.

5. Petit fleuve de Béotie qui descend du flanc de l'Hélicon. Les fables grecques disaient que les poètes puisaient l'inspiration dans ses eaux.

Arrosa si longtemps les cités de la Grèce,
 De nos jours même, hélas ! nos aveugles vaisseaux
 Ont encore oublié mille vastes rameaux.
 Quand Louis et Colbert, sous les murs de Versailles,
 Réparaient des beaux-arts les longues funérailles,
 De Sophocle et d'Eschyle ¹, ardents admirateurs,
 De leur auguste exemple élèves inventeurs,
 Des hommes immortels firent sur notre scène
 Revivre aux yeux français les théâtres d'Athène ².
 Comme eux, instruit par eux, Voltaire offre à nos pleurs
 Des grands infortunés les illustres douleurs ;
 D'autres esprits divins, fouillant d'autres ruines,
 Sous l'amas des débris, des ronces, des épines,
 Ont su, pleins des écrits des Grecs et des Romains,
 Retrouver, parcourir leurs antiques chemins.
 Mais, oh ! la belle palme et quel trésor de gloire
 Pour celui qui, cherchant la plus noble victoire,
 D'un si grand labyrinthe affrontant les hasards,
 Saura guider sa muse aux immenses regards,
 De mille longs détours à la fois occupée,
 Dans les sentiers confus d'une vaste épopée,
 Lui dire d'être libre, et qu'elle n'aille pas
 De Virgile et d'Homère épier tous les pas,
 Par leur secours à peine à leurs pieds élevée ;
 Mais qu'auprès de leurs chars dans un char enlevée,
 Sur leurs sentiers marqués de vestiges si beaux,
 Sa roue ose imprimer des vestiges nouveaux !
 Quoi ! faut-il, ne s'armant que de timides voiles,
 N'avoir que ces grands noms pour nord et pour étoiles,
 Les côtoyer sans cesse, et n'oser un instant,
 Seul et loin de tout bord, intrépide et flottant,
 Aller sonder les flancs du plus lointain Nérée ³,

1. Pour être exact André Chénier aurait dû nommer Euripide. Eschyle, Sophocle et Euripide sont les trois plus grands poètes tragiques de la Grèce.

2. Corneille et Racine.

3. Nérée se dit poétiquement pour un océan. Nérée, selon la Fable, était fils de l'Océan et de Téthys.

Et du premier sillon fendre une onde ignorée?
 Les coutumes d'alors, les sciences, les mœurs
 Respirent dans les vers des antiques auteurs.
 Leur siècle est en dépôt dans leurs nobles volumes.
 Tout a changé pour nous, mœurs, sciences, coutumes.
 Pourquoi donc nous faut-il, par un pénible soin,
 Sans rien voir près de nous, voyant toujours bien loin,
 Vivant dans le passé, laissant ceux qui commencent,
 Sans penser, écrivant d'après d'autres qui pensent,
 Retraçant un tableau que nos yeux n'ont point vu,
 Dire et dire cent fois ce que nous avons lu ?
 De la Grèce héroïque et naissante et sauvage
 Dans Homère à nos yeux vit la parfaite image.
 Démocrite, Platon, Épicure, Thalès¹,
 Ont de loin à Virgile indiqué les secrets
 D'une nature encore à leurs yeux trop voilée.
 Torricelli, Newton, Kepler et Galilée²,
 Plus doctes, plus heureux dans leurs puissants efforts,
 A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.
 Tous les arts sont unis : les sciences humaines
 N'ont pu de leur empire étendre les domaines,
 Sans agrandir aussi la carrière des vers.
 Quel long travail pour eux a conquis l'univers !
 Aux regards de Buffon, sans voile, sans obstacles,
 La terre ouvrant son sein, ses ressorts, ses miracles,
 Ses germes, ses coteaux, dépouille de Téthys ;
 Les nuages épais, sur elle appesantis,
 De ses noires vapeurs nourrissant leur tonnerre ;
 Et l'hiver ennemi, pour envahir la terre,
 Roi des antres du Nord, et, de glaces armés,
 Ses pas usurpateurs sur nos fronts imprimés :

1. Philosophes grecs. Dans ces âges reculés la philosophie était une science générale qui joignait à l'étude morale de l'homme l'étude scientifique de la nature.

2. Torricelli (1608-1647), l'inventeur du baromètre ; Newton (1642-1727), qui découvrit les grandes lois de la gravitation universelle ; Kepler (1571-1631), qui trouva la loi des révolutions planétaires ; Galilée (1564-1642), qui le premier professa le mouvement de la terre.

Et l'œil perçant du verre en la vaste étendue¹
 Allant chercher ces feux qui fuyaient notre vue,
 Aux changements prédits, immuables, fixés,
 Que d'une plume d'or Bailly nous a tracés² ;
 Aux lois de Cassini les comètes fidèles ;
 L'aimant de nos vaisseaux seul dirigeant les ailes³ ;
 Une Cybèle neuve et cent mondes divers
 Aux yeux de nos Jasons sortis du sein des mers ;
 Quel amas de tableaux, de sublimes images,
 Naît de ces grands objets réservés à nos âges !
 Sous ces bois étrangers qui couronnent ces monts,
 Aux vallons de Cusco⁴, dans ces antres profonds,
 Si chers à la fortune et plus chers au génie,
 Germent des mines d'or, de gloire et d'harmonie.
 Pensez-vous, si Virgile ou l'aveugle divin
 Renaissaient aujourd'hui, que leur savante main
 N'égaleât de saisir ces fécondes richesses,
 De notre Pinde auguste éclatantes largesses ?
 Nous en verrions briller leurs sublimes écrits ;
 Et ces mêmes objets, que vos doctes mépris
 Accueillent aujourd'hui d'un front dur et sévère,
 Alors à vos regards auraient seuls droit de plaire.
 Alors, dans l'avenir, votre inflexible humeur
 Aurait soin de défendre à tout jeune rimeur
 D'oser sortir jamais de ce cercle d'images
 Que vos yeux auraient vu tracé dans leurs ouvrages.
 Mais qui jamais a su, dans des vers séduisants,
 Sous des dehors plus vrais peindre l'esprit aux sens ?
 Mais quelle voix jamais d'une plus pure flamme
 Et chatouilla l'oreille et pénétra dans l'âme ?
 Mais leurs mœurs et leurs lois, et mille autres hasards,

1. Le télescope.

2. Dans son *Histoire de l'astronomie*.

3. La boussole.

4. Cusco était jadis la capitale de l'empire Péruvien. André Chénier travaillait alors à un vaste poème intitulé *l'Amérique*, dont à sa mort il n'avait pas encore nettement déterminé les dimensions et les divisions. Il nous reste beaucoup de notes concernant ce projet et quelques beaux morceaux.

Rendaient leur siècle heureux plus propice aux beaux-arts.
 Eh bien, l'âme est partout ; la pensée a des ailes.
 Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles ;
 Voyageons dans leur âge, où, libre, sans détour,
 Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour.
 Au tribunal de Mars, sur la pourpre romaine,
 Là du grand Cicéron la vertueuse haine
 Écrase Céthégus, Catilina, Verrès ;
 Là tonne Démosthène ; ici de Périclès
 La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,
 Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce¹.
 Allons voir la grandeur et l'éclat de leurs jeux.
 Ciel ! la mer appelée en un bassin pompeux !
 Deux flottes parcourent cette enceinte profonde,
 Combattant sous les yeux des conquérants du monde² !
 O terre de Pélops ! avec le monde entier
 Allons voir d'Épidaure un agile coursier,
 Couronné dans les champs de Némée et d'Élide³ ;
 Allons voir au théâtre, aux accents d'Euripide,
 D'une sainte folie un peuple furieux
 Chanter : *Amour, tyran des hommes et des dieux*⁴ ;
 Puis, ivres des transports qui nous viennent surprendre,
 Parmi nous, dans nos vers, revenons les répandre ;
 Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs,
 Pour peindre notre idée empruntons leurs couleurs ;
 Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques ;
 Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

1. C'est dans les mêmes termes qu'Aristophane, dans sa comédie des *Acharniens*, avait dépeint les effets de l'éloquence de Périclès : « Dans son courroux, Périclès l'Olympien lance des éclairs ; il foudroie et fait trembler la Grèce. »

2. Allusion aux Naumachies romaines, jeux magnifiques, où l'on simulait, dans le cirque rempli d'eau, de grandes batailles navales.

3. Allusion aux grands jeux périodiques de la Grèce, dont les plus fameux étaient ceux qui se célébraient à Olympie, en Élide.

4. Lucien, dans un de ses traités, raconte que sous le règne de Lysimaque (301 av. J.-C.), à Abdère, pendant la chaleur de la canicule, un acteur, nommé Archélaüs, joua l'*Andromède* d'Euripide avec une telle passion que le peuple, surexcité par la poésie d'Euripide, par le jeu de l'acteur et par les feux du soleil, sortit du théâtre en proie à un délire qui dura tout le temps des chaleurs, criant et chantant ce vers d'une tirade de Persée : « Amour, tyran des hommes et des dieux ! »

Direz-vous qu'un objet né sur leur Hélicon
A seul de nous charmer pu recevoir le don ?
Que leurs fables, leurs dieux, ces mensonges futiles,
Des muses noble ouvrage, aux muses sont utiles?...
Que nos travaux savants, nos calculs studieux
Qui subjuguent l'esprit et répugnent aux yeux,
Que l'on croit malgré soi, sont pénibles, austères,
Et moins grands, moins pompeux que leurs belles chimères ?
Voilà ce que traités, préfaces, longs discours,
Prose, rime, partout nous disent tous les jours.
Mais enfin, dites-moi, si d'une œuvre immortelle,
La nature est en nous la source et le modèle,
Pouvez-vous le penser, que tout cet univers,
Et cet ordre éternel, ces mouvements divers,
L'immense vérité, la nature elle-même
Soit moins grande en effet que ce brillant système
Qu'ils nommaient la nature, et dont d'heureux efforts
Disposaient avec art les fragiles ressorts ?
Mais quoi ! ces vérités sont au loin reculées,
Dans un langage obscur saintement recélées :
Le peuple les ignore. O Muses ! ô Phébus !
C'est là, c'est là sans doute un aiguillon de plus.
L'auguste Poésie, éclatante interprète,
Se couvrira de gloire en forçant leur retraite.
Cette reine des cœurs, à la touchante voix,
A le droit, en tous lieux, de nous dicter son choix,
Sûre de voir partout, introduite par elle,
Applaudir à grands cris une beauté nouvelle,
Et les objets nouveaux que sa voix a tentés,
Partout, de bouche en bouche, après elle chantés.
Elle porte, à travers leurs nuages plus sombres,
Des rayons lumineux qui dissipent leurs ombres,
Et rit quand dans son vide¹ un auteur oppressé
Se plaint qu'on a tout dit et que tout est pensé.
Seule, et la lyre en main, et de fleurs couronnée,

1. Dans le vide de ses pensées.

De doux ravissements partout accompagnée,
 Aux lieux les plus déserts, ses pas, ses jeunes pas,
 Trouvent mille trésors qu'on ne soupçonnait pas.
 Sur l'aride buisson que son regard se pose,
 Le buisson à ses yeux rit et jette une rose.
 Elle sait ne point voir, dans son juste dédain,
 Les fleurs qui trop souvent, courant de main en main,
 Ont perdu tout l'éclat de leurs fraîcheurs vermeilles.
 Elle sait même encore, ô charmantes merveilles!
 Sous ses doigts délicats réparer et cueillir
 Celles qu'une autre main n'avait su que flétrir.
 Elle seule connaît ces extases choisies,
 D'un esprit tout de feu mobiles fantaisies,
 Ces rêves d'un moment, belles illusions,
 D'un monde imaginaire aimables visions,
 Qui ne frappent jamais, trop subtile lumière,
 Des terrestres esprits l'œil épais et vulgaire.
 Seule, de mots heureux, faciles, transparents,
 Elle sait revêtir ces fantômes errans.
 Ainsi des hauts sapins de la Finlande humide,
 De l'ambre¹, enfant du ciel, distille l'or fluide,
 Et sa chute souvent rencontre dans les airs
 Quelque insecte volant qu'il porte au fond des mers.
 De la Baltique enfin les vagues orageuses
 Roulent et vont jeter ces larmes précieuses
 Où la fière Vistule, en de nobles coteaux,
 Et le froid Niémen expirent dans ses eaux.
 Là les arts vont cueillir cette merveille utile
 Tombe odorante où vit l'insecte volatile.
 Dans cet or diaphane il est lui-même encor :
 On dirait qu'il respire et va prendre l'essor.

Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poète,
 Travaille, ose achever cette illustre conquête.
 De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin ?

1. André Chénier donne là une explication poétique de la formation de l'ambre jaune, qui est une espèce de résine fossile.

Travail. Un grand exemple est un puissant témoin
 Montre ce qu'on peut faire en le faisant toi-même.
 Si pour toi la retraite est un bonheur suprême,
 Si chaque jour les vers de ces maîtres fameux
 Font bouillonner ton sang et dressent tes cheveux,
 Si tu sens chaque jour, animé de leur âme,
 Ce besoin de créer, ces transports, cette flamme,
 Travail. A nos censeurs, c'est à toi de montrer
 Tous ces trésors nouveaux qu'ils veulent ignorer.
 Il faudra bien les voir, il faudra bien se taire
 Quand ils verront enfin cette gloire étrangère
 De rayons inconnus ceindre ton front brillant.
 Aux antres de Paros¹, le bloc étincelant
 N'est aux vulgaires yeux qu'une pierre insensible,
 Mais le docte ciseau, dans son sein invisible,
 Voit, suit, trouve la vie, et l'âme et tous ses traits.
 Tout l'Olympe respire en ses détours secrets.
 Là vivent de Vénus les beautés souveraines² ;
 Là des muscles nerveux, là de sanglantes veines
 Serpentent ; là des flancs invaincus aux travaux³,
 Pour soulager Atlas des célestes fardeaux.
 Aux volontés du fer leur enveloppe énorme
 Cède, s'amollit, tombe ; et de ce bloc informe
 Jaillissent, éclatants, des dieux pour nos autels.
 C'est Apollon lui-même, honneur des immortels⁴ ;
 C'est Alcide vainqueur des monstres de Némée⁵ ;
 C'est du vieillard troyen la mort envenimée⁶ :
 C'est des Hébreux errants le chef, le défenseur⁷.
 Dieu tout entier habite en ce marbre penseur :

1. Paros, une des Cyclades, célèbre par ses carrières de marbre.

2. C'est la *Vénus de Médicis* que désigne André Chénier, car la *Vénus de Milo* n'avait pas encore été découverte à l'époque de Chénier.

3. Les flancs invaincus aux travaux sont ceux d'Hercule.

4. L'*Apollon du Belvédère*.

5. L'*Hercule Farnèse*.

6. Le groupe de *Laocoon*. — L'emploi de *envenimé* avec le sens de *causé par le poison* n'est pas à imiter.

7. Le *Moïse* de Michel Ange.

Ciel ! n'entendez-vous pas de sa bouche profonde
Éclater cette voix créatrice du monde ?

Oh ! qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs
De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs !
Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,
Et sans suivre leurs pas imiter leur exemple ;
Faire, en s'éloignant d'eux avec un soin jaloux,
Ce qu'eux-même ils feraient s'ils vivaient parmi nous !
Que la nature seule, en ses vastes miracles,
Soit leur fable et leurs dieux, et ses lois leurs oracles ;
Que leurs vers, de Téthys respectant le sommeil,
N'aillent plus dans ses flots rallumer le soleil ;
De la cour d'Apollon que l'erreur soit bannie ¹,
Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,
Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton,
En langage des dieux ² fasse parler Newton !
Oh ! si je puis, un jour !... Mais quel est ce murmure ?
Quelle nouvelle attaque et plus forte et plus dure ?
O langue des Français ! est-il vrai que ton sort
Est de ramper toujours, et que toi seule as tort ?
Ou si d'un faible esprit l'indolente paresse
Veut rejeter sur toi sa honte et sa faiblesse ?
Il n'est sot traducteur, de sa richesse enflé,
Sot auteur d'un poème ou d'un discours sifflé,
Ou d'un recueil ambré de chansons à la glace,
Qui ne vous avertisse, en sa fière préface,
Que, si son style épais vous fatigue d'abord,
Si sa prose vous pèse et bientôt vous endort,
Si son vers est gêné, sans feu, sans harmonie,
Il n'en est point coupable : il n'est pas sans génie ;

1. Il y aurait quelque restriction à faire à ce principe esthétique nouveau, pour- tant si juste et si fécond. Dans l'explication des phénomènes la science fait abstraction de l'apparence ; dans leur description la poésie fait abstraction de la vérité scientifique et s'en tient avec raison à l'apparence, puisque ce qui l'intéresse, c'est précisément l'effet du phénomène apparent sur l'imagination humaine.

2. « La poésie, que nous appelons le langage des dieux, était jadis la langue consacrée aux merveilles de la nature. » Bailly, *Hist. de l'Astronomie*.

Il a tous les talents qui font les grands succès ;
 Mais enfin, malgré lui, ce langage français,
 Si faible en ses couleurs, si froid et si timide,
 L'a contraint d'être lourd, gauche, plat, insipide.
 Mais serait-ce Le Brun, Racine, Despréaux
 Qui l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux ?
 Est-ce à Rousseau, Buffon, qu'il résiste infidèle ?
 Est-ce pour Montesquieu qu'impuissant et rebelle,
 Il fuit ? Ne sait-il pas, se reposant sur eux,
 Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,
 Creusant dans les détours de ces âmes profondes,
 S'y teindre, s'y tremper de leurs couleurs fécondes ?
 Un rimeur voit partout un nuage, et jamais
 D'un coup d'œil ferme et grand n'a saisi les objets ¹ ;
 La langue se refuse à ses demi-pensées,
 De sang-froid, pas à pas, avec peine amassées.
 Il se dépite alors, et restant en chemin,
 Il se plaint qu'elle échappe et glisse de sa main.
 Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine,
 Ignore un tel supplice : il pense, il imagine ;
 Un langage imprévu, dans son âme produit,
 Naît avec sa pensée, et l'embrasse et la suit ;
 Les images, les mots que le génie inspire,
 Où l'univers entier vit, se meut et respire,
 Source vaste et sublime et qu'on ne peut tarir,
 En foule en son cerveau se hâtent de courir.
 D'eux-même ils vont chercher un nœud qui les rassemble :
 Tout s'allie et se forme, et tout va naître ensemble.
 Sous l'insecte vengeur envoyé par Junon,
 Telle Io tourmentée, en l'ardente saison,

1. Avec beaucoup de précision dans l'expression, mais avec moins de fougue et d'éclat, Boileau a dit, au premier chant de son *Art poétique* :

Il est certains esprits dont les sombres pensées
 Sont d'un nuage épais toujours environnées ;
 Le jour de la raison ne les saurait percer.
 Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
 Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
 L'expression la suit ou moins nette ou plus pure.
 Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
 Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Traverse en vain les bois et la longue campagne,
 Et le fleuve bruyant qui presse la montagne ¹.
 Tel le bouillant poète, en ses transports brûlants,
 Le front échevelé, les yeux étincelants,
 S'agite, se débat, cherche en d'épais bocages
 S'il pourra de sa tête apaiser les orages
 Et secouer le dieu ² qui fatigue son sein.
 De sa bouche à grands flots ce dieu dont il est plein ³
 Bientôt en vers nombreux s'exhale et se déchaîne :
 Leur sublime torrent roule, saisit, entraîne.
 Les tours impétueux, inattendus, nouveaux,
 L'expression de flamme aux magiques tableaux
 Qu'a trempés la nature en ses couleurs fertiles,
 Les nombres tour à tour turbulents ou faciles,
 Tout porte au fond des cœurs le tumulte ou la paix,
 Dans la mémoire au loin tout s'imprime à jamais.
 C'est ainsi que Minerve, en un instant formée,
 Du front de Jupiter s'élançe toute armée,
 Secouant et le glaive, et le casque guerrier,
 Et l'horrible Gorgone à l'aspect meurtrier ⁴.

Des Toscans, je le sais, la langue est séduisante :
 Cire molle, à tout peindre habile et complaisante,
 Qui prend d'heureux contours sous les plus faibles mains.
 Quand le Nord, s'épuisant de barbares essaims,
 Vint, par une conquête en malheurs plus féconde,
 Venger sur les Romains l'esclavage du monde,

1. Voyez dans les dictionnaires mythologiques l'histoire d'Io, métamorphosée en génisse par Jupiter.

2. Belle expression, imitée de Virgile. J.-B. Rousseau a dit dans son *Ode au comte du Luc* :

Il s'étonne et combat l'ardeur qui le possède,
 Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
 Le joug impérieux.

3. C'est ainsi que Racine, au cinquième acte d'*Iphigénie*, nous dépeint Calchas :
 Terrible, plein du dieu qui l'agitait sans doute.

4. Voyez dans la Mythologie l'histoire de la naissance de Minerve. Par « l'horrible Gorgone » le poète désigne le bouclier de Minerve, au centre duquel se trouvait la tête de Méduse, une des Gorgones.

De leurs affreux accents la farouche âpreté
 Du latin en tous lieux souilla la pureté.
 On vit de ce mélange étranger et sauvage
 Naître des langues sœurs, que le temps et l'usage,
 Par des sentiers divers guidant diversement,
 D'une lime insensible ont poli lentement,
 Sans pouvoir en entier, malgré tous leurs prodiges,
 De la rouille barbare effacer les vestiges.
 De là du castillan la pompe et la fierté,
 Teint encor des couleurs du langage indompté
 Qu'au Tage transplantaient les fureurs musulmanes.
 La grâce et la douceur sur les lèvres toscanes
 Fixèrent leur empire ; et la Seine à la fois
 De grâce et de fierté sut composer sa voix.
 Mais ce langage, armé d'obstacles indociles,
 Lutte et ne veut plier que sous des mains habiles.
 Est-ce un mal ? Eh ! plutôt rendons grâces aux dieux :
 Un faux éclat longtemps ne peut tromper nos yeux,
 Et notre langue même, à tout esprit vulgaire
 De nos vers dédaigneux fermant le sanctuaire,
 Avertit dès l'abord quiconque y veut monter
 Qu'il faut savoir tout craindre et savoir tout tenter,
 Et, recueillant affronts ou gloire sans mélange,
 S'élever jusqu'au faite ou ramper dans la fange ¹.

1. Boileau aussi, imitant Horace, a dit dans sa neuvième satire, sur un ton plus familier :

Et ne savez-vous pas que sur ce mont sacré,
 Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré ;
 Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture
 On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure ?

Il ne faudrait cependant pas, sur le témoignage de Boileau, mettre Voiture sur le même rang qu'Horace.

II

HERMÈS ¹

FRAGMENT 3

I

.
 ans nos vastes cités, par le sort partagés,
 Sous deux injustes lois les hommes sont rangés ² :
 Les uns, princes et grands, d'une avide opulence
 Étalent sans pudeur la barbare insolence ;
 Les autres, sans pudeur, vils clients de ces grands,
 Vont ramper sous les murs qui cachent leurs tyrans,
 Admirer ces palais aux colonnes hautaines
 Dont eux-même ont payé les splendeurs inhumaines,
 Qu'eux-même ont arrachés aux entrailles des monts,
 Et tout trempés encor des sueurs de leurs fronts.

Moi, je me plus toujours, client de la nature,
 A voir son opulence et bienfaisante et pure,
 Cherchant loin de nos murs les temples, les palais,
 Où la Divinité me révèle ses traits,
 Ces monts, vainqueurs sacrés des fureurs du tonnerre,
 Ces chênes, ces sapins, premiers-nés de la terre.
 Les pleurs des malheureux n'ont point teint ces lambris.
 D'un feu religieux le saint poète épris
 Cherche leur pur éther et plane sur leur cime.

1. Sous le titre d'Hermès (l'Hermès des Égyptiens était le Mercure des Grecs. et le génie des inventions, de l'industrie et des arts), André Chénier voulait écrire l'histoire de l'humanité et de ses conquêtes morales et scientifiques, depuis les premiers temps du globe jusqu'au degré de civilisation où nous la voyons parvenue.

2. Ce fragment porte sa date ; il a été écrit avant 1789.

Mer bruyante, la voix du poète sublime
 Lutte contre les vents, et tes flots agités
 Sont moins forts, moins puissants que ses vers indomptés.
 A l'aspect du volcan, aux astres élancée,
 Luit, vole avec l'Etna, la bouillante pensée.

Heureux qui sait aimer ce trouble auguste et grand :
 Seul, il rêve en silence à la voix du torrent
 Qui le long des rochers se précipite et tonne ;
 Son esprit en torrent et s'élançe et bouillonne.
 Là, je vais dans mon sein méditant à loisir
 Des chants à faire entendre aux siècles à venir ;
 Là, dans la nuit des cœurs qu'osa sonder Homère,
 Cet aveugle divin et me guide et m'éclaire.
 Souvent mon vol, armé des ailes de Buffon,
 Franchit avec Lucrèce ¹, au flambeau de Newton,
 La ceinture d'azur sur le globe étendue.
 Je vois l'être et la vie et leur source inconnue,
 Dans les fleuves d'éther tous les mondes roulants.
 Je poursuis la comète aux crins étincelants,
 Les astres et leurs poids, leurs formes, leurs distances ;
 Je voyage avec eux dans leurs cercles immenses.
 Comme eux, astre, soudain je m'entoure de feux ;
 Dans l'éternel concert je me place avec eux :
 En moi leurs doubles lois agissent et respirent ;
 Je sens tendre vers eux mon globe qu'ils attirent.
 Sur moi qui les attire ils pèsent à leur tour.
 Les éléments divers, leur haine, leur amour,
 Les causes, l'infini s'ouvre à mon œil avide.
 Bientôt redescendu sur notre fange humide,
 J'y rapporte des vers de nature enflammés,
 Aux purs rayons des dieux dans ma course allumés.

.
 1. En s'inspirant de Lucrèce, célèbre par son magnifique poème *de la Nature des Choses*.

II

Chassez de vos autels, juges vains et frivoles,
 Ces héros conquérants, meurtrières idoles ;
 Tous ces grands noms, enfants des crimes, des malheurs,
 De massacres fumants, teints de sang et de pleurs.
 Venez tomber aux pieds de plus nobles images :
 Voyez ces hommes saints, ces sublimes courages,
 Héros dont les vertus, les travaux bienfaisants,
 Ont éclairé la terre et mérité l'encens ;
 Qui, dépouillés d'eux-même et vivant pour leurs frères
 Les ont soumis au frein des règles salutaires,
 Au joug de leur bonheur ; les ont faits citoyens ;
 En leur donnant des lois leur ont donné des biens,
 Des forces, des parents, la liberté, la vie ;
 Enfin qui d'un pays ont fait une patrie.
 Et que de fois pourtant leurs frères envieux
 Ont d'affronts insensés, de mépris odieux,
 Accueilli les bienfaits de ces illustres guides,
 Comme dans leurs maisons ces animaux stupides
 Dont la dent méfiante ose outrager la main
 Qui se tendait vers eux pour apaiser leur faim !
 Mais n'importe ; un grand homme au milieu des supplices
 Goûte de la vertu les augustes délices¹.
 Il le sait : les humains sont injustes, ingrats.
 Que leurs yeux un moment ne le connaissent pas ;
 Qu'un jour entre eux et lui s'élève avec murmure
 D'insectes ennemis une nuée obscure ;
 N'importe, il les instruit, il les aime pour eux.
 Même ingrats, il est doux d'avoir fait des heureux.
 Il sait que leur vertu, leur bonté, leur prudence,

1. La même pensée, exprimée avec une rare éloquence, se retrouve dans les écrits en prose d'André Chénier : « C'est surtout quand le sacrifice qu'il faut faire à la vérité, à la liberté, à la patrie, sont dangereux et difficiles qu'ils sont accompagnés aussi d'ineffables délices. C'est au milieu des délations, des outrages, des proscriptions ; c'est dans les cachots, c'est sur des échafauds que la vertu, la probité, la constance, savourent la volupté d'une conscience orgueilleuse et pure. » C'est à cette hauteur qu'en 1792 A. Chénier avait élevé le style du *Journal de Paris*.

Doit être son ouvrage et non sa récompense,
 Et que leur repentir, pleurant sur son tombeau,
 De ses soins, de sa vie, est un prix assez beau.
 Au loin dans l'avenir sa grande âme contemple
 Les sages opprimés que soutient son exemple;
 Des méchants dans soi-même il brave la noirceur .
 C'est là qu'il sait les fuir ; son asile est son cœur.
 De ce faite serein, son Olympe sublime,
 Il voit, juge, connaît. Un démon magnanime
 Agite ses pensers, vit dans son cœur brûlant,
 Travaille son sommeil actif et vigilant,
 Arrache au long repos sa nuit laborieuse,
 Allume avant le jour sa lampe studieuse,
 Lui montre un peuple entier, par ses nobles bienfaits,
 Indompté dans la guerre, opulent dans la paix,
 Son beau nom remplissant leur cœur et leur histoire,
 Les siècles prosternés au pied de sa mémoire.

Par ses sueurs bientôt l'édifice s'accroît.
 En vain l'esprit du peuple est rampant, est étroit,
 En vain le seul présent les frappe et les entraîne,
 En vain leur raison faible et leur vue incertaine
 Ne peut de ses regards suivre les profondeurs,
 De sa raison céleste atteindre les hauteurs ;
 Il appelle les dieux à son conseil suprême.
 Ses décrets, confiés à la voix des dieux même,
 Entraînent sans convaincre, et le monde ébloui
 Pense adorer les dieux en n'adorant que lui.
 Il fait honneur aux dieux de son divin ouvrage.
 C'est alors qu'il a vu tantôt à son passage
 Un buisson enflammé recéler l'Éternel ¹ ;
 C'est alors qu'il rapporte, en un jour solennel.
 De la montagne ardente et du sein du tonnerre,
 La voix de Dieu lui-même écrite sur la pierre ² ;

1. Allusion à la première apparition de Dieu à Moïse.

2. Allusion à l'apparition de Dieu à Moïse sur le mont Sinaï, d'où le chef des Hébreux rapporta les tables de la loi.

Ou c'est alors qu'au fond de ses augustes bois
 Une nymphe l'appelle et lui trace des lois¹,
 Et qu'un oiseau divin, messager de miracles,
 A son oreille vient lui dicter des oracles².
 Tout agit pour lui seul, et la tempête et l'air,
 Et le cri des forêts, et la foudre et l'éclair ;
 Tout. Il prend à témoin le monde et la nature.
 Mensonge grand et saint ! glorieuse imposture,
 Quand au peuple trompé ce piège généreux
 Lui rend sacré le joug qui doit le rendre heureux !

III

.
 Du temps et du besoin l'inévitable empire
 Dut avoir aux humains enseigné l'art d'écrire.
 D'autres arts l'ont poli ; mais aux arts, le premier,
 Lui seul des vrais succès put ouvrir le sentier.
 Sur la feuille d'Égypte ou sur la peau ductile,
 Même un jour sur le dos d'un albâtre docile,
 Au fond des eaux formé des dépouilles du lin,
 Une main éloquente, avec cet art divin,
 Tient, fait voir l'invisible et rapide pensée,
 L'abstraite intelligence et palpable et tracée ;
 Peint des sons à nos yeux, et transmet à la fois
 Une voix aux couleurs, des couleurs à la voix.

Quand des premiers traités la fraternelle chaîne
 Commença d'approcher, d'unir la race humaine,
 La terre et de hauts monts, des fleuves, des forêts,
 Des contrats attestés garants sûrs et muets,
 Furent le livre auguste et les lettres sacrées
 Qui faisaient lire aux yeux les promesses jurées.
 Dans la suite peut-être ils voulurent sur soi

1. Se rappeler les premiers temps de Rome et l'histoire de Numa et de la Nymphe Égérie.

2. Allusion à la colombe de Mahomet.

L'un de l'autre emporter la parole et la foi ;
 Ils surent donc, broyant de liquides matières,
 L'un sur l'autre imprimer leurs images grossières,
 Ou celle du témoin, homme, plante ou rocher,
 Qui vit jurer leur bouche et leurs mains se toucher.
 De là dans l'Orient ces colonnes savantes,
 Rois, prêtres, animaux peints en scènes vivantes,
 De la religion ténébreux monuments,
 Pour les sages futurs laborieux tourments,
 Archives de l'État, où les mains politiques
 Traçaient en longs tableaux les annales publiques.
 De là, dans un amas d'emblèmes captieux,
 Pour le peuple ignorant monstre religieux,
 Des membres ennemis vont composer ensemble
 Un seul tout, étonné du nœud qui les rassemble ;
 Un corps de femme au front d'un aigle enfant des airs
 Joint l'écaille et les flancs d'un habitant des mers.

Cet art simple et grossier nous a suffi peut-être
 Tant que tous nos discours n'ont su voir ni connaître
 Que les objets présents dans la nature épars,
 Et que tout notre esprit était dans nos regards.
 Mais on vit, quand vers l'homme on apprit à descendre,
 Quand il fallut fixer, nommer, écrire, entendre
 Du cœur, des passions les plus secrets détours,
 Les espaces du temps ou plus longs ou plus courts,
 Quel cercle étroit bornait cette antique écriture.
 Plus on y mit de soins, plus incertaine, obscure,
 Du sens confus et vague elle épaissit la nuit.
 Quelque peuple à la fin, par le travail instruit,
 Compte combien de mots l'héréditaire usage
 A transmis jusqu'à lui pour former un langage.
 Pour chacun de ces mots un signe est inventé,
 Et la main qui l'entend des lèvres répété
 Se souvient d'en tracer cette image fidèle ;
 Et sitôt qu'une idée inconnue et nouvelle
 Grossit d'un mot nouveau ces mots déjà nombreux,

Un nouveau signe accourt s'enrôler avec eux.
C'est alors, sur des pas si faciles à suivre,
Que l'esprit des humains est assuré de vivre.
C'est alors que le fer à la pierre, aux métaux,
Livre, en dépôt sacré pour les âges nouveaux,
Nos âmes et nos mœurs fidèlement gardées,
Et l'œil sait reconnaître une forme aux idées.
Dès lors des grands aïeux les travaux, les vertus
Ne sont point pour leurs fils des exemples perdus.
Le passé du présent est l'arbitre et le père,
Le conduit par la main, l'encourage, l'éclaire.
Les aïeux, les enfants, les arrière-neveux,
Tous sont du même temps, ils ont les mêmes vœux.
La patrie, au milieu des embûches, des traîtres,
Remonte en sa mémoire, a recours aux ancêtres,
Cherche ce qu'ils feraient en un danger pareil,
Et des siècles vieilliss assemble le conseil.

III

L'AMÉRIQUE ¹

FRAGMENTS

I

Le poète Alonzo d'Ercilla ², à la fin d'un repas nocturne en plein air, prié de chanter, chantera un morceau astronomique.

« Salut, ô belle nuit, étincelante et sombre ³,
 Consacrée au repos. O silence de l'ombre,
 Qui n'entends que la voix de mes vers, et les cris
 De la rive aréneuse ⁴, où se brise Téthys.
 Muse, muse nocturne, apporte-moi ma lyre.
 Comme un fier météore, en ton brûlant délire,
 Lance-toi dans l'espace ; et pour franchir les airs,
 Prends les ailes des vents, les ailes des éclairs,
 Les bonds de la comète aux longs cheveux de flamme.
 Mes vers impatientes, élancés de mon âme,
 Veulent parler aux dieux, et volent où reluit
 L'enthousiasme errant, fils de la belle nuit.
 Accours, grande nature, ô mère du génie ;
 Accours, reine du monde, éternelle Uranie.
 Soit que tes pas divins sur l'astre du Lion

1. Si André Chénier eût vécu il est douteux qu'il ait terminé ce vaste poème, qui dans sa pensée devait avoir plus de douze mille vers, et dans lequel il voulait trouver moyen de faire entrer la description et l'histoire du monde.

2. Alonzo d'Ercilla, dont André Chénier voulait faire un personnage de son poème, est un poète espagnol du xvi^e siècle, qui sous le titre de l'*Araucanie* chanta la conquête par les Espagnols de la partie de l'Amérique du Sud située au sud du Chili.

3. Ce morceau, récemment publié, est un des plus beaux non seulement de l'œuvre d'André, mais de la poésie française.

4. Couvert de sable. Ce mot est d'un emploi très rare et par cela même paraît manquer de simplicité et de naturel, ce qui est une petite tache dans un si beau morceau.

Ou sur les triples feux du superbe Orion
 Marchent, ou soit qu'au loin, fugitive emportée,
 Tu suives les détours de la voie argentée¹,
 Soleils amoncelés dans le céleste azur,
 Où le peuple a cru voir les traces d'un lait pur,
 Descends ; non, porte-moi sur ta route brûlante,
 Que je m'élève au ciel comme une flamme ardente.
 Déjà ce corps pesant se détache de moi.
 Adieu, tombeau de chair, je ne suis plus à toi.
 Terre, fuis sous mes pas. L'éther où le ciel nage
 M'aspire. Je parcours l'océan sans rivage.
 Plus de nuit. Je n'ai plus d'un globe opaque et dur
 Entre le jour et moi l'impénétrable mur.
 Plus de nuit, et mon œil et se perd et se mêle
 Dans les torrents profonds de lumière éternelle.
 Me voici sur les feux que le langage humain
 Nomme Cassiopée et l'Ourse et le Dauphin.
 Maintenant la Couronne autour de moi s'embrace.
 Ici l'Aigle et le Cygne et la Lyre et Pégase.
 Et voici que plus loin le Serpent tortueux
 Noue autour de mes pas ses anneaux lumineux.
 Féconde immensité, les esprits magnanimes
 Aiment à se plonger dans tes vivants abîmes,
 Abîmes de clartés, où, libre de ses fers,
 L'homme siège au conseil qui créa l'univers ;
 Où l'âme, remontant à sa grande origine,
 Sent qu'elle est une part de l'essence divine... »

.

II

Il n'est que d'être roi² pour être heureux au monde.
 Bénis soient tes décrets, ô sagesse profonde !

1. Ce qu'on appelle la voie lactée.

2. C'est-à-dire maître de ses actes, de ses pensées, de ses passions, maître enfin de soi-même. « Le sage (a dit Horace) est, non moins que Jupiter, riche, libre, honoré, beau : c'est le roi des rois. »

Qui me voulus heureux, et, prodigue envers moi,
 M'as fait dans mon asile et mon maître et mon roi.
 Mon Louvre est sous le toit, sur ma tête il s'abaisse¹,
 De ses premiers regards l'orient le caresse.
 Lit, sièges, table y sont portant de toutes parts
 Livres, dessins, crayons, confusément éparés.
 Là, je dors, chante, lis, pleure, étudie et pense.
 Là, dans un calme pur, je médite en silence
 Ce qu'un jour je veux être; et, seul à m'applaudir,
 Je sème la moisson que je veux recueillir.
 Là, je reviens toujours, et toujours les mains pleines,
 Amasser le butin de mes courses lointaines :
 Soit qu'en un livre antique à loisir engagé,
 Dans ses doctes feuillets j'aie au loin voyagé ;
 Soit plutôt que, passant et vallons et rivières,
 J'aie au loin parcouru les terres étrangères.
 D'un vaste champ de fleurs je tire un peu de miel.
 Tout m'enrichit et tout m'appelle ; et, chaque ciel
 M'offrant quelque dépouille utile et précieuse,
 Je remplis lentement ma ruche industrielle².

1. Racan, dans des *Stances*, a célébré ce bonheur suprême de s'appartenir tout entier :

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire ;
 Son fertile domaine est son petit empire ;
 Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau.

2. Si nous voulions rappeler tous ceux qui se sont laissé séduire à cette gracieuse comparaison qui s'applique si bien au travail poétique, nous rencontrerions les plus grands noms de la poésie grecque et de la poésie latine, à commencer par Pindare et par Horace. Nous nous contenterons de citer dans la littérature française cet envoi de Ronsard à Passerat de l'idylle d'*Ilylas* :

Mon Passerat, je ressemble à l'abeille,
 Qui va cueillant tantôt la fleur vermeille,
 Tantôt la jauue, errant de pré en pré,
 Où plus les fleurs fleurissent à son gré,
 Contre l'hiver amassant force vivres.

Et ces vers délicieux de La Fontaine, dans son *Épître à madame de la Sablière* :

Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
 Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
 A qui le bon Platon compare nos merveilles ;
 Je suis chose légère et vole à tout sujet ;
 Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.

HYMNES ET ODES

I

HYMNE A LA JUSTICE ¹

France ! ô belle contrée, ô terre généreuse
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse,
Tu ne sens point du nord les glaçantes horreurs, *du nord*
Le midi de ses feux t'épargne les fureurs.
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles ;
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles *différentes*
Ne trompent une main crédule ; ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix ;
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes ².
Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets,
Et de Beaune et d'Ai les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine ³, et les hauts Pyrénées,

1. Dans cette belle pièce, qui porta longtemps le titre d'*Hymne à la France*, et qui fut composée avant 1789, André Chénier appelle de tous ses vœux le règne de la justice et de l'égalité.

2. André Chénier a emprunté à Virgile la description que celui-ci fait de l'Italie, au deuxième livre des *Géorgiques* : « On n'a point à y redouter la rage du tigre et la race cruelle des lions : des herbes empoisonnées n'y trompent point les malheureux qui les cueillent, etc., etc. » Un grand nombre de traits ont ainsi passé du poème latin dans le poème français.

3. Le Bordelais.

Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.

La Provence odorante et de Zéphire aimée
Respire¹ sur les mers une haleine embaumée ;

Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or, *un peu*
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,

Forme la grasse olive aux liqueurs savoureuses,

Et ces réseaux légers, diaphanes habits, *les yeux se lèvent*
Où la fraîche grenade enferme ses rubis. *comme*

Sur tes rochers touffus la chèvre se hérissé, *elle se lève*

Tes prés enflent de lait la féconde génisse,

Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,

Épaissir le tissu de leur blanche toison. *elles*

Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,

Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,

S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux,

Ajoutez cet amas de fleuves tortueux,

L'indomptable Garonne aux vagues insensées,

Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,

La Seine au flot royal, la Loire dans son sein

Incertaine², et la Saône, et mille autres enfin

Qui, nourrissant partout, sur tes nobles rivages,

Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages,

Rampent au pied des murs d'opulentes cités, *font couler*

Sous les arches de pierre, à grand bruit emportés.

Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,

Ces ports où des deux mers l'active bienfaisance

Amène les tributs du rivage lointain

Que visite Phébus le soir ou le matin ?

Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,

De bassins en bassins ces ondes amassées

Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre Téthys ? *Photo*

Et ces vastes chemins en tous lieux départis,

1. Respirer a ici le sens d'exhaler.

2. Incertaine, c'est-à-dire dont le lit est incertain. changeant.

Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
Pense au nom des Trudaine et bénit leur ouvrage ¹?

Ton peuple industriel est né pour les combats.
Le glaive, le mousquet n'accablent point ses bras.
Il s'élançe aux assauts, et son fer intrépide
Chassa l'impie Anglais, usurpateur avide.
Le ciel les fit humains, hospitaliers et bons,
Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons ;
Mais faibles, opprimés, la tristesse inquiète
Glace ces chants joyeux sur leur bouche muette,
Pour les jeux, pour la danse appesantit leurs pas,
Renverse devant eux les tables des repas,
Flétrit de longs soucis, empreinte douloureuse,
Et leur front et leur âme. O France! trop heureuse
Si tu voyais tes biens, si tu profitais mieux
Des dons que tu reçus de la bonté des cieux!
Vois le superbe Anglais, l'Anglais dont le courage
Ne s'est soumis qu'aux lois d'un sénat libre et sage,
Qui t'épie, et, dans l'Inde éclipsant ta splendeur,
Sur tes fautes sans nombre élève sa grandeur.
Il triomphe, il t'insulte. Oh! combien tes collines
Tressailliraient de voir réparer tes ruines,
Et pour la liberté donneraient sans regrets,
Et leur vin, et leur huile, et leurs belles forêts!

J'ai vu dans tes hameaux la plaintive misère,
La mendicité blême et la douleur amère.
Je t'ai vu dans tes biens, indigent laboureur,
D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur,
Versant aux pieds des grands des larmes inutiles,
Tout trempé de sueurs pour toi-même infertiles,
Découragé de vivre, et plein d'un juste effroi
De mettre au jour des fils malheureux comme toi;
Tu vois sous les soldats les villes gémissantes ;

1. Trudaine, l'aïeul des amis de collège d'André Chénier, avait été directeur des ponts et chaussées sous Louis XV.

Corvée, impôts rongeurs, tributs, taxes pesantes,
 Le sel, fils de la terre, ou même l'eau des mers,
 Source d'oppression et de fléaux divers ;
 Mille brigands, couverts du nom sacré du prince,
 S'unir à déchirer une triste province,
 Et courir à l'envi, de son sang altérés,
 Se partager entre eux ses membres déchirés !

.

Malesherbes, Turgot, ô vous en qui la France
 Vit luire, hélas ! en vain, sa dernière espérance ;
 Ministres dont le cœur a connu la pitié,
 Ministres dont le nom ne s'est point oublié !
 Ah ! si de telles mains, justement souveraines,
 Toujours de cet empire avaient tenu les rênes¹,
 L'équité clairvoyante aurait régné sur nous ;
 Le faible aurait osé respirer près de vous ;
 L'oppresser, évitant d'armer d'injustes plaintes,
 Sinon quelque pudeur, aurait eu quelques craintes ;
 Le délateur impie, opprimé par la faim,
 Serait mort dans l'opprobre, et tant d'hommes enfin,
 A l'insu de nos lois, à l'insu du vulgaire,
 Foudroyés sous les coups d'un pouvoir arbitraire,
 De cris non entendus, de funèbres sanglots,
 Ne feraient point gémir les voûtes des cachots.

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile,
 J'irai, j'irai bien loin me chercher un asile,
 Un asile à ma vie en son paisible cours,
 Une tombe à ma cendre à la fin de mes jours,
 Où d'un grand au cœur dur l'opulence homicide
 Du sang d'un peuple entier ne sera point avide,
 Et ne me dira point, avec un rire affreux,
 Qu'ils se plaignent sans cesse et qu'ils sont trop heureux ;
 Où, loin des ravisseurs, la main cultivatrice

1. Malesherbes et Turgot se retirèrent du ministère en 1776.

Recueillera les dons d'une terre propice ;
 Où mon cœur, respirant sous un ciel étranger,
 Ne verra plus des maux qu'il ne peut soulager ;
 Où mes yeux, éloignés des publiques misères,
 Ne verront plus partout les larmes de mes frères,
 Et la pâle indigence à la mourante voix,
 Et les crimes puissants qui font trembler les lois¹.

Toi donc, Équité sainte, ô toi, vierge adorée,
 De nos tristes climats pour longtemps ignorée,
 Daigne du haut des cieux goûter le libre encens
 D'une lyre au cœur chaste, aux transports innocents,
 Qui ne saura jamais, par des vœux mercenaires,
 Flatter, à prix d'argent, des faveurs arbitraires,¹ *celles arbitraires, pour*
 Mais qui rendra toujours, par amour et par choix,² *les mérites, pour*
 Un noble et pur hommage aux appuis de tes lois.
 De vœux pour les humains tous ses chants retentissent :
 La vérité l'enflamme, et ses cordes frémissent
 Quand l'air qui l'environne auprès d'elle a porté
 Le doux nom des vertus et de la liberté. *raison est*

II

LA FRANCE LIBRE²

FRAGMENT

. Terre, terre chérie
 Que la liberté sainte appelle sa patrie ;
 Père du grand sénat, ô sénat de Romans³,

1. Ce tableau, tracé par un contemporain et par un écrivain aussi clairvoyant et aussi modéré qu'André Chénier, est un témoignage accablant pour l'état de choses antérieur à 1789.

2. Petit poème dont il reste peu de fragments.

3. En 1788, ce fut à Vizille d'abord et ensuite à Romans, que se tinrent les États du Dauphiné, célèbres dans l'histoire de la révolution française.

Qui de la liberté jeta les fondements ;
 Romans, berceau des lois, vous Grenoble et Valence,
 Vienne ; toutes enfin ! monts sacrés d'où la France
 Vit naître le soleil avec la liberté !
 Un jour le voyageur par le Rhône emporté,
 Arrêtant l'aviron dans la main de son guide,
 En silence, debout sur sa barque rapide,
 Fixant vers l'Orient un œil religieux,
 Contempera longtemps ces sommets glorieux ;
 Car son vieux père, ému de transports magnanimes,
 Lui dira : « Vois, mon fils, vois ces augustes cimes. »

III

LE JEU DE PAUME ¹A LOUIS DAVID, PEINTRE ²

I

Reprends ta robe d'or, ceins ton riche bandeau,
 Jeune et divine poésie :
 Quoique ces temps d'orage éclipsent ton flambeau,
 Aux lèvres de David, roi du savant pinceau,
 Porte la coupe d'ambrosie.
 La patrie, à son art indiquant nos beaux jours,
 A confirmé mes antiques discours :
 Quand je lui répétais que la liberté mâle

1. Ce fut en 1791 que David offrit à l'Assemblée constituante le superbe tableau du *Serment du Jeu de paume*. Cette ode parut la même année en brochure. Dans le *Journal de Paris*, en 1792, André Chénier porta sur ce tableau le jugement suivant qu'a ratifié la postérité. C'est (dit-il) « une des plus belles compositions qu'aient enfantées les arts modernes, dans laquelle une multitude de figures, animées d'un même sentiment, concourent à une même action, sans confusion et sans monotonie. »

2. Louis David a été appelé non sans raison le restaurateur de la peinture en France. Né à Paris en 1748, il mourut dans l'exil à Bruxelles en 1825.

Des arts est le génie heureux ;
 Que nul talent n'est fils de la faveur royale ;
 Qu'un pays libre est leur terre natale. *Tout est puissance*
 Là, sous un soleil généreux,
 Ces arts, fleurs de la vie et délices du monde,
 Forts, à leur croissance livrés,
 Atteignent leur grandeur féconde.
 La palette offre l'âme aux regards enivrés.
 Les autres de Paros¹ de dieux peuplent la terre.
 L'airain coule et respire. En portiques sacrés
 S'élancent le marbre et la pierre.

II

Colonne

Toi-même, belle vierge à la touchante voix,
 Nymphé ailée, aimable sirène,
 Ta langue s'amollit dans les palais des rois,
 Ta hauteur se rabaisse, et d'enfantines lois
 Oppriment ta marche incertaine ;
 Ton feu n'est que lueur, ta beauté n'est que fard. *de fard*
 La liberté du génie et de l'art
 T'ouvre tous les trésors². Ta grâce auguste et fière
 De nature et d'éternité
 Fleurit. Tes pas sont grands. Ton front ceint de lumière
 Touche les cieux. Ta flamme agite, éclaire,
 Dompte les cœurs. La liberté,
 Pour dissoudre en secret nos entraves pesantes,
 Arme ton fraternel secours.
 C'est de tes lèvres séduisantes
 Qu'invisible elle vole ; et, par d'heureux détours,
 Trompe les noirs verrous, les fortes citadelles,
 Et les mobiles ponts qui défendent les tours,
 Et les nocturnes sentinelles.

1. Les carrières de marbre de l'île de Paros.

2. Inversion : la liberté t'ouvre tous les trésors du génie et de l'art.

III

Son règne ^{long ago} au loïn semé par tes doux entretiens ^{lark}
 Germe dans l'ombre au cœur des sages.
 Ils attendent son heure unis par tes liens,
 Teus, en un monde à part, frères, concitoyens,
 Dans tous les lieux, dans tous les âges.
 Tu guidais mon David ¹ à la suivre empressé,
 Quand, avec toi, dans le sein du passé,
 Fuyant parmi les morts sa patrie asservie,
 Sous sa main, rivale des dieux,
 La toile s'enflammait d'une éloquente vie :
 Et la ciguë, instrument de l'envie, ^{toad}
 Portant Socrate dans les cieus ²,
 Et le premier consul, plus citoyen que père, ^{Brutus}
 Rentré seul par son jugement,
 Aux pieds de sa Rome si chère
 Savourant de son cœur le glorieux tourment ³ ;
 L'obole mendié, seul appui d'un grand homme ⁴ ;
 Et l'Albain terrassé dans le mâle serment ⁵
 Des trois frères sauveurs de Rome ⁵.

IV

Un plus noble serment d'un si digne pinceau
 Appelle aujourd'hui l'industrie.

1. L'emploi du pronom possessif est d'un bel effet poétique. Corneille et Racine ont souvent employé cette expression d'amitié qui est tout à fait dans le goût antique. Le premier a dit dans *Polyeucte* :

Mon *Polyeucte* touche à son heure dernière.

Et Racine, dans *Andromaque* :

Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector.

2. Le poète rappelle quelques-uns des plus beaux tableaux de David. Le premier est *la Mort de Socrate*.

3. *Le Retour de Brutus dans ses foyers*.

4. *Bélisaire*.

5. *Le Serment des Horaces*.

Marathon, tes Persans et leur sanglant tombeau
Vivaient par ce bel art¹. Un sublime tableau

Naît aussi pour notre patrie.

Elle expirait : son sang était tari ; ses flancs

Ne portaient plus son poids. Depuis mille ans

A soi-même inconnue², à son heure suprême,

Ses guides tremblants, incertains

Fuyaient³. Il fallut donc, dans le péril extrême,

De son salut la charger elle-même.

Longtemps, en trois races d'humains,

Chez nous l'homme a maudit ou vanté sa naissance :

Les ministres de l'encensoir⁴,

Et les grands, et le peuple immense.

Tous à leurs envoyés confieront leur pouvoir.

Versailles les attend. On s'empresse d'élire ;

On nomme. Trois palais s'ouvrent pour recevoir

Les représentants de l'empire⁵.

V

D'abord pontifes, grands, de cent titres ornés,

Fiers d'un règne antique et farouche,

De siècles ignorants à leurs pieds prosternés,

De richesses, d'aïeux vertueux ou prônés.

Douce égalité, sur leur bouche,

1. Panæus, frère de Phidias, avait peint la bataille de Marathon sur le mur d'un des portiques d'Athènes, appelé le Parcile.

2. Depuis mille ans les assemblées où les Francs réglaient eux-mêmes leurs affaires (champ de mars ou champ de mai) avaient cessé de se réunir. Les états généraux que les rois convoquaient irrégulièrement n'avaient guère d'autre mission que celle de consentir à des impôts pour remplir les caisses du fisc.

3. Périphrase dans le goût du xviii^e siècle, mais tout à fait contraire au goût moderne. Le poète nomme les trois ordres : le clergé, la noblesse et le tiers état.

4. Le poète désigne les ministres Calonne et Brienne qui se succédèrent et donnèrent leur démission, le premier en 1787, le second en 1788, sans avoir rien fait pour parer aux difficultés de la situation.

5. Les trois ordres siégeaient séparément. On votait par ordre et non par tête, de telle sorte que le tiers-état était assuré d'avance de n'avoir jamais qu'une voix sur trois. C'était la mise en minorité perpétuelle de la nation. C'est pourquoi le tiers-état veut obtenir le vote par tête, et invite les assemblées du clergé et de la noblesse à se joindre à lui pour délibérer et voter en commun.

A ton seul nom pétille un rire âcre et jaloux.

Ils n'ont point vu sans effroi, sans courroux,
Ces élus plébéiens, forts des maux de nos pères,

Forts de tous nos droits éclaircis, *supplément*
De la dignité d'homme, et des vastes lumières
Qui du mensonge ont percé les barrières.

Le sénat du peuple est assis.

Il invite en son sein, où respire la France,
Les deux fiers sénats ; mais leurs cœurs

N'ont que des refus. Il commence :

Il doit tout voir ; créer l'État, les lois, les mœurs.

Puissant par notre aveu, sa main sage et profonde

Veut sonder notre plaie, et de tant de douleurs

Dévoiler la source féconde.

VI

On tremble. On croit, n'osant encor lever le bras,

Les disperser par l'épouvante.

Ils s'assemblaient ; leur seuil, méconnaissant leurs pas,

Les rejette. Contre eux, prête à des attentats,

Luit la baïonnette insolente.

Dieu ! vont-ils fuir ? Non, non. Du peuple accompagnés,

Tous, par la ville, ils errent indignés :

Comme Latone enceinte, et déjà presque mère,

Victime d'un jaloux pouvoir,

venue Sans asile flottait, courait la terre entière,

Pour mettre au jour les dieux de la lumière¹.

Au loin fut un ample manoir²,

net. Où le réseau noueux en élastique égide, *like an elastic shield*

Armé d'un bras souple et nerveux, *weapons*

Repoussant la balle rapide,

Exerçait la jeunesse en de robustes jeux :

1. Apollon et Diane.

2. Le jeu de paume.

3. Dans cette pièce, qui renferme des beautés de premier ordre, ces périphrases sont des taches. Ce sont des défauts de l'époque, dont André Chénier ne s'est jamais tout à fait débarrassé.

Peuple, de tes élus cette retraite obscure
 Fut la Délos ¹. O murs ! temple à jamais fameux !
 Berceau des lois ! sainte mesure !

VII

N'allons pas d'or, de jaspe, avilir à grands frais *degrade*
 Cette vénérable demeure ;
 Sa rouille est son éclat. Qu'immuable à jamais
 Elle règne au milieu des dômes, des palais.
 Qu'au lit de mort tout Français pleure,
 S'il n'a point vu ces murs où renaît son pays. *is non après*
 Que Sion, Delphe, et la Mecque et Saïs ²
 Aient de moins de croyants attiré l'œil fidèle.
 Que ce voyage souhaité
 Récompense nos fils. Que ce toit leur rappelle
 Ce tiers état à la honte rebelle, *who says... the poet's estimate*
 Fondateur de la liberté ;
 Comme en hâte arrivait la troupe courageuse,
 A travers d'humides torrents
 Que versait la nue orageuse ;
 Cinq prêtres avec eux ; tous amis, tous parents,
 S'embrassant au hasard dans cette longue enceinte ;
 Tous juraient de périr ou vaincre les tyrans ;
 De ranimer la France éteinte ;

VIII

De ne se point quitter que nous n'eussions des lois
 Qui nous feraient libres et justes.
 Tout un peuple, inondant jusqu'aux faites des toits,

1. Le poète revient à sa comparaison. C'est à Délos, sous un palmier, que Latone mit au monde *les dieux de la lumière*, suivant l'expression très heureuse d'André Chénier ; les principes de 1789 sont bien en effet les dieux de la lumière qu'enfanta l'Assemblée nationale.

2. Chénier nomme les lieux de pèlerinage les plus célèbres : Sion, tombeau du Christ ; Delphes, temple et oracle d'Apollon ; La Mecque où se trouvait la Caaba ; et Saïs, en Égypte, où était, dit-on, le tombeau d'Osiris.

De larmes, de silence, ou de confuses voix,
 Applaudissait ces vœux augustes.
 O jour ! jour triomphant ! jour saint ! jour immortel !
 Jour le plus beau qu'ait fait luire le ciel
 Depuis qu'au fier Clovis Bellone fut propice ¹ !
 O soleil ! ton char étonné
 S'arrêta. Du sommet de ton brûlant solstice ²
 Tu contempiais ce divin sacrifice !
 O jour de splendeur couronné !
 Tu verras nos neveux, superbes de ta gloire,
 Vers toi d'un œil religieux
 Remonter au loin dans l'histoire.
 Ton lustre impérissable, honneur de leurs aïeux,
 Du dernier avenir ³ ira percer les ombres.
 Moins belle la comète aux longs crins ³ radieux
 Enflamme les nuits les plus sombres.

IX

Que faisaient cependant les sénats séparés ?
 Le front ceint d'un vaste plumage,
 Ou de mitres, de croix, d'hermines décorés,
 Que tentaient-ils d'efforts pour demeurer sacrés ?
 Pour arrêter le noble ouvrage ?
 Pour n'être point Français ? pour commander aux lois ?
 Pour ramener ces temps de leurs exploits,
 Où ces tyrans, valets sous le tyran suprême,
 Aux cris du peuple indifférents,
 Partageaient le trésor, l'État, le diadème ?
 Mais l'équité dans leurs sanhédrins même
 Trouve des amis. Quelques grands,
 Et des dignes pasteurs une troupe fidèle,
 Par ta céleste main poussés,

1. A la bataille de Tolbiac.

2. C'est-à-dire du plus lointain avenir.

3. Emploi très poétique du mot *crins* pour chevelure. Malherbe a dit : « La discorde aux crins de couleuvre », et La Fontaine : « Phébus aux crins dorés ».

Vous n'attendiez plus tant d'audace ?
 Le peuple est réveillé. Le peuple est souverain.
 Tout est vaincu. La tyrannie en vain,
 Monstre aux bouches de bronze, arme pour cette guerre
 Ses cent yeux, ses vingt mille bras ¹,
 Ses flancs gros de salpêtre, où mugit le tonnerre :
 Sous son pied faible elle sent fuir sa terre ;
 Et meurt sous les pesants éclats
 Des créneaux fulminants, des tours et des murailles
 Qui ceignaient son front détesté.
 Déraciné dans ses entrailles, ^{mises}
 L'enfer de la Bastille à tous les vents jeté
 Vole, débris infâme, et cendre inanimée ;
 Et de ces grands tombeaux, la belle liberté,
 Altière, étincelante, armée,

XII

Sort. Comme un triple foudre éclate au haut des cieux,
 Trois couleurs dans sa main agile
 Flottent en long drapeau. Son cri victorieux
 Tonne. A sa voix, qui sait, comme la voix des dieux,
 En homme transformer l'argile,
 La terre tressaillit. Elle quitta son deuil.
 Le genre humain d'espérance et d'orgueil
 Sourit. Les noirs donjons s'écroulèrent d'eux-mêmes.
 Jusque sur les trônes lointains
 Les tyrans ébranlés, en hâte à leurs fronts blêmes,
 Pour retenir leurs tremblants diadèmes,
 Portèrent leurs royales mains.
 A son souffle de feu, soudain de nos campagnes
 S'écoulaient les soldats épars,
 Comme les neiges des montagnes ;
 Et le fer ennemi tourné vers nos remparts,
 Comme aux rayons lancés du centre ardent d'un verre,

1. La cour avait rassemblé des troupes auprès de Paris sous les ordres du baron de Besenval. Parmi ces troupes se trouvaient les régiments suisses.

Tout à coup à nos yeux fondu de toutes parts, *mellé*
Fuit et s'échappe sous la terre.

XIII

Il renaît citoyen ; en moisson de soldats

Se résout la glèbe aguerrie.

Cérès même et sa faux s'arment pour les combats.

Sur tous ses fils, jurant d'affronter le trépas,

Appuyée au loin, la patrie

Brave les rois jaloux, le transfuge imposteur ¹,

Des paladins le fer gladiateur ²,

Des Zoïles verbeux l'hypocrite délire ³.

Salut, peuple français ! ma main

Tresse pour toi les fleurs que fait naître la lyre.

Reprends tes droits, rentre dans ton empire.

Par toi sous le niveau divin

La fière égalité range tout devant elle. *peut être corrigé*

Ton choix, de splendeur revêtu,

Fait les grands. La race mortelle

Par toi lève son front si longtemps abattu.

Devant les nations, souverains légitimes,

Ces fronts, dits souverains, s'abaissent. La vertu

Des honneurs aplanit les cimes.

XIV

O peuple deux fois né ! peuple vieux et nouveau !

Tronc rajeuni par les années !

Phénix sorti vivant des cendres dutombeau !

Et vous aussi, salut, vous porteurs du flambeau

Qui nous montra nos destinées !

Paris vous tend les bras, enfants de notre choix !

1. Les émigrés qui calomniaient la France à l'étranger.

2. Allusion aux défis particuliers des nobles et des militaires dévoués à la cour.

3. Les détracteurs de la révolution qui venait de s'accomplir.

vous a plus de 100 ans de plus que les autres

Pères d'un peuple ! architectes des lois !
 Vous qui savez fonder, d'une main ferme et sûre,
 Pour l'homme un code solennel ¹,
 Sur tous ses premiers droits, sa charte antique et pure ;
 Ses droits sacrés, nés avec la nature,
 Contemporains de l'Éternel,
 Vous avez tout dompté. Nul joug ne vous arrête.
 Tout obstacle est mort sous vos coups.
 Vous voilà montés sur le faite.
 Soyez prompts à fléchir sous vos devoirs jaloux.
 Bienfaiteurs, il vous reste un grand compte à nous rendre ;
 Il vous reste à borner et les autres et vous ;
 Il vous reste à savoir descendre ².

XIV. Refrain. ...

Assemblée

XV

nos jours de me ...

Vos cœurs sont citoyens. Je le veux. Toutefois
 Vous pouvez tout. Vous êtes hommes.
 Hommes, d'un homme libre écoutez donc la voix.
 Ne craignez plus que vous. Magistrats, peuples, rois,
 Citoyens, tous tant que nous sommes, ^{who are we}
 Tout mortel dans son cœur cache, même à ses yeux,
 L'ambition, serpent insidieux,
 Arbre impur, que déguise une brillante écorce.
 L'empire, l'absolu pouvoir
 Ont, pour la vertu même, une mielleuse amorce.
 Trop de désirs naissent de trop de force.
 Qui peut tout, pourra trop vouloir.
 Il pourra négliger, sûr du commun suffrage,
 Et l'équitable humanité,
 Et la décence au doux langage.
 L'obstacle nous fait grands. Par l'obstacle excité,
 L'homme, heureux à poursuivre une pénible gloire,

1. Allusion à la déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

2. Ce vers rappelle celui de Corneille, dans *Cinna* :

Et monté sur le faite il aspire à descendre.

Va se perdre à l'écueil de la prospérité,
Vaincu par sa propre victoire.

XVI

Mais au peuple surtout sauvez l'abus amer
De sa subite indépendance.
Contenez dans son lit cette orageuse mer.
Par vous seuls dépouillé de ses liens de fer,
Dirigez sa bouillante enfance.
Vers les lois, le devoir, et l'ordre, et l'équité,
Guidez, hélas ! sa jeune liberté.
Gardez que nul remords n'en attriste la fête.
Repoussant d'antiques affronts,
Qu'il brise pour jamais, dans sa noble conquête,
Le joug honteux qui pesait sur sa tête,
Sans le poser sur d'autres fronts.
Ah ! ne le laissez pas, dans la sanglante rage
D'un ressentiment inhumain,
Souiller sa cause et votre ouvrage.
Ah ! ne le laissez pas sans conseil et sans frein,
Armant, pour soutenir ses droits si légitimes,
La torche incendiaire et le fer assasiu,
Venger la raison par des crimes.

XVII

Peuple ! ne croyons pas que tout nous soit permis.
Craignez vos courtisans avides,
O peuple souverain ! A votre oreille admis,
Cent orateurs bourreaux se nomment vos amis,
Ils soufflent des feux homicides.
Aux pieds de notre orgueil prostituant les droits,
Nos passions par eux deviennent lois.
La pensée est livrée à leurs lâches tortures.
Partout cherchant des trahisons,
A nos soupçons jaloux, aux haines, aux parjures,

attach
 Ils vont forgeant d'exécrables pâtures. *1708*
 Leurs feuilles, noires de poisons,
 Sont autant de gibets affamés de carnage.
 Ils attisent de rang en rang
 La proscription et l'outrage.
 Chaque jour, dans l'arène, ils déchirent le flanc
 D'hommes que nous livrons à la fureur des bêtes.
 Ils nous vendent leur mort. Ils emplissent de sang
 Les coupes qu'ils nous tiennent prêtes.

XVIII

Peuple, la liberté, d'un bras religieux,
 Garde l'immuable équilibre
 De tous les droits humains, tous émanés des cieux.
 Son courage n'est point féroce et furieux ;
 Et l'opresseur n'est jamais libre.
 Périsse l'homme vil ! périssent les flatteurs ¹,
 Des rois, du peuple infâmes corrupteurs.
 L'amour du souverain, de la loi salutaire,
 Toujours teint leurs lèvres de miel.
 Peur, avarice ou haine est leur dieu sanguinaire,
 Sur la vertu toujours leur langue amère
 Distille l'opprobre et le fiel.
 Hyde en vain écrasé, toujours prompt à renaître,
 Séjans, Tigellins empressés ²
 Vers quiconque est devenu maître ;
 Si, voués au lacet, de faibles accusés *dans ce passage*
 Expirent sous les mains de leurs coupables frères ;
 Si le meurtre est vainqueur ; si des bras insensés
 Forcent des toits héréditaires ;

1. Ce passage rappelle les beaux vers de Racine dans *Phèdre* :

Détestables flatteurs, présent le plus funeste,
 Que puisse faire aux rois la colère celeste !

2. Séjan, ministre de Tibère ; Tigellin, ministre et favori de Néron.

XIX

C'est bien. Fais-toi justice, ô peuple souverain,
 Dit cette cour lâche et hardie.
 Ils avaient dit : *C'est bien*, quand, la lyre à la main,
 L'incestueux chanteur, ivre de sang romain,
 Applaudissait à l'incendie ¹.
 Ainsi de deux partis les aveugles conseils
 Chassent la paix. Contraires, mais pareils,
 Dans un égal abîme, une égale démence
 De tous deux entraîne les pas.
 L'un, Vandale stupide, en son humble arrogance,
 Veut être esclave et despote, et s'offense
 Que ramper soit honteux et bas.
 L'autre arme son poignard du sceau de la loi sainte ;
 Il veut du faible sans soutien
 Savourer les pleurs ou la crainte.
 L'un du nom de sujet, l'autre de citoyen,
 Masque son âme inique et de vice flétrie ;
 L'un sur l'autre acharnés, ils comptent tous pour rien
 Liberté, vérité, patrie.

XX

De prières, d'encens prodigue nuit et jour,
 Le fanatisme se relève.
 Martyrs, bourreaux, tyrans, rebelles tour à tour ;
 Ministres effrayants de concorde et d'amour,
 Venus pour apporter le glaive ² ;

1. On peut rapprocher ces vers de ce beau passage de la *Bérénice* de Racine :

PAULIN.

La cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS.

Et je l'ai vue aussi, cette cour peu sincère,
 A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,
 Des crimes de Néron approuver les horreurs ;
 Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.

2. « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » (Évangile selon saint Matthieu.)

Ardents contre la terre à soulever les cieux,
 Rivaux des lois, d'humbles séditeux,
 De trouble et d'anathème artisans implacables...
 Mais où vais-je ? L'œil tout-puissant
 Pénètre seul les cœurs à l'homme impénétrables.
 Laissons cent fois échapper les coupables
 Plutôt qu'outrager l'innocent.
 Si plus d'un, pour tromper, étale un faux scrupule,
 Plus d'un, par les méchants conduit,
 N'est que vertueux et crédule.
 De l'exemple éloquent laissons germer le fruit.
 La vertu vit encore. Il est, il est des âmes
 Où la patrie, aimée et sans faste et sans bruit,
 Allume de constantes flammes.

XXI

Par ces sages esprits, forts contre les excès,
 Rocs affermis du sein de l'onde,
 Raison, fille du temps, tes durables succès
 Sur le pouvoir des lois établiront la paix.
 Et vous, usurpateurs du monde,
 Rois, colosses d'orgueil, en délices noyés,
 Ouvrez les yeux : hâtez-vous. Vous voyez
 Quel tourbillon divin de vengeances prochaines
 S'avance vers vous. Croyez-moi,
 Prévenez l'ouragan et vos chutes certaines.
 Aux nations déguisez mieux vos chaînes :
 Allégez-leur le poids d'un roi.
 Effacez de leur sein les livides blessures,
 Traces de vos pieds oppresseurs.
 Le ciel parle dans leurs murmures.
 Si l'aspect d'un bon roi peut adoucir vos mœurs ;
 Ou si le glaive ami, sauveur de l'esclavage ¹,

1. Allusion à un vers de Lucain gravé sur le sabre des officiers de la garde nationale et qui signifiait : « Qu'ils sachent que ce glaive ne leur a été donné que pour les sauver de l'esclavage ! »

Sur vos fronts suspendu, peut éclairer vos cœurs
D'un effroi salutaire et sage ;

XXII

Apprenez la justice : apprenez que vos droits
Ne sont point votre vain caprice.

Si votre sceptre impie ose frapper les lois,
Parricides, tremblez ; tremblez, indignes rois,
La liberté législatrice,

La sainte liberté, fille du sol français,
Pour venger l'homme et punir les forfaits,
Va parcourir la terre en arbitre suprême.

Tremblez ; ses yeux lancent l'éclair.
Il faudra comparaître et répondre vous-même ;
Nus, sans flatteurs, sans cour, sans diadème,
Sans gardes hérissés de fer.

La nécessité traîne, inflexible et puissante,
A ce tribunal souverain,
Votre majesté chancelante :

Là seront recueillis les pleurs du genre humain :
Là, juge incorruptible, et la main sur sa foudre,
Elle entendra le peuple ; et les sceptres d'airain
Disparaîtront, réduits en poudre.

IV

AUX PREMIERS FRUITS DE MON VERGER

Précurseurs de l'automne, ô fruits nés d'une terre
Où l'art industriel, sous ses maisons de verre,
Des soleils du Midi sait feindre les chaleurs,
Allez trouver Fanny, cette mère craintive¹.

1. Voyez ci-dessus la note, page 49. Cette pièce a été composée en 1793 pendant le séjour d'André à Versailles.

Par les dieux et les rois Élysée embelli,
 A ton aspect, dans ma pensée,
 Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,^{seize}
 Coule un peu de calme et d'oubli.

Paris me semble un autre empire,
 Dès que chez toi je vois sourire
 Mes pénales secrets couronnés de rameaux,
 D'où souvent les monts et les plaines
 Vont dirigeant mes pas aux campagnes prochaines,
 Sous de triples cintres d'ormeaux.

Les chars, les royales merveilles,
 Des gardes les nocturnes veilles,
 Tout a fui ; des grandeurs tu n'es plus le séjour :
 Mais le sommeil, la solitude,
 Dieux jadis inconnus, et les arts et l'étude,
 Composent aujourd'hui ta cour.

.

Ah ! témoin des succès du crime,
 Si l'homme juste et magnanime
 Pourrait ouvrir son cœur à la félicité,
 Versailles, tes routes fleuries,
 Ton silence, fertile en belles rêveries,
 N'auraient que joie et volupté.

Mais souvent tes vallons tranquilles,
 Tes sommets verts, tes frais asiles,
 Tout à coup à mes yeux s'enveloppent de deuil :
 J'y vois errer l'ombre livide
 D'un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide
 Précipite dans le cercueil ¹.

1. Allusion aux massacres des prisonniers qui eurent lieu à Versailles dans le mois de septembre 1792.

VI

A MARIE-ANNE-CHARLOTTE CORDAY ¹

Quoi ! tandis que partout, ou sincères ou feintes,
Des lâches, des pervers, les larmes et les plaintes
Consacrent leur Marat parmi les immortels,
Et que, prêtre orgueilleux de cette idole vile,
Des fanges du Parnasse un impudent reptile
Vomit un hymne infâme au pied de ses autels ²,

La vérité se tait ! dans sa bouche glacée,
Des liens de la peur sa langue embarrassée
Dérobe un juste hommage aux exploits glorieux !
Vivre est-il donc si doux ? De quel prix est la vie,
Quand, sous un joug honteux, la pensée asservie,
Tremblante, au fond du cœur, se cache à tous les yeux ?

Non, non, je ne veux point t'honorer en silence,
Toi qui crus par ta mort ressusciter la France
Et dévouas tes jours à punir des forfaits.
Le glaive arma ton bras, fille grande et sublime,
Pour faire honte aux dieux, pour réparer leur crime,
Quand d'un homme à ce monstre ils donnèrent les traits.

Le noir serpent, sorti de sa caverne impure,
A donc vu rompre enfin sous ta main ferme et sûre
Le venimeux tissu de ses jours abhorrés !
Aux entrailles du tigre, à ses dents homicides,
Tu vins redemander et les membres livides
Et le sang des humains qu'il avait dévorés !

1. Exécutée à Paris le 18 juillet 1793.

2. Allusion à l'hymne composé par le député Audoin.

Son œil mourant t'a vue, en ta superbe joie,
 Féliciter ton bras et contempler ta proie.
 Ton regard lui disait : « Va, tyran furieux,
 Va, cours frayer la route aux tyrans tes complices.
 Te baigner dans le sang fut tes seules délices,
 Baigne-toi dans le tien et reconnais des dieux ¹. »

La Grèce, ô fille illustre ! admirant ton courage,
 Épuiserait Paros pour placer ton image
 Auprès d'Harmodius, auprès de son ami ² ;
 Et des chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,
 Chanteraient Némésis, la tardive déesse,
 Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

Mais la France à la hache abandonne ta tête.
 C'est au monstre égorgé qu'on prépare une fête.
 Parmi ses compagnons, tous dignes de son sort,
 Oh ! quel noble dédain fit sourire ta bouche,
 Quand un brigand, vengeur de ce brigand farouche,
 Crut te faire pâlir aux menaces de mort ³ !

C'est lui qui dut pâlir, et tes juges sinistres,
 Et notre affreux sénat et ses affreux ministres,
 Quand, à leur tribunal, sans crainte et sans appui,
 Ta douceur, ton langage et simple et magnanime
 Leur apprit qu'en effet, tout puissant qu'est le crime,
 Qui renonce à la vie est plus puissant que lui.

Longtemps, sous les dehors d'une allégresse aimable,
 Dans ses détours profonds ton âme impénétrable

1. Hyperbole qui est d'un grand effet poétique. Racine a dit, dans *Athalie* :

. Une impie étrangère
 Se baigne impunément dans le sang de nos rois.

2. Harmodius et Aristogiton qui tuèrent Hipparque à la fête des grandes Panathénées. Les Athéniens avaient institué des fêtes en leur honneur et leur avaient élevé des statues.

3. Tous les journaux, tous les écrits contemporains témoignent de la sérénité que conserva Charlotte Corday devant le tribunal.

Avait tenu cachés les destins du pervers. *accusé*
 Ainsi, dans le secret amassant la tempête,
 Rit un beau ciel d'azur, qui cependant s'apprête
 A foudroyer les monts et soulever les mers.

Belle, jeune, brillante, aux bourreaux amenée,
 Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée.
 Ton front resta paisible et ton regard serein.
 Calme sur l'échafaud, tu méprisas la rage
 D'un peuple abject, servile et fécond en outrage,
 Et qui se croit alors et libre et souverain.

La vertu seule est libre. Honneur de notre histoire,
 Notre immortel opprobre y vit avec ta gloire ;
 Seule, tu fus un homme, et vengeas les humains !
 Et nous, eunuques vils, troupeau lâche et sans âme,
 Nous savons répéter quelques plaintes de femme ;
 Mais le fer pèserait à nos débiles mains.

Non, tu ne pensais pas qu'aux mânes de la France *spéciale*
 Un seul traître immolé suffit à sa vengeance,
 Ou tirât du chaos ses débris dispersés.
 Tu voulais, enflammant les courages timides,
 Réveiller les poignards sur tous ces parricides,
 De rapine, de sang, d'infamie engraisés ¹.

Un scélérat de moins rampe dans cette fange,
 La Vertu t'applaudit. De sa mâle louange
 Entends, belle héroïne, entends l'auguste voix ².
 O Vertu, le poignard, seul espoir de la terre,

1. Cette strophe, il ne sert à rien de se le dissimuler, n'est autre chose qu'un appel à l'assassinat politique. Exemple frappant de l'aveuglement moral dont l'esprit de parti frappe les âmes les plus hautes et les plus nobles.

2. On ne saurait trop s'élever contre cette théorie morale. Sans doute l'âme de Charlotte Corday n'était point celle d'une criminelle, mais son acte, quelque horreur qu'inspire Marat, et quelque abject que fût son caractère, fut un acte criminel qui appelait la vindicte des lois. Toutefois la bassesse de la victime attirera toujours sur la jeune héroïne de l'époque révolutionnaire la sympathique compassion des âges à venir.

Est ton arme sacrée, alors que le tonnerre
Laisse régner le crime et te vend à ses lois.

*VII de Charles de Ferrières est tiré de l'histoire de France
par M. de Ferrières et de la 2^e édition de l'ouvrage.*

VII

LA JEUNE CAPTIVE ¹

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté; *unouché*
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

« L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance :
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élançe.

« Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors, *what a lovely*

1. Cette pièce est une des plus célèbres qu'ait composées André Chénier. La jeune captive qu'a chantée le poète était une demoiselle de Coigny, qui avait épousé, à l'âge de quinze ans, le marquis de Rosset, depuis duc de Fleury. Elle n'avait encore que vingt-cinq ans à l'époque de son incarcération à Saint-Lazare. Plus heureuse que beaucoup de ses compagnons de captivité, elle échappa aux délateurs et fut rendue à la liberté après le 9 thermidor.

Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
 Ni mon sommeil n^é sont en proie. *à l'esprit*
 Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
 Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
 Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
 Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
 J'ai passé les premiers à peine.
 Au banquet de la vie à peine commencé,
 Un instant seulement mes lèvres ont pressé
 La coupe en mes mains encor pleine ¹.

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
 Et comme le soleil, de saison en saison,
 Je veux achever mon année.
 Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
 Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
 Je veux achever ma journée.

« O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
 Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
 Le pâle désespoir dévore.
 Pour moi Palès encore a des asiles verts, *10*
 Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;
 Je ne veux point mourir encore ! »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
 S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
 Ces vœux d'une jeune captive ;
 Et secouant le faix de mes jours languissants,
 Aux douces lois des vers je pliai les accents)
 De sa bouche aimable et naïve.

1. La même image se retrouve dans les strophes célèbres que composa Gilbert dans les derniers jours de sa vie :

Au banquet de la vie infortuné convive
 J'apparus un jour et je meurs

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux

Chercher quelle fut cette belle :

La grâce décorait son front et ses discours,

Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours

Ceux qui les passeront près d'elle.

Saint-Lazare.

IAMBES¹

I

HYMNE

AUX SUISSES DE CHATEAUVIEUX ²

Salut, divin triomphe ! entre dans nos murailles ;
Rends-nous ces guerriers illustrés
Par le sang de Désille et par les funérailles
De tant de Français massacrés.
Jamais rien de si grand n'embellit ton entrée ;

1. On appelait *iambe* chez les anciens un pied métrique qui formait la base des vers *iambiques*. On disait communément des *iambes* pour des vers *iambiques*. Archiloque s'étant servi de ce mètre dans ses invectives contre Lycambe, fameuses dans toute l'antiquité, on donna par analogie le nom d'*iambes* à toute poésie offrant ce caractère passionné et cette fureur de vengeance personnelle. Le mot appliqué à la poésie française n'a ainsi qu'une valeur conventionnelle. Depuis André Chénier il s'applique à toute poésie offrant ce caractère particulier, et au système métrique qui consiste dans l'emploi alternatif des vers de douze syllabes et des vers de huit syllabes.

2. En 1790, les suisses du régiment de Chateaufieux s'étaient révoltés contre leurs officiers et avaient pillé la caisse du régiment. C'est en voulant s'opposer à cette révolte et en se jetant au devant des troupes mutinées que le jeune Désilles avait reçu des blessures dont il mourut quelques mois plus tard. Les coupables avaient été condamnés aux galères. En 1792, ils furent amnistiés par un décret de l'Assemblée nationale. Sur une motion de Collot d'Herbois au club des jacobins, on leur prépara une entrée triomphale à Paris. C'est le jour même de la fête, le 15 avril 1792, que l'hymne d'André Chénier parut dans le *Journal de Paris*.

Ni quand l'ombre de Mirabeau
 S'achemina jadis vers la voûte sacrée
 Où la gloire donne un tombeau ¹ ;
 Ni quand Voltaire mort et sa cendre bannie
 Rentrèrent aux murs de Paris ²,
 Vainqueurs du fanatisme et de la calomnie
 Prosternés devant ses écrits.
 Un seul jour peut atteindre à tant de renommée,
 Et ce beau jour luira bientôt :
 C'est quand tu conduiras Jourdan à notre armée,
 Et Lafayette à l'échafaud ³.
 Quelle rage à Coblentz ⁴ ! quel deuil pour tous ces princes,
 Qui, partout diffamant nos lois,
 Excitent contre nous et contre nos provinces
 Et les esclaves et les rois !
 Ils voulaient nous voir tous à la folie en proie.
 Que leur front doit être abattu !
 Tandis que parmi nous quel orgueil, quelle joie
 Pour les amis de la vertu !
 Pour vous tous, ô mortels, qui rougissez encore
 Et qui savez baisser les yeux !
 De voir des échevins que la Râpée honore ⁵
 Asséoir sur un char radieux
 Ces héros que jadis sur les bancs des galères
 Assit un arrêt outrageant,
 Et qui n'ont égorgé que très peu de nos frères
 Et volé que très peu d'argent !
 Eh bien, que tardez-vous, harmonieux orphées ?

1. La translation du corps de Mirabeau au Panthéon avait eu lieu le 5 avril 1791.

2. La translation du corps de Voltaire au Panthéon avait eu lieu le 11 juillet 1791.

3. Jourdan, dit Coupe-tête, qui s'était tristement illustré à la tête des brigands de l'armée de Vaucluse dans les troubles du Midi, au mois d'octobre 1791. Les journaux révolutionnaires de l'époque étaient remplis de parallèles perfides entre Jourdan et Lafayette.

4. Coblentz était le quartier général des émigrés.

5. Allusion à un petit fait contemporain et à un repas des membres de la commune dans un cabaret de la Râpée, à Bercy.

Si sur la tombe des Persans
 Jadis Pindare, Eschyle ont dressé des trophées,
 Il faut de plus nobles accents.
 Quarante meurtriers, chéris de Robespierre,
 Vont s'élever sur nos autels.
 Beaux-arts qui faites vivre et la toile et la pierre,
 Hâtez-vous, rendez immortels
 Le grand Collot-d'Herbois, ses clients helvétiques,
 Ce front que donne à des héros
 La vertu, la taverne et le secours des piques.
 Peuplez le ciel d'astres nouveaux,
 O vous, enfants d'Eudoxe et d'Hipparque et d'Euclide ¹,
 C'est par vous que les blonds cheveux
 Qui tombèrent du front d'une reine timide
 Sont tressés en célestes feux ² ;
 Par vous l'heureux vaisseau des premiers Argonautes
 Flotte encor dans l'azur des airs ³.
 Faites gémir Atlas sous de plus nobles hôtes,
 Comme eux dominateurs des mers.
 Que la nuit de leurs noms embellisse ses voiles.
 Et que le nocher aux abois
 Invoque en leur galère, ornement des étoiles,
 Les Suisses de Collot-d'Herbois.

Journal de Paris, 15 avril 1792.

II

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie ⁴
 Ouvre ses cavernes de mort,

1. Périphrase pour désigner les astronomes. Eudoxe et Hipparque étaient des astronomes et Euclide le plus grand mathématicien de l'antiquité.

2. Les astronomes d'Alexandrie avaient par flatterie pour Bérénice, femme de Ptolémée Evergète, donné à une constellation le nom de *Chevelure de Bérénice*, qu'elle a gardé depuis.

3. La constellation Argo, du nom du navire qui porta les chefs grecs à la conquête de la toison d'or.

4. Les iambes suivants d'André Chénier, composés à Saint-Lazare, sont écrits en caractères presque microscopiques, sur d'étroites bandes de papier. André les faisait parvenir à sa famille quand on venait rechercher son linge.

Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie
 Ne s'informe plus de son sort.
 Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
 Les vierges aux belles couleurs
 Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
 Entrelaçaient rubans et fleurs,
 Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
 Dans cet abîme enseveli
 J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
 Accoutumons-nous à l'oubli.
 Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
 Mille autres moutons, comme moi,
 Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
 Seront servis au peuple-roi.
 Que pouvaient mes amis ? Oui, de leur main chérie
 Un mot à travers ces barreaux
 Eût versé quelque baume en mon âme flétrie,
 De l'or peut-être à mes bourreaux...
 Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
 Vivez, amis ; vivez contents.
 En dépit de Fouquier ¹ soyez lents à me suivre.
 Peut-être en de plus heureux temps
 J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
 Détourné mes regards distraits ;
 A mon tour aujourd'hui ; mon malheur importune :
 Vivez, amis ; vivez en paix.

Saint-Lazare.

III

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
 Animent la fin d'un beau jour,
 Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
 Peut-être est-ce bientôt mon tour.
 Peut-être avant que l'heure en cercle promenée

1. Fouquier-Tinville, président du tribunal révolutionnaire.

Ait posé sur l'émail brillant,
 Dans les soixante pas où sa route est bornée,
 Son pied sonore et vigilant,
 Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
 Avant que de ses deux moitiés
 Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
 Peut-être en ces murs effrayés
 Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
 Escorté d'infâmes soldats,
 Ébranlant de mon nom ces longs corridors sombres,
 Où seul, dans la foule à grands pas
 J'erre, aiguissant ces dards persécuteurs du crime,
 Du juste trop faibles soutiens,
 Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime ;
 Et, chargeant mes bras de liens,
 Me traîner, amassant en foule à mon passage
 Mes tristes compagnons reclus
 Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,
 Mais qui ne me connaissent plus.
 Eh bien ! j'ai trop vécu. Quelle franchise auguste,
 De mâle constance et d'honneur,
 Quels exemples sacrés doux à l'âme du juste,
 Pour lui quelle ombre de bonheur,
 Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,
 Quels pleurs d'une noble pitié,
 Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,
 Quels beaux échanges d'amitié,
 Font digne de regrets l'habitable des hommes ?
 La peur blême et louche est leur dieu,
 Le désespoir, la honte. Ah ! lâches que nous sommes !
 Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu.
 Vienne, vienne la mort ! que la mort me délivre !...
 Ainsi donc, mon cœur abattu
 Cède au poids de ses maux ! — Non, non, puissé-je vivre !
 Ma vie importe à la vertu.
 Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
 Dans les cachots, près du cercueil,

Relève plus altiers son front et son langage,
Brillant d'un généreux orgueil.
S'il est écrit aux cieux que jamais une épée
N'étincellera dans mes mains ;
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
Peut encor servir les humains.
Justice, Vérité, si ma main, si ma bouche,
Si mes pensers les plus secrets
Ne froncèrent jamais votre sourcil farouche,
Et si les infâmes progrès,
Si la risée atroce, ou, plus atroce injure,
L'encens de hideux scélérats,
Ont pénétré vos cœurs d'une large blessure,
Sauvez-moi. Conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
Mourir sans vider mon carquois !
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de loi !
Ces vers cadavéreux de la France asservie,
Égorgée ! ô mon cher trésor,
O ma plume, fiel, bile, horreur, dieux de ma vie !
Par vous seuls je respire encor :
Comme la poix brûlante agitée en ses veines
Ressuscite un flambeau mourant.
Je souffre ; mais je vis. Par vous, loin de mes peines
D'espérance un vaste torrent
Me transporte. Sans vous, comme un poison livide
L'invisible dent du chagrin,
Mes amis opprimés, du menteur homicide
Les succès, le sceptre d'airain,
Des bons proscrits par lui la mort ou la ruine,
L'opprobre de subir sa loi,
Tout eût tari ma vie, ou contre ma poitrine
Dirigé mon poignard. Mais quoi !
Nul ne resterait donc pour attendre l'histoire
Sur tant de justes massacrés !
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire !

Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance,
Pour descendre jusqu'aux enfers
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance
Déjà levé sur ces pervers !
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice !....
Allons, étouffe tes clameurs ;
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, vertu, pleure si je meurs.

Saint-Lazare

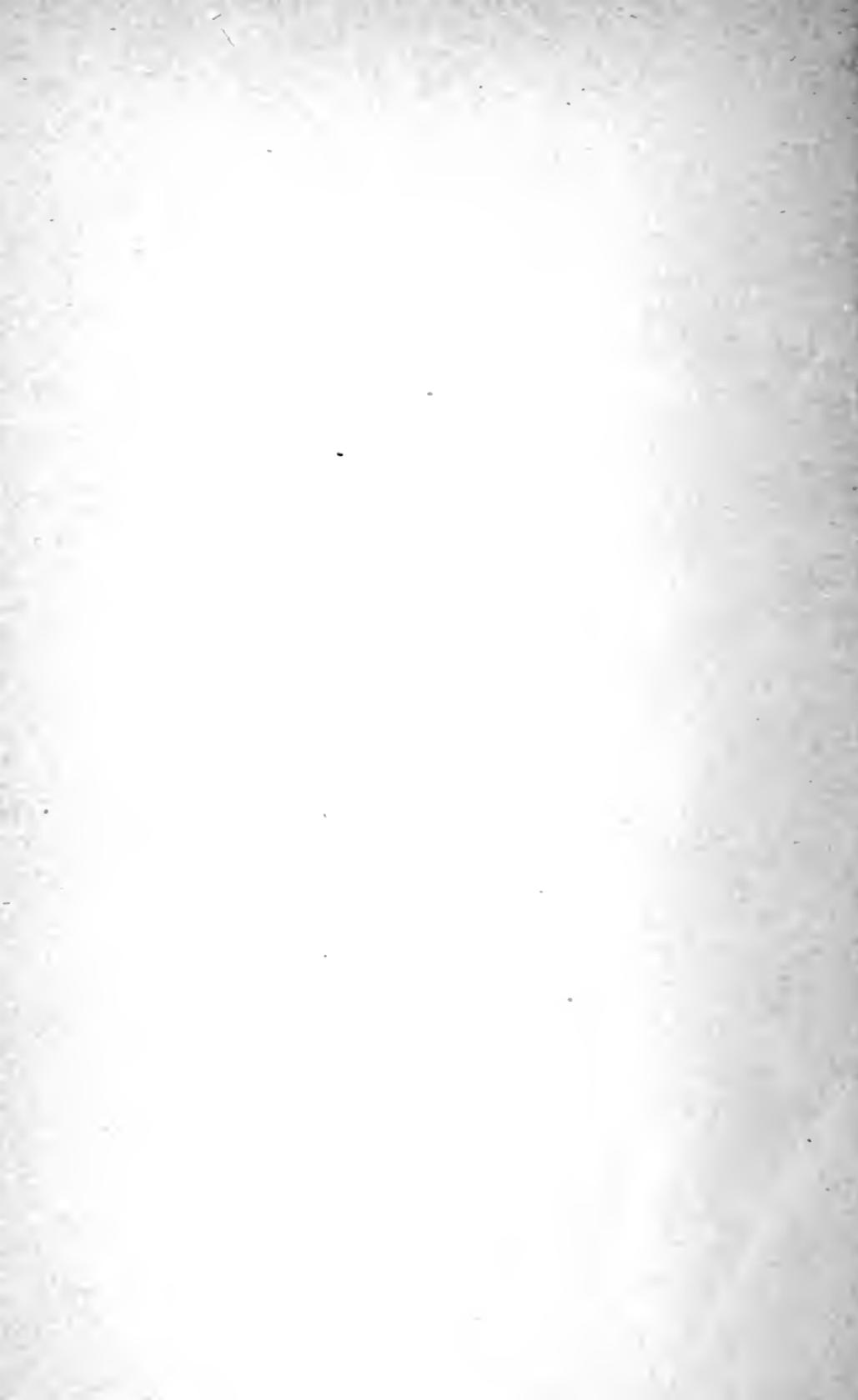


TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT.....	I
NOTICE BIOGRAPHIQUE	III

BUCOLIQUES.

I. L'AVEUGLE.....	1
II. LE MENDIANT.....	10
III. LA LIBERTÉ.....	21
IV. PANNYCHIS.....	26
V. BACCHUS.....	27
VI. ERICHTHON.....	28
VII. Ma muse fuit les champs abreuvés de carnage.....	29
VIII. A L'HIRONDELLE.....	29
IX. Ah ! prends un cœur humain, laboureur trop avide.....	30
X. Fille du vieux pasteur, qui d'une main agile.....	30
XI. A compter nos brebis je remplace ma mère.....	31
XII. Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche.....	31
XIII. MNAÏS.....	32
XIV. LE CHÊNE DE CÉRÈS.....	33
XV. LA JEUNE TARENTINE.....	33
XVI. A LA SANTÉ.....	35

ÉLÉGIES.

I. O muses, accourez ; solitaires divines.....	37
II. O jours de mon printemps, jours couronnés de rose.....	39
III. L'art, des transports de l'âme est un faible interprète...	40
IV. Souffre un moment encor ; tout n'est que changement....	41
V. O nécessité dure ! ô pesant esclavage !.....	42

VI. AUX DEUX FRÈRES TRUDAINE.....	43
VII. Souvent le malheureux sourit parmi ses pleurs.....	46
VIII. Tout homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères.....	46
IX. Ainsi lorsque souvent le gouvernail agile.....	47
X. Sans parents, sans amis et sans concitoyens.....	48
XI. SUR LA MORT D'UN ENFANT.....	48
XII. L'AMITIÉ.....	49

POÈMES.

I. L'INVENTION.....	52
II. HERMÈS.....	66
I. Dans nos vastes cités, par le sort partagés.....	66
II. Chassez de vos autels, juges vains et frivoles.....	68
III. Du temps et du besoin l'inévitable empire.....	70
III. L'AMÉRIQUE.....	73
I. Salut, ô belle nuit, étincelante et sombre.....	73
II. Il n'est que d'être roi pour être heureux au monde.....	74

HYMNES ET ODES.

I. HYMNE A LA JUSTICE.....	76
II. LA FRANCE LIBRE.....	80
III. LE JEU DE PAUME.....	81
IV. AUX PREMIERS FRUITS DE MON VERGER.....	96
V. A VERSAILLES.....	97
VI. A CHARLOTTE CORDAY.....	99
VII. LA JEUNE CAPTIVE.....	102

IAMBES.

I. HYMNE AUX SUISSES DE CHATEAUVIEUX.....	105
II. Quand au mouton bêlant la sombre boucherie.....	107
III. Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire.....	108

PQ
1965
A17
1889

Chénier, André Marie
Poésies choisies
2. ed.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

HISTOIRES LITTÉRAIRES

Histoire des principaux écrivains français depuis l'origine de la littérature jusqu'à nos jours, par M. A. ROCHE. 2 vol. in-12..... 6 »

Adopté par M. le Ministre de l'Instruction publique pour les bibliothèques communales.

Precis historique et chronologique de la littérature française depuis ses origines jusqu'à nos jours, par A. BOUGEAULT. 1 vol. in-12, broché... 3 »

Histoire de la littérature grecque, par M. E. BURNOUR, directeur de l'École française d'Athènes. 2 vol. in-8, brochés..... 10 »

— *Le même ouvrage.* 2 vol. in-12, brochés..... 7 »

Histoire de la littérature romaine, par M. PAUL ALBERT, maître de conférences à l'École normale supérieure, 2 vol. in-8 brochés..... 10 »

— *Le même ouvrage.* 2 vol. in-12, brochés..... 7 »

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Histoire de la littérature italienne depuis la formation de la langue, jusqu'à nos jours, par M. PERRENS, ancien professeur de rhétorique au lycée Fontaine, inspecteur d'Académie à Paris. 1 vol. in-8, broché..... 6 »

— *Le même ouvrage,* 1 v. in-12... 3 50

Histoire de la littérature espagnole, depuis ses origines les plus reculées jusqu'à nos jours, par M. EUGÈNE BARET, ancien doyen et professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Clermont, inspecteur d'Académie à Paris, membre de l'Académie de Madrid, 1 vol. in-8 broché..... 7 »

— *Le même ouvrage,* 1 vol. in-12, broché..... 4 »

Precis de littérature ancienne, par M. BOUCHOT, professeur au Lycée Louis-le-Grand. 1 v. in-12, br. 2 50

Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste, par M. EGGER, membre de l'Institut. in-8, broché..... 4 »

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Études sur le théâtre latin, par M. MAURICE MEYER, docteur ès lettres, professeur de poésie latine au Collège de France. 1 vol. in-8, br..... 4 »

Histoire abrégée de la littérature, par M. l'abbé J. ... 1 v. in-12, broché.....

Tableau des littératures modernes, ou Histoire des littéraires chez les anciens et modernes, par M. A. THÉRY, Nouvelle revue et augmentée. 2 v. in-12.....

La littérature française de formation de la langue jusqu'à nos jours. *Lectures choisies*, par Léon STAAFF, 6 vol. grands in-8.....

On vend séparément :

1 ^{er} cours (842-1715).....	3 »
2 ^e — (1715-1790).....	4 50
3 ^e — (1790-1830).....	4 »
4 ^e — (1830-1869).....	4 50
5 ^e — (Prosateurs vivants).....	4 »
6 ^e — (Poètes vivants).....	5 »
Cart. de chaque cours.....	» 60
Rel. de 2 cours en 1 tome.....	2 »
1/2 chagrin, tr. dorée.....	3 »

Ouvrage autorisé pour l'Instruction publique, en France, en Belgique, en Suisse, en Suède et Norvège, en Russie, etc.

Veda (Essai sur le), ou *Études sur les religions, la littérature et la constitution sociale de l'Inde* depuis les temps primitifs jusqu'aux temps brahmaniques. *Ouvrage pouvant servir d'introduction à l'Étude des littératures occidentales*, par M. EM. BURNOUR, directeur de l'École française d'Athènes, 1 v. in-8, br..... 6 »

Dictionnaire général de Biographie et d'Histoire, de Mythologie, de Géographie ancienne et moderne comparée, des antiquités et des institutions grecques, romaines, françaises et étrangères, par MM. DEZOBRY, auteur de *Rome au siècle d'Auguste*, TH. BACHELET, professeur agrégé d'histoire au lycée de Rouen, et une société de littérateurs, de professeurs et de savants. 6^e édition revue et augmentée. 2 vol. grand in-8 Jésus, à deux colonnes, de 3,000 pages environ, brochés..... 25 »

Ouvrage approuvé pour toutes les bibliothèques scolaires de France.

Dictionnaire général des lettres, des beaux-arts et des sciences morales et politiques, par MM. BACHELET et DEZOBRY, 4^e édition, 2 vol. in-8, brochés..... 25 »

UTL AT-DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 12 01 04 018 0